





ŒUVRES

CHOISIES

DE MARSOLLIER.

TOME TROISIÈME.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUBOURG MONT-MARTRE, N° 4.

ŒUVRES

CHOISIES

DE MARSOLLIER

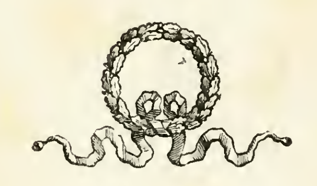
PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES ÉCRITS

PAR MME LA C^SSE D'HAUTPOUL

SA NIÈCE.

COMÉDIES ET POÉSIES DIVERSES.



PARIS.

A. AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE DAUPHINE, N° 12.

PEYTIEUX, LIBRAIRE, GALERIE DELORME, N°s 11 ET 13,

LUGAN, LIBRAIRE, PASSAGE DU CAIRE, N° 131.

1825.

BEAUMARCHAIS
A MADRID,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE UNE SEULE FOIS A LYON AU BÉNÉFICE DES PAUVRES NOURRICES, EN 1780.

PERSONNAGES.

BEAUMARCHAIS.

DONA MARIA, sœur de Beaumarchais.

CLAVICO, amant de dona Maria.

MERVILLE, riche négociant, ami de Beaumarchais.

LE COMTE DE WHALL, ministre.

MADAME MELLO, gouvernante de dona Maria.

GERMAIN, domestique de dona Maria.

STICOTTI, italien, secrétaire et confident de Clavico.

UN ALCADE.

UN VALET DE CHAMBRE.

La scène se passe à Madrid, aux deux premiers actes, dans les appartemens de dona Maria, et au troisième, dans ceux du Ministre.

BEAUMARCHAIS A MADRID.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une pièce qui communique à plusieurs appartemens ; on y voit un bureau sur lequel sont posés des journaux, des livres, une écritoire et du papier.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Il est sept heures du matin, le jour commence.)

MADAME MELLO, GERMAIN.

(Germain ouvre les volets ; madame Mello sort de l'appartement de dona Maria.)

MADAME MELLO.

Le sommeil vient de suspendre pour quelques momens la douleur de notre jeune maîtresse... Ah! qu'elle est à plaindre, mon cher Germain, et combien peu elle mérite les chagrins qui l'accablent!...

GERMAIN.

J'ai toujours craint ce qui arrive aujourd'hui ; ce M. Clavico, si aimable, si séduisant, ne m'a jamais paru un homme sur lequel on pût véritablement compter.

MADAME MELLO

Vous aviez raison ; les jeunes gens!... on ne doit pas s'y fier, ils sont presque tous légers, incons-

tans, perfides!... mais, que voulez-vous, ils sont aimables, on est sensible, ils disent qu'ils aiment, on les croit, et quand bien même après ils disent qu'ils n'aiment plus, on ne veut pas les croire ; c'est le moyen d'être toujours trompée !

GERMAIN.

Dona Maria l'a été cruellement par celui qu'elle aimait de si bonne foi. Vous savez depuis combien de temps et avec quelles instances il demandait à notre maîtresse de lui céder un appartement dans cette maison.

MADAME MELLO.

Ce qu'elle a d'abord refusé constamment... dans la crainte que cela ne portât quelque atteinte à sa réputation.

GERMAIN.

Cette crainte n'était pas fondée ; la réputation de Maria était trop bien établie dans toute la ville ; le bruit de sa prochaine union avec monsieur Clavico avait été si généralement répandu qu'elle a cru devoir enfin se rendre à sa prière ; mais à peine a-t-il obtenu la grâce qu'il avait si vivement sollicitée, qu'il change d'avis, qu'il s'éloigne de cette maison, où depuis huit jours il n'a plus reparu, et cela, sans en prévenir, sans daigner, même s'excuser et faire quelques uns de ces mensonges officieux qui sauvent du moins l'amour-propre d'une femme, et lui laissent la consolation de penser que l'infidèle pourra quelque jour revenir demander son pardon.

MADAME MELLO.

Et l'obtenir ; cela ne se refuse guère, en pareil cas, monsieur Germain ; mais parlons de M. de Beaumarchais, ce frère chéri de dona Maria, cet homme qui jouit en France d'une réputation fondée sur ses talens, son esprit, et surtout sur une énergie assez rare, et qui, m'a-t-on dit, en plus d'une circonstance, l'a fait résister à l'oppression, triompher de l'injustice, et couvrir même de ridicule ceux qui avaient cherché à lui nuire ou à le calomnier injustement.

GERMAIN.

On ne vous a point trompée, c'est vraiment un homme très extraordinaire.

MADAME MELLO.

Eh! pourquoi n'est-il pas ici ?

GERMAIN.

Je l'ignore ; sa place, près d'une grande princesse, ses occupations!... Je me suis cru obligé de lui écrire ce qui se passait ; je n'ai point eu de réponse, et voilà déjà plusieurs courriers...

MADAME MELLO.

Comment! il ne vous a pas répondu ?

GERMAIN.

Non, et cela m'inquiète, je l'avoue...

MADAME MELLO.

Si quelque maladie dangereuse... Il ne manquerait plus à Mademoiselle qu'un pareil malheur pour la réduire au désespoir : ma pauvre maîtresse! Il faut convenir que le sort est bien cruel.

GERMAIN.

Et Clavico bien coupable...

MADAME MELLO.

Sans doute ; se montrer insensible à la tendresse de Maria ; lui promettre deux fois de la conduire à l'autel, et deux fois, sans motifs, sans égards, refuser de tenir sa parole, voir ses larmes, son désespoir, sans en être touché, et cela pour une certaine Laurence, belle, je le veux bien ; mais fausse ! intéressée, et qui n'aime en lui que le rang auquel elle espère le faire un jour monter. Je voudrais que l'on bannît de Madrid toutes ces coquettes, ces intrigans, ces hommes sans foi, ces infidèles... ces...

GERMAIN.

Doucement, doucement donc, ma chère madame Mello ; de grâce, soyez moins sévère ; autrement vous risqueriez de rendre nos promenades et nos spectacles presque déserts.

MADAME MELLO.

Vous riez ! si du moins il y avait une punition...

GERMAIN.

Il y en a une ; le temps qui enlaidit les coquettes, démasque les intrigans, et rend les fats ridicules et méprisés... Mais j'entends, Mademoiselle...

MADAME MELLO.

Oui, c'est elle ; taisons-nous.

GERMAIN.

Je vais encore savoir à la poste s'il n'est pas arrivé de lettres de Paris.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DONA MARIA, MADAME MELLO.

DONA MARIA, triste et sans toilette, en robe du matin.

Eh bien! ma bonne, vous n'avez rien appris sur le compte de Clavico?

MADAME MELLO.

Non, Mademoiselle, vos gens ont veillé toute la nuit pour l'attendre; ils croyaient qu'il rentrerait: hier soir, il le leur avait promis... C'en est fait, il est perdu pour vous, et jamais....

MARIA.

Jamais!... ne le croyez pas, ma chère madame Mello, il reviendra.

MADAME MELLO.

Vous aimez à vous flatter, Mademoiselle, et c'est avec regret que je combats votre prévention sur le compte du plus dangereux des hommes.

MARIA.

Ajoutez donc du plus aimable!

MADAME MELLO.

Je ne le sais que trop! Prodigue de ses dons, la nature lui a donné tout ce qu'il fallait pour séduire; elle ne lui a refusé qu'un cœur pour aimer.

MARIA.

Peut-être il se justifiera! Vous-même l'avez cru sensible; oui, ma bonne, souvent je vous ai entendu faire son éloge.

MADAME MELLO.

Ah! je me le reproche tous les jours; mais aussi

qui possède mieux que lui l'art de tromper! Je le connais à présent; il est trop tard! Depuis deux ans, tantôt empressé, brûlant d'amour; tantôt froid, indifférent, s'éloignant sans motif, revenant sans sujet, toujours s'accusant, et toujours pardonné!... Que peut-on attendre d'un pareil caractère?

MARIA.

Le repentir et le bonheur!

MADAME MELLO.

Le bonheur!... ah! je crains...

MARIA, vivement.

Laisse-moi l'espérer du moins, si tu veux que je vive!.. oui, j'ai toujours cru Clavico sincère, et je le crois encore.

MADAME MELLO.

L'amour et l'innocence sont si confians!... Pardonnez, ma chère maîtresse; mais si son esprit n'était que de la finesse, sa fierté de l'orgueil, sa sensibilité de l'affectation?

MARIA.

Il n'aurait donc que des défauts?

MADAME MELLO.

J'en ai peur... Soyez un instant sans l'aimer, et vous les verrez comme moi.

MARIA.

Ah! je l'aime toujours, car je ne lui en connais d'autres que l'absence.

MADAME MELLO.

Infortunée!

MARIA.

Qu'il revienne, et je suis heureuse! Ma chère madame Mello, il me cause bien des maux, mais je ne puis le haïr ; son inconstance, si elle était possible, n'effacerait pas le souvenir des qualités que j'ai cru voir en lui ; je ne crains que ce désir ardent de s'illustrer. . .

MADAME MELLO.

Dites son excessive ambition, que rien ne peut satisfaire : et c'est à cette passion qu'il sacrifiera tout.

MARIA.

Tout, je le crois, excepté l'amour. Il aime la gloire, et saisira tous les moyens qui se présenteront pour l'acquérir ; mais son âme est grande, il est capable de mouvemens généreux ; par faiblesse il pourrait laisser faire le mal, par goût il fera toujours le bien, et Clavico, dans une grande place, dans des circonstances délicates, peut être le plus noble des hommes.

MADAME MELLO.

Ou le plus criminel !... vous n'osez le dire.

MARIA.

Je rougirais même de le penser. Laissons cette conversation, et sachons de Germain. . .

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN, *accourant.*

Mademoiselle, Mademoiselle, une voiture en

poste !... c'est lui !... c'est sans doute M. de Beaumarchais.

MARIA.

Mon frère ! Dieux !

MADAME MELLO.

Le voilà donc enfin !... je n'osais l'espérer.

MARIA.

Mes amis, si c'est lui, qu'il ignore combien j'ai souffert ; ne rendons pas Clavico trop coupable à ses yeux, je vous en prie !

GERMAIN.

Hélas! Mademoiselle, il sait tout.

MARIA.

Dieux !... serait-ce vous ?

GERMAIN.

Je l'ai dû... mais il vient, et sa présence, j'espère, va vous apporter quelque consolation.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BEAUMARCHAIS, en habit de voyage, MERVILLE ; un domestique de marine porte les manteaux des voyageurs, leurs épées, et les pose sur un fauteuil.

MARIA.

Mon frère !... c'est vous.

BEAUMARCHAIS.

Oui, c'est ton frère, ton ami, qui vient te servir, te venger . . .

MARIA, tressaillant, et l'interrompant exprès.

Me venger !... mon frère !... tu ne m'as pas encore embrassée.

(Ils s'embrassent.)

BEAUMARCHAIS.

Pardonne à ce premier moment de trouble ; tout entier au sujet qui m'amène, j'ai oublié même de te présenter M. de Merville, négociant très estimé en France, et mon intime ami ; confident de mes peines, les partageant, modérant, avec prudence, les transports de mon juste ressentiment, c'est lui qui m'a consolé, soutenu dans mon désespoir ; c'est à lui enfin que tu dois le plaisir de voir encore ton frère ! La raison n'a jamais plus de force que dans la bouche de la véritable amitié.

MERVILLE.

Moi seul je dois des remerciemens à M. de Beaumarchais de la préférence qu'il m'a donnée sur plusieurs de ses amis qui se disputaient l'avantage de le suivre en cette circonstance. Le bonheur de servir l'infortune et la vertu était l'attrait qui nous conduisait tous, et la récompense que chacun désirait obtenir.

MARIA.

Monsieur, daignez vous croire de la famille ; votre place dès ce jour est marquée entre mon frère et moi.

MERVILLE.

Puissé-je la conserver toute ma vie!

BEAUMARCHAIS.

J'ai vu là sans doute cet honnête serviteur qui a cru devoir m'instruire de tes malheurs, et voilà cette bonne madame Mello qui te sert avec tant d'affection.

MADAME MELLO.

Et qui est désolée de n'avoir pas su prévoir...

GERMAIN, *qui était sorti, accourt.*

Il revient enfin... oui, Mademoiselle, M. Clavico rentre à l'instant même, par la petite porte du jardin.

BEAUMARCHAIS.

Clavico chez vous!

MADAME MELLO.

Il y loge depuis quelque temps...

BEAUMARCHAIS.

Expliquez-vous. Cet appartement...

MADAME MELLO.

N'est, comme vous voyez, qu'une galerie qui conduit dans les différens logemens de cette maison; voici la porte de celui que Mademoiselle et moi nous occupons.

BEAUMARCHAIS.

Et Clavico?

MADAME MELLO.

Habite un autre corps de logis; mais il passait une partie du jour dans cette pièce, et c'est à ce bureau que d'ordinaire il revoyait les épreuves des différens ouvrages dont il est l'auteur; voici le dernier qui a paru.

BEAUMARCHAIS.

Et croyez-vous qu'il ait pénétré jusque dans cette salle?

MARIA.

Je l'ignore; il la préférait, pour être, disait-il,

plus à portée de me voir, de me consulter... mais depuis long-temps...

BEAUMARCHAIS.

Ah! s'il venait! s'il osait venir!.....

MARIA.

Mon frère, en ce moment vous êtes trop irrité pour vous rencontrer avec lui; sortons, je vous en prie.

BEAUMARCHAIS.

Non, je veux lui parler, rentrez dans votre appartement.

MARIA.

Je tremble que cet entretien... que votre vivacité...

BEAUMARCHAIS.

Ma sœur, si j'étais le seul offensé, vous pourriez la craindre, mais votre cause me rendra circonspect, et il n'est pas un instant dans ma vie où je puisse moins qu'à présent oublier que je suis le frère de Maria malheureuse, de Maria vertueuse et insultée; je serai prudent, vous dis-je, rentrez dans votre appartement... Monsieur de Merville, restez avec moi.

MARIA, revenant.

Mon frère, n'oubliez pas que Clavico...

BEAUMARCHAIS.

Est encore bien cher à la victime! je ne le vois que trop, et je saurai me le rappeler.

(Les femmes sortent.)

SCÈNE V.

BEAUMARCHAIS, MERVILLE.

MERVILLE.

Mon cher Beaumarchais, souvenez-vous que votre famille m'a confié le soin de veiller sur vos jours.

BEAUMARCHAIS, *avec sang-froid.*

C'est une raison pour que je les ménage. Je sais que Clavico s'est bien montré en plusieurs occasions, que chez lui la légèreté n'exclut pas le courage, et que si je l'exigeais... mais en cette circonstance, le combat doit être la dernière ressource?... Tout français, tout homme offensé sait se battre; ici, il faut savoir se contraindre, forcer un homme perfide à avouer sa faute, et faire retomber sur lui seul la honte dont il a voulu couvrir l'innocence et la vertu.

MERVILLE.

A merveille! mais que dira-t-on en France, quand on y apprendra que ce Beaumarchais, qui, jusqu'à présent, n'est connu que par son inaltérable gaieté, son imperturbable philosophie; qui compose à-la-fois un air gracieux, un malin vaudeville, une comédie folle, un drame touchant; qui brave les puissans, rit des sots, et s'amuse aux dépens de tout le monde...

BEAUMARCHAIS, *l'interrompant.*

On dira que l'amour des lettres, des plaisirs,

n'exclut point une juste sensibilité dans tout ce qui regarde l'honneur ; oui, mon ami, il est bon de faire voir à certaines gens que le même homme qui eut le bonheur d'amuser par ses ouvrages, par ses talens, sait aussi, quand cela est nécessaire, repousser une offense, et, s'il le faut, même la punir. On vient... Asseyez-vous... vous serez bientôt au fait.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

BEAUMARCHAIS.

Eh bien! Germain?

GERMAIN.

Parlons bas !... il est à présent dans ce cabinet ; il paraît inquiet... agité ; j'ai cru même distinguer quelques soupirs qui lui échappaient malgré lui... Sticotti, une espèce de valet de chambre, son secrétaire, ou plutôt son confident, l'accompagne; c'est un italien adroit, rusé, que Laurence a placé près de lui, et qui le trahit ou le sert, suivant les ordres qu'elle lui donne, ou l'avantage qu'il peut y rencontrer.

BEAUMARCHAIS, *réfléchissant.*

Êtes-vous le seul ici qui sachiez le français?

GERMAIN.

Le seul absolument, tous les autres domestiques, nés en Espagne, ignorent...

BEAUMARCHAIS.

Cela suffit! dès que vous entendrez la conver-

sation s'animer entre nous, faites-les monter dans le vestibule qui précède cette galerie et dont les portes resteront ouvertes; il est bon qu'ils puissent voir ce qui se passera ici. Vous irez ensuite chez M. le duc d'Ossun, notre ambassadeur, et vous saurez s'il voudra bien me recevoir aujourd'hui.

GERMAIN, *écoutant.*

C'est lui!... il ouvre avec précaution. Il croit tout le monde plongé dans le sommeil, et ne veut pas, sans doute, qu'on soit instruit de son retour.

BEAUMARCHAIS.

Laissez-nous. (*Germain sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CLAVICO, STICOTTI.

(*Clavico et Sticotti entrent avec précaution; Beaumarchais et Merville sont assis dans un coin et feignent de lire l'ouvrage qu'on a dit être de Clavico.*)

CLAVICO, *bas.*

Suis-moi... le jour commence; nous ne rencontrerons personne.

STICOTTI.

J'avais cru entrevoir Germain.

CLAVICO.

L'obscurité qui règne encore, l'aura empêché de nous apercevoir; d'ailleurs il s'est éloigné : à présent cherchons dans ce bureau, les papiers qui me sont nécessaires... (*Il ouvre le tiroir.*) (*A part.*)

et fuyons un lieu où tout me reproche ma conduite et mon ingratitude.

BEAUMARCHAIS, bas à Merville.

J'ai tressailli de fureur dans le premier instant, je suis sûr à présent de moi.

CLAVICO, tirant des papiers du bureau.

Les voici... cours les porter... Mais, Sticotti, nous ne sommes pas seuls!... Qui sont ces étrangers?

STICOTTI.

Ce sont des Français!... Si matin dans ces lieux!.. quel motif a pu?... Ils lisent avec attention, et ne nous ont point entendus; sortons...

CLAVICO, revenant.

Non, je veux m'informer d'eux pourquoi... Va toujours remettre à Laurence ces papiers qu'elle désire; parle-lui de mon attachement, de ma reconnaissance: cette femme peut m'être utile, ménageons son crédit; va donc, et souviens-toi que ta fortune, ton bonheur, dépendent à présent de ta fidélité et de mon élévation.

STICOTTI.

Je le sais, (A part.) et je n'ai garde de l'oublier. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, hors STICOTTI.

BEAUMARCHAIS, sans avoir l'air de voir Clavico, à Merville, en lisant, et haut.

Que cet ouvrage est intéressant, et que je se-

rais fâché, si, après un voyage entrepris pour faire connaissance avec l'auteur, je ne pouvais le rencontrer.

CLAVICO, s'approchant.

L'auteur!... Messieurs, permettez; (Il lit le titre en souriant.) je le connais, Messieurs, je le connais, et si vous avez besoin de lui, je puis vous répondre d'avance qu'il se fera un vrai plaisir de vous obliger.

BEAUMARCHAIS.

Je vous remercie, Monsieur, j'ai entendu vanter ses talens; nous sommes chargés par le gouvernement français d'établir, dans toutes les villes où nous passerons, une correspondance utile avec les hommes les plus instruits dans le commerce, et la marine; et, comme aucun Espagnol n'écrit avec plus de force, de profondeur que l'auteur de cet ouvrage, j'ai cru ne pouvoir mieux servir mes amis qu'en m'adressant à la dame française chez laquelle il loge, pour nous lier avec un homme d'un aussi rare mérite.

CLAVICO.

Le hasard me sert, et je m'en réjouis; je puis très aisément vous faire trouver avec celui pour lequel vous avez tant d'indulgence, puisqu'en ce moment même il est devant vos yeux; mais vous, Monsieur, que je n'ai jamais vu dans cette maison, puis-je savoir si c'est le seul motif qui vous appelle en Espagne?

BEAUMARCHAIS.

Non, Monsieur, une affaire plus intéressante, bien plus intéressante, m'y a fait voler; vous pourrez même m'y rendre service. Dona Maria n'est pas encore visible, et en attendant, si vous le permettez, je vais vous consulter.

CLAVICO.

Je vous écouterai avec la plus grande attention. (Plusieurs domestiques se promènent dans le vestibule.) J'aperçois dans le vestibule... Si nous renvoyons ces gens?...

BEAUMARCHAIS.

Non, non, ils ne peuvent nous entendre, ils ignorent la langue dont nous nous servons, et mon secret n'a rien à craindre d'eux; Monsieur même, que je vous présente comme mon ami, n'est pas tout-à-fait étranger à ce que je vais vous dire, et ne sera pas de trop à notre conversation.

CLAVICO.

Vous ne faites qu'accroître ma curiosité.

(Ils sont assis.)

BEAUMARCHAIS.

Un négociant français, chargé de famille, n'ayant qu'une fortune assez bornée, avait quelques parens en Espagne. Un des plus riches, passant par Paris, il y a neuf ou dix ans, lui fit cette proposition :
» Donnez-moi deux de vos filles que je les emmène
» à Madrid; je suis âgé, elles feront le bonheur
» de mes vieux jours, et succéderont à un des plus

» riches établissemens de l'Espagne. » L'aînée, déjà mariée, et une de ses sœurs, lui furent confiées. Deux ans après, ce parent mourut et laissa les deux Françaises sans aucun héritage, et dans l'embarras de soutenir seules une maison de commerce; malgré leur peu d'aisance, une bonne conduite, et les grâces de leur esprit, leur conservèrent une foule d'amis qui s'empressèrent d'augmenter leur crédit et leurs affaires.

CLAVICO.

Ce début m'intéresse, et j'y trouve un rapport... mais, de grâce, continuez.

BEAUMARCHAIS.

A peu près dans le même temps, un jeune homme, né aux Antilles, s'était fait présenter dans la maison.

CLAVICO, étonné.

Aux Antilles? (Se remettant.) Pardon, j'écoute.

BEAUMARCHAIS.

Malgré son peu de fortune, les dames, lui voyant une grande ardeur pour l'étude de la langue française, de l'histoire et des sciences, lui avaient facilité les moyens d'y faire des progrès rapides. Plein du désir de se distinguer, il forme enfin le projet, à la fois louable et nouveau, de faire jouir son pays de ses longues et laborieuses recherches; il donne d'abord une feuille périodique dans le genre du *Spectateur* anglais, le *Pensador*. Il y joint un Mémoire détaillé sur les relations commerciales des différens peuples de l'Asie et de l'Europe;

pour réussir dans cette double entreprise, il reçoit de ses amis des encouragemens et des secours de toute espèce. La plus jeune, touchée du mérite et de la tendresse de l'homme qui la recherchait, refuse divers partis avantageux qui s'offraient pour elle; bientôt après, restée seule, sans appui (sa sœur venait de retourner en France), elle préféra d'attendre que celui qui l'aimait depuis quatre ans eût rempli les vues de fortune que tous ses amis osaient espérer pour lui; ce fut elle qui l'engagea à se montrer dans la carrière littéraire et politique, et c'est à l'amour qu'il dut son heureuse hardiesse et ses premiers succès.

CLAVICO, à part, se détournant.

Mes yeux se troublent, et je ne sais...

BEAUMARCHAIS.

L'ouvrage réussit complètement, le roi même lut avec intérêt cette utile production, et donna des marques de bienveillance à l'auteur, qui alors écarta tous les prétendans à sa maîtresse, par une recherche absolument publique. Le mariage ne se retardait que par l'attente de la place qu'on lui avait promise; enfin, au bout de six mois de constance d'une part, de soins et d'assiduité de l'autre, l'emploi parut... et l'homme s'enfuit.

CLAVICO, soupirant involontairement.

Dieux! c'est... (Bas, s'en apercevant.) Que fais-je?

BEAUMARCHAIS.

L'affaire avait trop éclaté pour qu'on pût en voir le dénouement avec indifférence. L'outrage

indignait tous les amis communs, qui s'employèrent efficacement à venger cette insulte. L'ambassadeur de France même s'en mêla. Mais lorsque cet homme apprit que la jeune Française employait des protections majeures contre lui, craignant un crédit qui pouvait renverser le sien et détruire en un instant sa fortune naissante, il vint se jeter aux pieds de sa maîtresse irritée ; à son tour il employa tous ses amis pour la ramener ; et, comme la colère d'une femme trahie n'est presque jamais que de l'amour déguisé, tout se raccommoda ; les préparatifs d'hymen recommencèrent, et l'infortunée crut enfin toucher à l'époque assurée de son bonheur.

CLAVICO, à part.

Quel intérêt a-t-il donc?... qui est-il?... qui sont-ils tous deux ?

BEAUMARCHAIS.

Il revint en effet de la cour le lendemain, mais au lieu de conduire sa victime à l'autel, il lui fait dire qu'il change d'avis une seconde fois, et ne l'épousera pas. A cette nouvelle, la jeune Française tombe dans un état de convulsion qui fit craindre pour sa vie. Ce récit émut le cœur de son frère, au point que, voulant éclaircir une affaire aussi délicate, il est parti en toute diligence de Paris ; il est arrivé à Madrid, la rage et l'honneur dans le cœur. Il y est, et ce frère... c'est moi, qui ai tout quitté, patrie, famille, état, pour venir venger une sœur sensible et malheu-

reuse. C'est moi qui viens, armé de mon bon droit et de la fermeté, démasquer un traître, écrire en traits de sang son âme sur son visage, et ce traître c'est vous! (Ils se lèvent.)

CLAVICO, vivement.

Je dois être surpris...

BEAUMARCHAIS, avec calme.

Ne m'interrompez pas, Monsieur, vous n'avez rien à me dire, et beaucoup à entendre de moi. Pour commencer, ayez la bonté de déclarer devant mon ami, qui est exprès venu de France, si, par quelque légèreté, faiblesse, ou par quelque vice que ce puisse être, ma sœur a mérité le double outrage que vous avez eu la cruauté de lui faire publiquement.

CLAVICO.

Non, Monsieur, je reconnais dona Maria, votre sœur, pour une personne remplie de grâces, d'esprit et de vertus.

BEAUMARCHAIS.

Vous a-t-elle donné quelque sujet de vous plaindre d'elle, depuis que vous la connaissez?

CLAVICO.

Jamais! jamais!

BEAUMARCHAIS.

Eh! pourquoi donc, homme sans foi, avez-vous la barbarie de la traîner deux fois à la mort, parce qu'elle vous préférait à dix autres qui la méritaient mieux que vous?

CLAVICO.

Je l'avouerai, des instigations, des conseils... des espérances trop séduisantes... Si vous saviez tous les combats. . .

BEAUMARCHAIS.

Cela suffit. (A Merville.) Vous avez entendu la justification de ma sœur, allez la publier ; ce qui me reste à dire à Monsieur, n'exige plus de témoin.

MERVILLE.

Reposez-vous sur mon zèle.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CLAVICO, BEAUMARCHAIS.

BEAUMARCHAIS.

A présent que nous sommes seuls, voici quel est mon projet, et j'espère que vous l'approuverez; il convient également à vos arrangemens, comme aux miens que vous n'épousiez pas ma sœur ; mais vous avez outragé à plaisir une femme d'honneur, parce que vous l'avez crue sans soutien, en pays étranger ; ce procédé est celui d'un homme sans délicatesse, sans probité. . .

CLAVICO.

Monsieur, cessez, de grâce, de pareilles expressions!

BEAUMARCHAIS.

Appréciez la grandeur de l'offense, et vous ne les trouverez pas trop fortes; laissez-moi conti-

nuer : Vous allez commencer par reconnaître de votre main, en pleine liberté, toutes les portes ouvertes, (Les domestiques paraissent toujours dans le fond.) que vous avez trahi, trompé, outragé ma sœur, sans aucun sujet, et votre déclaration dans mes mains, je vais trouver mon ambassadeur; je lui montre l'écrit, je le fais ensuite imprimer; après demain, la cour et la ville en seront instruites; j'ai des appuis considérables ici; du temps et de l'argent, tout sera employé à vous poursuivre sans relâche, jusqu'à ce que ma sœur, suffisamment vengée, me dise: « Arrête, mon frère, c'est » assez. »

CLAVICO.

Je ne ferai point... je ne puis pas faire une telle déclaration.

BEAUMARCHAIS.

Je le crois; à votre place, je ne la ferais pas non plus: voici donc ce qui me reste à vous apprendre; écrivez ou n'écrivez pas, dès ce moment je m'attache à vous, je ne vous quitte plus, j'irai partout où vous irez, jusqu'à ce que, impatienté d'un pareil voisinage, vous ayez pris, pour vous débarrasser de moi, le seul moyen qui convient entre de braves gens; vous devez m'entendre! Si je suis plus heureux que vous, Monsieur, sans parler à personne, je prends ma sœur mourante entre mes bras, et je m'en retourne en France avec elle. Si, au contraire, le sort vous favorise, tout sera fini pour moi, j'aurai fait mon devoir et je laisserai au

ciel le soin de la venger : j'attends votre réponse ; mais avant de me la faire, dites-vous bien que celui qui vous parle, frère, sensible et offensé, porte dans son cœur l'honneur qui lui a fait concevoir un pareil projet, et la fermeté qui saura l'accomplir.

CLAVICO.

Monsieur de Beaumarchais, écoutez-moi : rien au monde ne peut excuser ma conduite auprès de mademoiselle votre sœur ; mais un combat, quelle qu'en puisse être l'issue, nous perdrait tous les deux, et ne ferait qu'ajouter à ses malheurs, écoutez-moi donc : l'ambition m'a égaré ; c'est à elle que j'ai voulu, je l'avoue, sacrifier l'amour que votre sœur m'avait inspiré ; mais revenant sans cesse à mes premiers sentimens, tour à tour coupable et repentant, ma vie n'a été qu'un tissu continuel d'inconséquences et de regrets ; aujourd'hui vous désillez mes yeux, votre conduite noble et franche vient de me pénétrer de la plus haute estime, et je ne crains pas de vous supplier de réparer, s'il est possible, tous les maux que j'ai faits à votre sœur ; rendez-la-moi, Monsieur, et je me croirai trop heureux de tenir de vous ma femme et le pardon de tous mes torts.

BEAUMARCHAIS.

Il n'est plus temps, Monsieur, ma sœur ne vous aime plus ; elle ne doit plus vous aimer. Expliquez-vous donc sans détour, et à l'instant même. Consentez-vous à faire la déclaration ?

CLAVICO, très piqué.

Sans détour, et à l'instant même, je vous répète qu'il m'est impossible de souscrire à ce que vous exigez de moi.

BEAUMARCHAIS.

Vous en êtes le maître... mais vous savez aussi à quelle condition je puis me désister de ma demande; ainsi, pour la dernière fois, écrivez ou sortons.

CLAVICO, irrité.

Sortons; c'est trop abuser...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN, à mi-voix, à Beaumarchais.

Madame Mello vous fait dire que l'intéressante Maria, alarmée de la durée de votre entretien, et à peine remise de l'état cruel où elle est depuis long-temps, lui donne en ce moment de nouvelles inquiétudes.

BEAUMARCHAIS.

Quoi! ma sœur...

CLAVICO, bas et vivement à Germain.

Tu dis que Maria...

GERMAIN.

Est toujours faible, souffrante et à chaque moment paraît prête encore à s'évanouir; tenez, d'ici vous pouvez l'apercevoir; sa paleur...

(La porte entr'ouverte laisse voir Maria assise et à qui on fait respirer des sels; Clavico s'avance doucement et l'aperçoit.)

CLAVICO.

Je la vois, elle est mourante, et c'est moi qui suis cause... Germain, cours l'assurer que je cède à tous les désirs de son frère, et que ses jours seront sacrés pour moi.

(Germain sort.)

SCÈNE XI.

BEAUMARCHAIS, CLAVICO.

CLAVICO, se rasseyant avec calme.

Dictez à présent, Monsieur, je suis prêt à écrire tout ce que vous désirerez.

BEAUMARCHAIS, touché.

Je ne serai pas moins généreux que vous, Monsieur; je vous laisse à mon tour le maître des termes dans lesquels vous croirez devoir faire à ma sœur la réparation qu'elle a droit d'exiger.

CLAVICO, vivement.

Oui, qu'elle a droit d'exiger, je ne balance plus et je veux l'attester à l'univers entier; c'est donc de moi-même, et avec joie, que je m'empresse de vous donner à tous deux cette juste satisfaction. (Il écrit et lit en même temps.) « Je soussigné, Joseph » Clavico, garde des archives de la couronne, » proteste, jure que dona Maria possède toutes » les vertus; que jamais rien dans sa conduite n'a » pu justifier mon trop coupable changement; que » c'est sans sujet que j'ai différé de fixer le jour » qui devait m'unir à elle; jour qui ferait encore

» mon bonheur, si elle daignait me pardonner » un tort que je me reproche amèrement; et je » signe. » Êtes-vous satisfait, Monsieur, et puis-je espérer à présent....

BEAUMARCHAIS.

Clavico, je ne suis point un lâche ennemi, je vous ai prévenu de l'usage cruel que je veux faire de l'arme que vous m'avez donnée.

CLAVICO.

Au moins, Monsieur, vous direz à votre sœur le repentir amer que vous voyez en moi; je borne à cela toutes mes sollicitations : je reviendrai bientôt me jeter à ses genoux, pour obtenir moi-même ma grâce, lorsque vous lui aurez appris tout ce qui s'est passé entre nous; et, si par malheur la facilité avec laquelle j'ai cédé à vos désirs devenait inutile à l'amour, (Avec fermeté.) alors, Monsieur, ce sera à moi de trouver le moyen de vous forcer encore à me plaindre, et surtout à m'estimer. (Il sort.)

SCÈNE XII.

BEAUMARCHAIS.

Sa sensibilité a triomphé de son amour-propre, j'ai vu par-là combien ma sœur lui était chère; quel dommage qu'un excès d'ambition ait pu l'entraîner !... mais voici Maria...

SCÈNE XIII.

LE PRÉCÉDENT, MERVILLE, MARIA, accourant. MADAME MELLO, la suivant.

MARIA.

Eh bien! mon frère, dites-nous...

BEAUMARCHAIS.

Lisez...

MERVILLE, étonné.

Clavico a consenti?

BEAUMARCHAIS, souriant.

D'abord il a tout refusé, mais bientôt l'amour l'a emporté sur un ressentiment que j'avais provoqué, et que je ne puis blâmer dans une âme noble et fière. L'état de ma sœur, dont Germain est venu nous instruire, lui a fait une telle impression, que, n'écoutant plus que son cœur, il a de lui-même fait cet écrit, où il s'accuse et justifie Maria.

MARIA, avec joie.

Il m'aime donc encore! mon frère peut donc encore l'estimer!...

BEAUMARCHAIS, à Merville qui lui rend l'écrit.

Vous avez lu, mon ami; que dois-je faire?

MERVILLE.

Je vais vous parler avec franchise : Puisque Clavico demande sa grâce, il doit l'obtenir; en ce moment l'amour, l'honneur vous le ramènent, et à quelque titre qu'il revienne, le moins d'éclat

que l'on puisse faire en pareille occasion est toujours le mieux; cet homme a des talens, des amis, il est fait pour aller loin; et prenez garde qu'en le refusant, vous n'ayez l'air de consulter plutôt la colère que le bonheur de Maria... Regardez-la, son trouble, ses pleurs vous apprennent assez ce qu'elle veut se cacher à elle-même. (Maria rougit, et se jette dans les bras de son frère.)

BEAUMARCHAIS.

Il est donc vrai, tu l'aimes encore, et tu en es bien honteuse, n'est-ce pas? je le vois; mais, va, tu n'en es pas moins une honnête et excellente fille; et puisque ton ressentiment se calme, laisse-le s'éteindre dans les larmes du pardon; elles sont bien douces, après celles de la colère.

MARIA.

Ah! mon frère! mon frère!

BEAUMARCHAIS, souriant.

Bonne Maria! je t'ai devinée... devine à ton tour quelle raison peut m'engager à te quitter sitôt?... Tu t'en doutes, car tu souris! il faut bien aller le rassurer, n'est-ce pas?... lui rendre l'espérance; vous le voulez tous, je cède et je cours le trouver. Pour toi, ma chère amie, va goûter quelques instans de repos; que déjà l'espoir du bonheur rende à ton joli visage ce charme, cette serénité qui lui vont si bien; qu'une parure un peu plus recherchée, en affaiblissant les traces de tes longs chagrins, laisse encore voir au coupable

tout ce que tu as souffert, tout ce qu'il a à réparer!... Adieu, je reviens à l'instant. (Il sort avec Merville.)

MARIA.

Rentrons, ma bonne... je ne m'attendais pas que ce jour... que le retour de mon frère... que Clavico repentant... Oh! que je suis heureuse! (Elle rentre.) Mon dieu! que je suis heureuse!

MADAME MELLO, la suivant.

Le bon frère! comme il a bien fait d'arriver! Mais notre inconstant... comme il a bien fait de se repentir!

ACTE II.

Le théâtre représente un salon dont les portes donnent sur le jardin; Maria écrit, madame Mello est assise un livre à la main, et lit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MELLO, MARIA, plus parée qu'au premier acte, cesse d'écrire et se lève.

MADAME MELLO va à elle.

Votre lettre est finie! bon!... puisque vous consentez à lui pardonner, vous avez eu raison de lui écrire, cela l'encouragera à se présenter devant vous, car il doit être bien humilié!

MARIA.

Bien humilié! il était donc bien coupable?

MADAME MELLO.

Assurément il l'était; mais voilà ce qu'il faut

oublier. C'est cette Laurence qui a été la cause de ses torts... elle est si méchante, si artificieuse!

MARIA.

Et il a pu l'aimer!

MADAME MELLO.

Ce fourbe Sticotti a contribué aussi...

MARIA.

Et il a pu le croire!

MADAME MELLO.

Un instant de faiblesse!... mais cela n'a pas duré, et une fois revenu de son erreur, on doit espérer...

MARIA, souriant.

Tu l'excuses à présent... et tu étais ce matin si courroucée contre lui!

MADAME MELLO.

J'avais raison alors, il vous abandonnait! On m'assure qu'il vous aime toujours, puis-je lui en vouloir encore!... Eh! comment conserverait-on de la colère contre un beau jeune homme qui vous dit, les larmes aux yeux : « Ma chère madame Mello, » je n'ai d'espoir qu'en vous!... » et qui, en disant cela, vous serre la main avec une affection... qui ajoute : « je vous jure que je n'aime que Maria! » et qui en même temps glisse à votre doigt une bague, sans qu'il vous soit possible de vous y opposer. En vérité, Mademoiselle, je ne sais pas comment on pourrait résister à une douleur qui s'exprime aussi éloquemment.

MARIA, souriant.

Cette bonne madame Mello! elle est d'une franchise!...

MADAME MELLO.

C'est pour vous égayer un moment que je vous raconte ces détails.

MARIA.

Tu m'assures donc qu'il t'a paru... repentant! qu'il pleurait...

MADAME MELLO.

Oui, de vraies larmes! je m'y connais!

MARIA.

Qu'il était bien tendre?...

MADAME MELLO.

Tendre!... comme je l'étais à vingt ans! jugez!... Mais voyons la lettre?

MARIA la prend sur le bureau et lit.

« Monsieur!... » mon cœur me disait « mon ami!... » Ah! puisse-t-il deviner combien il m'en coûte de lui refuser un nom que je trouvais si doux à lui donner!

MADAME MELLO.

Oui, oui. Mais il fallait bien, pour l'honneur de notre sexe... lui faire dire *Monsieur*... Vous avez eu raison.

MARIA continue de lire.

« Monsieur, vous reconnaissez donc votre in-
» gratitude et votre légèreté, et vous consentez à
» reprendre des chaînes qui feront le bonheur de
» ma vie!... » (Elle répète.)

« Le bonheur de ma vie !... » Je l'ai écrit deux fois; mais si Clavico sent comme moi, il verra bien que ce n'est pas une faute.

MADAME MELLO.

Oui, oui, il ne le verra que trop ! ces hommes! ah!... Continuez.

MARIA.

« Venez donc au plus tôt rassurer votre amie, » et, par votre tendresse, vos regrets, vous séche- » rez les pleurs que vous lui avez fait verser ; oui, » les pleurs! eh! puis-je en rougir, si c'est l'amour » qui les essuie? »

MADAME MELLO, pleurant presque.

Si c'est l'amour qui les... ah! c'est bien! très bien, ça doit le toucher, car moi... cela m'a... c'est que je suis... J'éprouve, parce que j'ai encore là.... Suffit... je vais la lui porter... (Elle va pour sortir.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BEAUMARCHAIS, en habit de ville.

BEAUMARCHAIS.

Ma sœur, il vient, il me suit; mais il n'ose, dit-il s'offrir à tes yeux.

MARIA, troublée.

Je le crois; moi, qui n'ai rien à me reprocher, je crains de me présenter aux siens. Tenez, mon frère, donnez-lui cette lettre, elle lui dira plus, bien plus que je n'oserais lui dire. (Elle donne la lettre à Beaumarchais, et sort avec madame Mello.)

SCÈNE III.

BEAUMARCHAIS, CLAVICO.

BEAUMARCHAIS, *souriant.*

Eh bien! on vous fuit.

CLAVICO.

Ah! ciel! expliquez-vous... Maria?...

BEAUMARCHAIS.

Mais au moins, veut-on se justifier... Lisez.

CLAVICO, *après avoir lu.*

Que de bontés! d'indulgence! ah! que je baise mille fois les caractères qui m'annoncent ma grâce!

BEAUMARCHAIS.

Pendant que nous sommes seuls, je vais vous chercher le projet de contrat dont je vous ai parlé. Ces détails nous regardent, et c'est entre nous...

CLAVICO.

Je ferai tout ce qui pourra vous plaire, je n'ai plus de volontés; hâtez seulement l'instant où je dois voir votre sœur.

(*Beaumarchais sort.*)

SCÈNE IV.

CLAVICO.

Avec quel plaisir je me retrouve en ces lieux, et quelle différence du calme que j'éprouve, à ce trouble secret qui me poursuivait sans cesse; quelle différence des sentimens qui m'animent en ce moment à ceux qui, ce matin encore... Mais

avec quelle facilité pourtant j'ai paru céder à la volonté de ce frère impérieux; non, ce n'était point à sa volonté, j'en atteste le ciel! c'était à la voix puissante de l'équité, aux sentimens les plus profonds de tous, à la tendresse, à la piété, à la reconnaissance! et la déclaration que j'ai faite était écrite d'avance dans mon cœur... Je veux être, je serai l'époux de Maria... Mais Laurence!... Avec quelle adresse cette femme belle et dangereuse a su quelquefois faire naître dans mes sens une flamme... une ivresse... Ah! ce n'était point là de l'amour, c'était une fièvre, un délire! c'est ce qu'on éprouve pour une beauté, séduisante à la vérité, mais qu'on n'estime pas. Je ne l'estime pas cette femme, je ne puis l'estimer; je ne serai jamais son époux... hâtons-nous donc d'obéir à l'honneur, à l'amour... Je renonce, je le sens... à toute espèce d'avancement, de fortune; mais un nœud légitime... un bonheur constant, une compagne vertueuse et chérie, calmeront sans doute cette tête brûlante, et me dédommageront des jouissances incertaines et trompeuses de l'ambition et de la vanité.

SCÈNE V.

LE PRÉCÉDENT, BEAUMARCHAIS.

CLAVICO.

Ah! venez donc, mon frère, je vous attends avec impatience!... je voudrais déjà signer l'acte solennel qui doit me lier pour toujours.

BEAUMARCHAIS.

Avant de faire rédiger le contrat d'après les formes usitées, il est bon que vous ayez vu si tous les articles...

CLAVICO.

Je les approuve d'avance... (Il lit.) Bien! à merveille! je reconnais votre âme généreuse... Il faudra seulement réparer un léger oubli.

BEAUMARCHAIS.

Lequel?

CLAVICO.

Le don de tout mon bien, que j'ose à mon tour...

BEAUMARCHAIS.

Ce trait délicat...

CLAVICO.

Est la suite du vôtre.

BEAUMARCHAIS.

Je ne souffrirai pas que ma sœur... Mais nous en parlerons dans un autre moment... elle vient...

CLAVICO.

Oui, c'est elle, car mon cœur bat... Prêt à la revoir, je sens combien je fus criminel!

BEAUMARCHAIS, souriant.

Mon ami, rassurez-vous.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MARIA.

BEAUMARCHAIS, allant au-devant de Maria.

Allons, ma sœur, tu ne le regarderas pas; ou,

si tu tournes sur lui les yeux, je te réponds qu'il baissera les siens.

CLAVICO.

Non, non, la pureté de mes vues, ma sincérité, me rendront toute ma hardiesse... J'oserai me croire encore digne de la vertueuse Maria. L'aveu d'une faute n'humilie que celui qui ne sait pas se repentir.

MARIA.

Vous m'avez causé bien du chagrin, je ne vous l'aurais jamais dit, si l'état où vous me voyez ne vous l'annonçait malgré moi.

CLAVICO.

Chacune des larmes que tu as répandues est tombée sur mon cœur.

MARIA.

Ah! je suis bien aise d'en avoir tant versé.

BEAUMARCHAIS.

Mais enfin, rien ne doit plus retarder à présent.

CLAVICO.

Non, rien. Moi-même j'ai les plus fortes raisons de vouloir terminer cette affaire; il faut que dès aujourd'hui...

BEAUMARCHAIS.

C'est notre désir le plus ardent... Ah! mon ami, si vous saviez combien nous avons tous besoin d'être heureux!

CLAVICO.

Et moi, combien j'ai à cœur de réparer mon injustice, de changer le nom détesté d'inconstant,

de trompeur, en celui du plus tendre, du plus fidèle des époux.

MARIA.

Ajoutez encore du plus aimé!

CLAVICO.

Ah! ma chère Maria, c'est à toi désormais que je veux consacrer ma vie; aujourd'hui seulement je te quitterai quelques instans pour aller faire part à M. Whall de mon bonheur, ce ministre révéré de la nation, chéri du Roi, de tout temps ami des Français, s'est montré, en plusieurs circonstances, mon zélé protecteur; je veux être le premier à lui annoncer mon mariage; je ne lui cacherai aucun de mes torts; je lui peindrai tes bontés, mon amour; je lui jurerai que toi seule...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN.

Sticotti demande à vous parler, Monsieur.

CLAVICO.

A moi! eh! que me veut-il?... dis-lui que je ne puis le voir en ce moment... (*Tendrement.*) Je ne veux plus exister désormais que pour Maria.

GERMAIN.

Il assure que c'est une affaire très importante qui ne peut se remettre... (*Bas.*) que c'est la signora Laurence qui l'envoie.

CLAVICO, stupéfait, troublé et à part.

Laurence !... (Haut.) Cours répondre à Sticotti qu'il m'est impossible en ce moment.

BEAUMARCHAIS.

Eh ! pourquoi ne pas le laisser entrer pour s'expliquer avec vous? (A Germain.) qu'il vienne. (A Maria.) Retirons-nous, ma sœur, je me repose sur Clavico du soin de congédier bientôt cet importun ; son cœur l'avertira que ce n'est plus qu'auprès de nous qu'il peut trouver le bonheur.

CLAVICO.

Oui, oui, sans doute, et bientôt je vous rejoins. (Ils sortent.) Quel contre-temps... (Seul.) ce maladroit Sticotti !... cette femme imprudente !... je vais... le voici.

SCÈNE VIII.

CLAVICO, STICOTTI.

CLAVICO.

Que viens-tu faire en ce lieu ?. . . je t'avais défendu.

STICOTTI.

Rien ne peut me retenir quand votre intérêt l'exige. Laurence est près d'ici.

CLAVICO, effrayé.

Saurait-elle !...

STICOTTI.

Tout ; en vain j'ai voulu détourner ses soupçons, en vain j'ai tenté d'arrêter ses pas, elle venait faire

un éclat qui aurait renversé vos projets. Tout ce que j'ai pu obtenir d'elle, c'est de vous attendre quelques instans dans une maison voisine. Elle veut absolument vous voir, vous parler, et si vous tardez trop, elle viendra jusque dans l'appartement de dona Maria réclamer votre cœur et vos sermens.

CLAVICO.

Elle oserait...

STICOTTI.

Vous ne savez pas tous ses torts ! elle a déclaré à la duchesse d'Albe, maîtresse du Roi, et sa protectrice, son amour et vos anciens engagemens, faisant valoir la promesse de mariage qu'elle a su vous arracher. Elle prétend faire opposition à tous les nœuds que vous pourriez vouloir former désormais. M. de Beaumarchais lit en ce moment même une copie de l'acte imprudent que vous avez souscrit en sa faveur.

CLAVICO.

Malheureux ! et tu n'as pu l'empêcher ?

STICOTTI.

J'ai tout essayé : prières, offres, promesses ! « On n'achète point ma confiance, s'est-elle » écriée, on la mérite ; je connais mes droits, je » saurai les soutenir. »

CLAVICO.

Il fallait lui répondre que mon devoir...

STICOTTI.

« Son devoir, a-t-elle dit, est de tenir sa parole » et d'écouter son cœur. »

CLAVICO.

Que sa conduite...

STICOTTI.

« Est-ce à lui de me la reprocher ? »

CLAVICO.

Que sa naissance...

STICOTTI.

« Qu'il me nomme sa femme, et il n'en rougira » plus. »

CLAVICO.

Cet excès d'audace...

STICOTTI.

Est fait pour vous étonner ; mais elle a pensé, sans doute, que c'était l'unique moyen qui lui restait pour vous rappeler à elle.

CLAVICO.

Elle ignore mes nouveaux engagemens, et cette déclaration que j'ai signée ce matin...

STICOTTI.

Cette déclaration... elle soutient qu'elle ne doit servir qu'à perdre vos adversaires.

CLAVICO.

Les perdre !... Et comment ?...

STICOTTI.

Connaissez jusqu'à quel point une femme hardie et passionnée peut porter le délire de la fureur. Laurence jalouse, égarée par l'amour, le dépit, a imaginé... a répandu, que dans cet appartement Beaumarchais faisant jouer les ressorts d'une coupable adresse, voulant tirer de vous un écrit pro-

pre à servir ses astucieux projets, avait aposté un valet qui, à un signal convenu, est venu faire le récit concerté du prétendu évanouissement de dona Maria, que la porte, laissée ouverte à dessein, vous avait permis d'apercevoir la belle, mourante par l'ordre de son frère; que ce spectacle bien joué, et très attendrissant, n'avait pas manqué son effet sur vous, et que, profitant alors de l'émotion... de la faiblesse de votre cœur, on vous avait arraché cet écrit.

CLAVICO, indigné.

Dieux! Et comment Laurence a-t-elle espéré prouver cette indigne imputation?...

STICOTTI.

Elle en est sûre, dit-elle.

CLAVICO, indigné.

Sûre!

STICOTTI.

Oui, des témoins, les domestiques qui étaient présens, et qui ont vu... ou qui ont cru voir; avec de l'argent!... vous concevez!

CLAVICO.

Quelle infamie!

STICOTTI.

Elle est horrible, et je lui en témoignais ma juste indignation, lorsque d'elle-même elle s'est empressée de me dire : « Sticotti, ainsi que toi je » méprise la bassesse de ces misérables, mais leur » témoignage nous est utile, il faut en profiter; » triomphons d'abord, nous nous repentirons » après. »

CLAVICO.

Ces principes odieux....

STICOTTI.

M'ont révolté comme vous... « Mais, a-t-elle » continué, avec une voix émue, touchante même, » songe, mon cher Sticotti, que si ton maître » craint de tourner contre Beaumarchais les armes » que celui-ci s'est permis d'employer contre lui, » c'est la femme qui l'aime, celle qui peut l'élever » aux honneurs, à la fortune, c'est cette même » femme qu'il va perdre, déshonorer sans re- » tour... » En effet, je n'ai pu m'empêcher de convenir que si vous refusez d'appuyer son récit...

CLAVICO.

Si je le refuse!... moi, me prêter à une pareille fausseté! Sticotti, as-tu pu le penser un instant? Va dire à Laurence qu'elle se hâte de se rétracter; ajoute encore que si la liberté, les jours de Beaumarchais couraient le moindre danger, j'irais moi-même le justifier et tout découvrir.

STICOTTI, finement, avec une vivacité affectée.

J'y vole... et quelle que soit sa colère, et les suites qui peuvent en résulter... (Revenant, et froidement.) Vous savez sans doute que c'est ce soir qu'elle devait demander et obtenir pour vous la place de trésorier de la marine, et que, d'après cette grâce (preuve de la plus haute faveur), vous pouviez prétendre à tout; et je vous voyais déjà... Mais...

CLAVICO, troublé.

Que dis-tu?... Ce soir... j'aurais été nommé!...

STICOTTI, *finement.*

Oui, c'était arrangé, et si on avait pu seulement différer votre mariage de quelques jours, la place une fois obtenue, Laurence satisfaite ou trompée... vous, de votre côté, acquérant par là l'appui de la favorite, les bontés du maître, y joignant les talens que le ciel vous a accordés, qui sait alors si ces Français, perdant toute espérance, ne renonceraient pas d'eux-mêmes à cette union, et ne se décideraient pas à accepter quelques dédommagemens.

CLAVICO, *bouillant.*

Des dédommagemens à Beaumarchais! à sa sœur, si noble, si sensible!... Ah! tu ne les connais pas... Ma main seule peut payer la tendresse de Maria.

STICOTTI, *finement.*

Et sa tendresse alors... suffira sans doute pour vous dédommager de la place brillante, inespérée, à laquelle vous renoncez pour elle, je n'ai plus rien à dire... En effet, nous sommes maîtres de choisir notre bonheur, de borner notre carrière, de mépriser les faveurs du sort. Tout ce qui me reste à désirer c'est que vous ne vous soyez pas trompé dans ce calcul délicat et généreux, et que vous trouviez dans les jouissances paisibles et obscures d'un bon mariage...

CLAVICO, *troublé.*

Tais-toi, je ne veux plus t'entendre.

STICOTTI, à part.

Il m'a bien entendu.

CLAVICO, troublé.

Va trouver Laurence... va la trouver; moi je reste ici...

STICOTTI, à part.

Il craint de la voir, j'espère encore. (Haut.) J'y cours. (Revenant.) Mais il me vient une idée. (Comme inspiré.) Eh! oui, que n'allez-vous plutôt vous-même?... L'habitude que vous avez de pénétrer, de connaître, de maîtriser les cœurs; oui, je vous ai vu en mille occasions difficiles, vous conduire avec une adresse, une prudence que j'admirais toujours; moi, je craindrais de vous nuire en voulant vous servir... vous, au contraire, ménageant sa fierté, accordant sa tendresse avec vos intérêts, avec ceux de la vertueuse Maria... vous pourriez posséder cette place si long-temps désirée, sans pour cela renoncer à un hymen qui ne serait retardé que de quelques jours.

CLAVICO, ébranlé.

Non... non... c'est en vain que tu l'espères : il faut y renoncer.

STICOTTI, à part.

Il n'y renonce pas.

CLAVICO, lentement et avec émotion.

Je conviens qu'il serait possible que je réussisse mieux que toi à adoucir cette femme fière et dédaignée.

STICOTTI, avec hypocrisie.

Je le croyais ainsi... (A part.) Il revient à nous.

CLAVICO.

A détourner quelque temps sa colère... ses soupçons.

STICOTTI.

C'est très vraisemblable.

CLAVICO.

Et peut-être, en effet, suis-je le seul qui, dans cette occasion...

STICOTTI, avec force.

Le seul ! j'en suis sûr ; elle ne pourra vous résister. (A part.) Il est séduit.

CLAVICO, plus vivement.

Alors, j'irais simplement la voir un instant, pour lui faire entendre...

STICOTTI.

Pour lui faire entendre... rien de plus, c'est bien mon avis... (A part.) Il la verra, c'est tout ce que je voulais. (Haut.) Mais hâtez-vous, songez que Laurence vous attend, et que, si elle sait servir l'amour, elle sait aussi le venger. (Clavico hésite, laisse voir son trouble, regarde l'appartement de Maria... soupire et part avec vitesse.) Grâces au ciel ! j'ai réussi, tout était perdu, s'il se fût obstiné à fuir l'enchanteresse ; mais il va la voir, et, malgré tous ses scrupules, on saura si bien l'enlacer, le séduire... il revient ; dieux !... aurait-il changé d'avis...

CLAVICO, se rapprochant, très troublé.

Sticotti, j'ai oublié de te dire que Beaumarchais ne saurait que penser de mon absence : va donc le trouver ; tâche de m'excuser, de rejeter

sur un délire amoureux cette promesse fatale dont on vient de l'informer; (Il s'éloigne et revient.) dis-lui que je ne m'absente que pour aller assoupir à jamais cette malheureuse affaire; (Il revient encore.) de plus, assure-le que rien ne peut changer mes sentimens pour sa sœur, ni me faire manquer à la parole qu'il a reçue de moi.

STICOTTI, à part.

Et que tu ne lui tiendras pas, j'en réponds à présent. (Haut.) Je lui dirai, Monsieur; comptez sur mon zèle. (Clavico sort.)

SCÈNE IX.

STICOTTI, seul.

Oui, je lui dirai, c'est bien mon intention, et je serais inexcusable, si je ne parvenais même à le lui persuader; endormir sa prudence, c'est mon devoir, se défier de mon adresse, c'est le sien! Nous verrons qui des deux saura le mieux s'en acquitter! Le voici... il paraît agité; conjurons l'orage.

SCÈNE X.

BEAUMARCHAIS, STICOTTI.

BEAUMARCHAIS, se contenant.

Votre maître n'est plus ici?

STICOTTI.

Il sort dans l'instant même.

BEAUMARCHAIS.

Je le cherchais pour lui faire lire...

STICOTTI, souriant.

Un misérable écrit qu'on vient de vous faire parvenir. Il le sait, et c'est là ce qui l'a fait sortir si précipitamment, en me laissant pour expliquer ses raisons.

BEAUMARCHAIS.

Ses raisons!... Est-ce encore quelque nouvel obstacle, quelque ruse? cette promesse a-t-elle été fabriquée à une personne imaginaire?

STICOTTI, avec hypocrisie.

Imaginaire! (Soupirant.) Hélas! celle à qui il l'a faite malheureusement n'existe que trop. Elle l'attendait près d'ici, et il n'est sorti que pour aller la retrouver.

BEAUMARCHAIS.

Que lui veut-il? et vous-même, que pouvez-vous avoir à me dire sur un pareil sujet?

STICOTTI.

La vérité; car il m'a défendu de vous rien déguiser. Oui, Monsieur, il est vrai qu'il fit, il y a très long-temps, cette promesse de mariage à une jeune personne assez jolie, d'une condition obscure et d'une conduite... (la signora Laurence, enfin, vous aurez pu en entendre parler). Il n'avait plus été question de cette extravagance, et l'on était autorisé à croire qu'elle avait renoncé d'elle-même à des droits bien faibles, lorsque le cœur ne les ratifie pas; ce sont, sans doute, quelques ennemies de mademoiselle votre sœur qui auront fait agir cette fille; mais avec

de la fermeté et de l'or, monsieur Clavico saura lui imposer silence et retirer son engagement. Avant une heure, peut-être, vous le reverrez, et dans ses bras, vous abjurerez vos craintes et vos soupçons.

BEAUMARCHAIS.

Je veux bien attendre, et ne pas même me permettre une seule conjecture qui puisse faire tort à votre maître... mais un pareil incident, au moment même de son mariage, est bien fait... pour...

STICOTTI, avec hypocrisie.

Pour le désespérer. Aussi, plus de repos pour lui jusqu'à ce que cette affaire soit absolument terminée... (Avec intention.) Et elle le sera bientôt, je l'espère.

BEAUMARCHAIS.

Je l'espère aussi, ou rien ne m'empêcherait alors...

STICOTTI.

Ce serait juste ; mais, en attendant que tous vos doutes soient éclaircis, que vos alarmes soient entièrement dissipées, s'il m'était permis de vous donner un conseil, je vous engagerais à garder un profond silence sur cette aventure : n'ébruitez rien, n'allez pas réveiller, par une imprudence inutile, la sensibilité de votre sœur, la méchanceté de sa rivale... Du temps, Monsieur, du temps... vingt-quatre heures encore ! vous verrez votre position bien changée... et le destin de Clavico fixé irrévocablement.

BEAUMARCHAIS.

Je l'espère, ce conseil me semble sage, et je puis le suivre sans inconvénient... oui, je différerai. (Il tombe dans la rêverie.)

STICOTTI.

Bon! (A part.) A présent, courons agir contre l'ennemi commun et l'empêcher de nous nuire. Persuadons ensuite à Clavico que Beaumarchais irrité ne veut plus lui donner sa sœur, qu'il l'emmène en France... par là je termine ses irrésolutions, je dissipe ses scrupules... je romps son mariage... j'assure son sort et je commence le mien. (Haut.) Vous rêvez; je réfléchissais aussi de mon côté, et je viens de concevoir un plan qui vous regarde... et dont j'ose attendre le plus heureux succès. (A part, en sortant.) Il est perdu!

SCÈNE XI.

BEAUMARCHAIS, seul.

Je suis dans une perplexité, dans une inquiétude... Mais que me veut Merville, il a l'air bien ému.

SCÈNE XII.

BEAUMARCHAIS, MERVILLE.

MERVILLE.

Lisez cette lettre que vient de me faire remettre à l'instant notre ambassadeur, c'est à lui qu'elle est adressée.

BEAUMARCHAIS.

Qu'y a-t-il donc, et qui peut causer le trouble où je vous vois?

MERVILLE.

Lisez, vous dis-je, lisez.

BEAUMARCHAIS lit.

« Monsieur l'ambassadeur,

» Le commandant de Madrid vient d'envoyer » chez moi pour m'apprendre que le roi lui ordon- » nait de veiller sur les jours du nommé Joseph » Clavico, garde des archives de la couronne, et » le soustraire aux fureurs d'un Français arrivé » nouvellement, le sieur Caron de Beaumarchais; » attendu que déjà celui-ci, par un manége hon- » teux et punissable, avait abusé d'un moment de » compassion de cet honnête jeune homme pour » lui faire signer un écrit qui peut le compro- » mettre, et où il se donne des torts qu'il n'a ja- » mais eus.» Quelle scélératesse! quel tissu de mensonges!

MERVILLE.

Ce n'est pas tout. Continuez.

BEAUMARCHAIS continue à lire.

« Ce Français est d'autant plus dangereux qu'on » lui croit, pour être venu à Madrid, d'autres » motifs que l'insulte prétendue faite à sa sœur, » motifs suspects, coupables, qui doivent attirer » la surveillance la plus exacte de la part du Gou- » vernement, et l'obliger, si ces soupçons se con- » firment, à s'assurer au plus tôt d'un homme aussi

» nuisible qu'il est audacieux. » Quelle horreur! on m'accuse à la fois d'être un méprisable imposteur, un vil espion... et c'est dans le moment même où Clavico venait de me nommer son frère qu'il a osé... .

MERVILLE.

Vous voyez que vous n'avez pas un moment à perdre... Clavico ou ses amis vous accusent, vous déshonorent... Sauvez-vous donc à l'instant : M. l'ambassadeur vous le conseille, l'exige même. Une voiture est à vos ordres, on vous attend, partez, ou, renfermé dans une prison, vous n'aurez plus ni protection, ni défense.

BEAUMARCHAIS.

Moi, me sauver! moi, fuir! Vous m'aviez promis de défendre ma sœur, de partager mes dangers, et vous osez me conseiller une lâcheté!

MERVILLE.

J'excuse une injuste colère, et quand vous serez plus de sang-froid... Beaumarchais, daignez m'écouter ; c'est manquer de prudence que de risquer sa liberté contre des hommes injustes ou prévenus. La prévention est l'ennemie la plus cruelle de la justice ; séduit par elle, on ordonne le mal, on le soutient ensuite par amour-propre, et l'innocent périt dans les fers.

BEAUMARCHAIS.

Il périra ; mon parti est pris! cessez de vaines craintes, faible ami! par votre état, accoutumé

à vivre dans un cercle paisible, vous ignorez comment je dois agir.

MERVILLE, piqué.

C'en est trop, Monsieur... je suis négociant, il est vrai, mais cet état honorable n'exclut aucune des qualités qui sont faites pour m'élever à vos yeux; elles peuvent quelquefois rester suspendues par la nature des fonctions qui nous occupent, mais elles ne sont jamais anéanties, et nous les retrouvons toujours, quand il s'agit de défendre notre patrie, ou de secourir l'innocence et l'amitié. Homme ingrat! il faut que vous m'ayez bien vivement outragé, car j'ai pu oublier un moment que je vous aimais, et qu'il n'était pas en votre pouvoir de cesser un seul instant de m'estimer.

BEAUMARCHAIS.

Pardonnez: le malheur aigrit mon âme, pardonnez, vous dis-je, mais laissez-moi, laissez-moi, je veux fuir tout l'univers.

MERVILLE.

Beaumarchais, on fuit tout l'univers, et l'on reste avec son ami... mais, vous l'exigez, adieu.

BEAUMARCHAIS.

Vos yeux se mouillent de larmes! Arrêtez, et avant de nous quitter, dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

MERVILLE, l'embrassant.

Voilà ma réponse.

BEAUMARCHAIS.

Je m'y attendais, mon ami. Je ne puis partir

sans avoir prévenu ma sœur des raisons... Mais j'entends quelqu'un : ne disons rien.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME MELLO.

BEAUMARCHAIS.

Quelle parure, ma chère madame Mello?

MADAME MELLO.

Cela vous surprend, Monsieur; mais cependant une noce qui se prépare! un hymen si long-temps désiré! si bien assorti! amour et mariage! bonheur et joie! cela va de suite.

BEAUMARCHAIS.

Pourquoi d'avance?...

MADAME MELLO.

On ne se réjouit jamais trop tôt. Mais pardon, je vais rejoindre Mademoiselle. Dans l'absence du bien-aimé, pour charmer ses ennuis, elle prépare une écharpe qu'elle a brodée, et qu'elle doit lui offrir à son arrivée...

BEAUMARCHAIS, désolé.

A son arrivée!... (On entend une serénade en dehors.) Mais, qu'entends-je, quels accords!...

MADAME MELLO, avec joie.

Oh! ceci est une attention délicate de quelques Français, qui, sachant que Mademoiselle se marie, veulent lui prouver, par la serénade d'usage...

(La musique se fait entendre.)

BEAUMARCHAIS.

O ciel! tout le monde sait donc?

MADAME MELLO, *enchantée.*

Oh! oui, tout le monde... j'étais si ravie que je l'ai dit à tous ceux que j'ai rencontrés. Nous allons voir arriver aussi quelques amis de notre chère Maria, de bons voisins, qui nous sont très attachés, et qui ne voudraient pas manquer cette occasion; c'est une vraie fête pour...

BEAUMARCHAIS, *vivement.*

Une fête! de grâce, madame Mello, ne les laissez pas entrer; vous ne savez pas que ma sœur...

MADAME MELLO.

Je sais qu'elle m'en voudrait beaucoup si je les refusais; ils l'ont vue si souvent malheureuse; elle doit être enchantée qu'ils soient une fois témoins de son bonheur.

BEAUMARCHAIS, *à part.*

Que je souffre! et quelle conduite faut-il tenir?

(*La sérenade s'entend toujours.*)

SCÈNE XIV.

(*On voit arriver par le jardin des amis, des voisins; Maria au milieu d'eux les accueille avec amitié.*)

LES PRÉCÉDENS, MARIA.

MARIA, *entourée d'amis.*

Oui, mes bons amis, félicitez-moi, félicitez mon frère.

BEAUMARCHAIS, *à part.*

Je suis au désespoir!

(*La musique continue.*)

MADAME MELLO, à Beaumarchais.

Vous êtes content, n'est-ce pas? à présent, vous allez entendre des couplets que M. Clavico a composés dans les premiers temps de ses amours.

BEAUMARCHAIS.

Clavico?

MADAME MELLO, confidemment.

Oui, oui; ah! je croyais bien qu'ils ne serviraient jamais; mais par bonheur, aujourd'hui... Il a choisi tout exprès un air, un air que vous connaissez certainement, et dont l'auteur nous est bien cher.

(Elle chante à mi-voix, sur l'air : *Je suis Lindor*, qui est de Beaumarchais.)

« De ton époux reçois le tendre hommage. »

Ah! c'est de l'amour tout pur.

BEAUMARCHAIS, à part.

Quel supplice! (Haut.) Maria, Maria, je t'en conjure, renvoie cette foule importune, dont la gaieté déplacée...

MARIA, à part.

Déplacée... (Haut.) Dans le jour le plus beau de ma vie, mon frère, quel discours...

BEAUMARCHAIS.

Il n'est que trop fondé; si tu savais...

MARIA.

Quoi donc?

BEAUMARCHAIS.

Je n'ose t'apprendre...

MARIA, effrayée.

Parlez!

BEAUMARCHAIS.

Clavico . . .

MARIA.

Eh bien !

BEAUMARCHAIS.

Le perfide !

MARIA, pâlissant

On vous trompe, il m'épouse.

BEAUMARCHAIS.

Il t'abandonne.

(On danse au fond pendant ce rapide dialogue, qui se dit à mi-voix.)

MARIA.

C'est impossible.

BEAUMARCHAIS.

Il fait plus ! il m'accuse ! il me calomnie ! il veut me perdre.

MARIA.

Lui !... oh !... oh !... c'est le dernier coup dont le ciel pouvait accabler la malheureuse Maria !

(Elle se laisse tomber dans les bras de son frère ; la fête est troublée.)

BEAUMARCHAIS, aux voisins.

Ma sœur se trouve mal ; de grâce, Messieurs, interrompez la fête ; on vous avertira quand il en sera temps. Madame Mello, aidez-moi à la conduire chez elle. (Bas à Merville.) Mon cher Merville, je reviens à l'instant, et je ferai alors tout ce que vous exigerez de moi.

(Il rentre.)

MERVILLE, seul un instant.

Je vous attends ici. (A part.) Il ne sait pas encore quels dangers le menacent, et je tremble . . .

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN.

Tout est perdu!

MERVILLE.

Qui y a-t-il?

GERMAIN.

La maison est entourée... (On frappe.) Un alcade et ses sbires.

MERVILLE.

Il est donc vrai!

(Une voix en dehors du jardin.)

Ouvrez! ouvrez! par ordre du Roi.

GERMAIN.

Vous l'entendez... empêchons-le...

MERVILLE.

Non, ouvre sur-le-champ... et surtout aucun bruit, aucune résistance; pas un mot qui puisse faire soupçonner.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, L'ALCADE, GARDES.

MERVILLE.

Que demandez-vous, Monsieur?

L'ALCADE.

Un Français arrivé d'aujourd'hui dans cette maison, le sieur de Beaumarchais.

GERMAIN, voulant parler.

Ce n'est pas nous...

MERVILLE, l'interrompant.

Germain, j'approuve votre zèle, mais laissez-moi répondre... Peut-on savoir ce que vous lui voulez?

L'ALCADE.

Je suis chargé de le conduire à la tour. Voici l'ordre.

(Il montre son ordre et son bâton blanc.)

MERVILLE, d'une voix ferme.

De le conduire... Au reste, Monsieur, je ne crains rien, et je vous suis.

L'ALCADE.

C'est donc vous?

MERVILLE.

Je suis celui... que vous devez emmener.

GERMAIN, bas.

Mais, Monsieur...

MERVILLE, avec calme.

Paix, Germain. Monsieur a des ordres supérieurs; mon devoir est d'obéir, et d'éviter un éclat toujours nuisible à la meilleure cause. Ne tardons pas, Monsieur; l'amitié indiscrète pourrait vouloir s'opposer... Partons. Restez, Germain; rassurez ma sœur, et dites-lui... dites-lui que bientôt l'innocent sera libre, et les méchans déjoués dans leurs coupables projets... Partons.

(Ils sortent.)

GERMAIN.

Je suis confondu, attendri! ce trait...

SCÈNE XVII.

BEAUMARCHAIS, GERMAIN.

BEAUMARCHAIS, sortant du salon.

Merville, où va-t-il? quel est l'homme qui le précède? où le conduit-on?

GERMAIN.

Il m'a défendu de le dire... Ah! Monsieur, ah! quel ami le ciel vous a donné!

BEAUMARCHAIS.

Répondez, quel est cet inconnu?

GERMAIN.

Un alcade... l'ordre du Roi dont il est porteur...

BEAUMARCHAIS..

On arrête Merville!... et pourquoi?

GERMAIN.

Il ne me pardonnera pas, si je...

BEAUMARCHAIS.

Dites, je le veux.

GERMAIN.

Vous savez combien il vous est attaché; jugez, d'après cela, de tout ce qu'il est capable de faire pour sauver son ami!

BEAUMARCHAIS.

Il s'est livré pour moi! ce dévouement généreux...

GERMAIN.

Mérite que vous l'en récompensiez.

BEAUMARCHAIS.

Et comment?

GERMAIN.

En employant pour vous sauver le temps que sa prudence vous procure. « Bientôt, m'a-t-il dit » en s'en allant, bientôt l'innocent sera libre, et » les méchans déjoués dans leurs coupables pro- » jets. » Vous entendez l'avis que par là il a voulu vous donner: dérobez-vous donc...

BEAUMARCHAIS.

Je le laisserais dans le danger!

GERMAIN.

Dès qu'il vous saura loin de Madrid, il se fera aisément reconnaître.

BEAUMARCHAIS.

Eh! qui sait si mes ennemis, furieux de se voir déçus dans leur vengeance, ne l'en puniront pas... non, je reste. Germain, m'êtes-vous attaché?

GERMAIN.

Vous êtes le frère de dona Maria; en pouvez-vous douter?

BEAUMARCHAIS.

Eh bien, il faut m'en donner la preuve la plus sûre... J'ai un projet... dangereux, je le sens, mais le seul qui puisse nous sauver tous: il faut me conduire sécrètement au palais de M. Whall, de ce ministre en faveur, celui même qui protége Clavico, et qu'on a prévenu contre moi.

GERMAIN.

Dieux! songez-vous aux risques? c'est vous livrer...

BEAUMARCHAIS.

Je l'exige. Il n'y a plus que ce moyen. (Très vivement.) Partons, partons, mon ami! mon ami! je n'ai pas un instant à perdre.

GERMAIN.

J'obéis. (S'arrêtant.) Mon maître! vous m'avez nommé votre ami, sans y penser peut-être; mais ce mot a retenti jusqu'au fond de mon cœur, et s'y est gravé. Il m'a élevé au-dessus de moi-même; j'ose me croire digne d'être appelé ainsi; il y a dix ans que je sers votre famille, il y a dix ans que je la sers sans trouver l'occasion de lui prouver mon zèle. A votre air troublé, je vois que vous allez courir quelque grand danger; souffrez que je le partage, souffrez, s'il est possible, que je vous l'évite; j'ai consacré ma vie à votre sœur: si je péris en sauvant son frère, aurai-je quelque chose à regretter?

BEAUMARCHAIS.

Viens avec moi; oui, viens, mon ami, je me hâte de confirmer ce nom que tu mérites à tant de titres; j'accepte tes offres, je vais demander justice contre Clavico... mais, si on me la refuse, s'il faut mourir pour nous venger, je t'estime, Germain, et je n'oublierai pas que je t'ai nommé mon ami.

ACTE III.

Le théâtre représente un cabinet de tableaux ; on y voit quelques objets d'arts, statues, bronzes, bureaux, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUMARCHAIS, GERMAIN, *tous deux enveloppés dans leurs manteaux.*

GERMAIN.

Enfin, nous voilà chez M. Whall ; c'est un bonheur que je n'osais espérer. Un de ses gens, à qui autrefois j'ai rendu service, nous a introduits dans cette pièce, où, sans lui, nous n'aurions jamais osé pénétrer ; ce n'est point un jour d'audience, et vous n'auriez pu être admis.

BEAUMARCHAIS.

Eh ! dois-je me flatter que le sort, jusqu'à présent si contraire... Mais es-tu bien sûr d'avoir vu entrer le fourbe Sticotti, et son indigne maître, dans le palais de la duchesse d'Albe ?

GERMAIN.

Je les ai bien reconnus, et, par votre ordre, enveloppé dans mon manteau, je les ai suivis jusque dans les appartemens, et là, sans être aperçu, j'ai entendu dire à tous les domestiques que Clavico épousait Laurence, et que leur mariage était très prochain.

BEAUMARCHAIS.

Le lâche !... Continue.

GERMAIN.

De son côté, le perfide Sticotti répondait, avec affectation, que vous aviez rompu tout projet d'union entre dona Maria et Clavico, et que vous repartiez aujourd'hui même pour la France, avec votre sœur et votre ami.

BEAUMARCHAIS.

Quel horrible complot!... Tu peux te retirer, Germain; va retrouver ma sœur, affecte devant elle une tranquillité que tu n'as pas, j'en suis sûr! Tâche de pénétrer dans la prison, de voir s'il est possible de rassurer ce brave, cet honnête Merville; moi je ne quitte plus ce lieu : c'est ici qu'il faut me justifier ou périr. Tu reviendras ici me rejoindre... si l'on me permet de t'y attendre!

GERMAIN.

On vous le permettra, je reviendrai bientôt apprendre votre sort, et, quel qu'il soit, le partager. (Il sort.)

SCÈNE II.

BEAUMARCHAIS.

Je suis en effet chez le ministre puissant qui peut d'un mot me rendre l'honneur, ou me perdre sans retour. Mais parviendrai-je à lui parler? passera-t-il par ce salon? et, s'il ne paraît pas, comment pourrais-je... Voilà pourtant à quoi tiennent le plus souvent notre réputation, nos destinées, notre vie, à un hasard favorable ou

malheureux, au caprice de l'homme en place, qui reste ou sort, s'arrête ou passe, régarde ou détourne les yeux, et réalise ainsi, ou détruit en un instant l'espérance... l'illusion de plusieurs années!... J'entends du bruit!... serait-ce déjà!... Les portes s'ouvrent, un valet de chambre le précède... que vais-je lui dire?...

SCÈNE III.

LE PRÉCÉDENT, UN VALET DE CHAMBRE, portant des flambeaux.

LE VALET DE CHAMBRE.

Seigneur étranger, vous ignorez, sans doute, que l'on ne peut entrer en ce lieu qu'avec la permission expresse de Monseigneur; dans ce moment surtout, son intention est d'y être seul.

BEAUMARCHAIS.

Il est donc vrai! ce ministre bienfaisant, chéri de toute l'Espagne, va venir en cet appartement.

LE VALET DE CHAMBRE.

A l'instant même.

BEAUMARCHAIS.

Et vous voulez qu'un infortuné l'évite! où trouvera-t-il donc un asile, si ce n'est auprès de l'homme puissant et vertueux?

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est à regret que j'insiste... mes ordres...

BEAUMARCHAIS.

Mes malheurs!... Non, non, je ne vous écoute pas.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE WHALL, richement vêtu et décoré, entre suivi de plusieurs domestiques.

M. WHALL.

Quel bruit! et qui peut l'occasionner?

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur, qui paraît étranger, se trouvait dans cette salle, je lui disais de se retirer...

BEAUMARCHAIS.

Et je n'ai pas voulu le croire! Accablé de douleur, j'ai pensé que ce n'était pas celui-là que vous cherchiez à éloigner de vous.

M. WHALL.

Non, non, certainement... vous avez eu bien raison, et je vous en remercie. (Bas.) Souvent, par trop de zèle, ils obéissent rigoureusement, sans distinguer les égards qu'on doit à l'infortune.

BEAUMARCHAIS.

Il a cru faire son devoir, et moi-même, à présent plus tranquille, ne dois-je pas m'excuser de la hardiesse...

M. WHALL.

Point de ces vains ménagemens; vous souffrez, parlez vite, les malheureux n'ont pas le temps d'attendre, et l'homme compâtissant doit toujours avoir celui de les écouter. Parlez donc; dites qui vous êtes, et en quoi je puis vous servir?

BEAUMARCHAIS.

Vous voyez en moi un homme honnête et outragé, un Français...

M. WHALL.

Vous êtes Français, Monsieur? c'est un beau titre auprès de moi : j'ai vécu long-temps en France, j'y ai été bien reçu, et je voudrais pouvoir vous prouver combien j'estime... combien j'aime votre nation... Mais, vous tremblez! votre âme est hors d'elle-même; contez-moi vos peines : elles sont affreuses, si elles égalent le trouble où je vous vois. (A sa suite.) Retirez-vous, et empêchez qu'on ne nous interrompe.

(Les valets sortent.)

SCÈNE V.

BEAUMARCHAIS, M. WHALL.

M. WHALL.

Parlez donc, et ne me déguisez rien.

BEAUMARCHAIS.

Monseigneur, je vivais tranquille à Paris, au milieu de mes parens, de mes amis, cultivant les lettres, remplissant une place honorable, lorsque j'apprends que ma sœur, jouée deux fois par la promesse d'un traître...

M. WHALL, se reculant.

Quoi! seriez-vous... seriez-vous ce Beaumarchais?...

BEAUMARCHAIS.

Lui-même, et le plus malheureux des hommes, sans l'avoir mérité...

M. WHALL.

Monsieur, je vous croyais arrêté.

BEAUMARCHAIS.

C'était bien le projet de mes calomniateurs; mais un ami généreux, un négociant connu, M. de Merville, se dévouant pour moi...

M. WHALL.

Votre arrivée inattendue... votre présence mystérieuse, ont fait naître des soupçons.

BEAUMARCHAIS.

Injustes; et me voici chez vous, monsieur le Comte, pour y répondre et les dissiper.

M. WHALL.

Je le désire; dites-moi donc toutes les circonstances de cette aventure, Monsieur, dites-les toutes, et prenez garde de ne rien omettre.

BEAUMARCHAIS.

Le traître Clavico, après avoir indignement trompé ma sœur, après avoir signé qu'elle n'avait point mérité cet outrage, m'accuse d'avoir employé la ruse, le mensonge, pour l'engager à faire cette déclaration; il attaque ma probité, mon honneur; rien n'est sacré pour lui.

M. WHALL.

Monsieur, la réponse est dure; mais elle ne doit offenser que le coupable. L'un de vous deux est un imposteur. Nous n'avons pas de temps à perdre; j'attends ici Clavico, qui vient d'être nommé trésorier de la marine... Cette place importante...

BEAUMARCHAIS.

Est sans doute le prix de la trahison, dont ma sœur et moi nous sommes les victimes; lisez, Monseigneur, les lettres de M. l'ambassadeur, celles de Clavico, sa promesse de mariage à ma sœur, la copie d'un autre engagement fait à Laurence, la déclaration qu'il a signée aujourd'hui même : lisez, et connaissez l'homme qui ose me calomnier.

M. WHALL.

Donnez, donnez tous ces papiers, Monsieur, vous m'avez l'air d'un homme franc... Un méchant aurait plus de sang-froid... donnez.

BEAUMARCHAIS.

Et l'on me conseillait de fuir : l'ambassadeur même l'exigeait... Non, non, je suis resté, pour demander justice ou punition.

M. WHALL, lisant les papiers.

Vous pouviez fuir... et vous êtes resté! .. Ah! ce n'est pas là la conduite d'un coupable. Confrontons les circonstances, les écritures... Comme on m'a trompé! Oui, ces deux promesses, cette déclaration, la place obtenue... Comme on m'a trompé... (Il lit encore.) Vous appartenez à une famille considérée; vous êtes connu, estimé dans votre patrie, vous m'êtes recommandé, et j'allais peut-être!... Ah! le ciel m'a épargné ce chagrin qui aurait empoisonné le reste de mes jours; sans doute le Roi vous rendra justice, et vous avez raison d'y compter... Non, Monsieur, il ne sera pas

dit qu'un Français ait quitté sa patrie, ses protecteurs, ses affaires, pour venir secourir, en Espagne, une sœur honnête et malheureuse, et qu'en fuyant de ce pays il remporte dans son cœur, de la nation espagnole, l'abominable idée que les étrangers n'obtiennent chez elle aucune justice. Je vous servirai de père en cette occasion, comme vous en avez servi à votre sœur... C'est moi qui ai donné au Roi ce Clavico.... je l'aimais! je l'aime encore!...

BEAUMARCHAIS.

Vous l'aimez!... Dieux! je crains...

M. WHALL.

Vous craignez!... Vous doutez de ma loyauté, de mon zèle! Ah! c'est à présent que vous êtes coupable!... oui, j'aime Clavico; je sais qu'il est faible, léger, mais je ne puis le croire, ni lâche, ni menteur.

BEAUMARCHAIS.

Monsieur le Comte, cependant, vous voyez...

M. WHALL.

Les apparences le condamnent, j'en conviens. Mais, vous-même, Monsieur, ne semblaient-elles pas tout-à-l'heure se réunir pour vous accabler? Je dois présumer Clavico innocent, jusqu'à l'instant où l'on m'aura prouvé qu'il est criminel; c'est dans le cœur d'un ami que l'accusé doit trouver son premier défenseur. Si l'ambition a pu détourner Clavico de ses devoirs, s'il ne se justifie pas d'une conduite que je ne puis expliquer, j'en jure par quarante ans d'une vie sans tâche, et

qui m'a mérité l'estime de l'Europe entière, je saurai le punir. On excuse un homme en place de s'être trompé sur le choix d'un indigne sujet; mais sitôt qu'il le voit marqué du sceau de la réprobation publique, il se doit à lui-même de le chasser à l'instant. J'en donnerai, s'il le faut, l'exemple à tous les ministres qui me suivront. Allez, Monsieur, retrouver votre sœur; soyez tranquille sur le sort de M. de Merville, des ordres vont être portés pour qu'il soit libre à l'instant... Clavico ne sait pas que je vous ai vu : je ne veux pas qu'il le sache; retirez-vous sans crainte : je garde vos papiers : vous êtes bien sûr que je n'abuserai pas...

BEAUMARCHAIS.

Monsieur le Comte, je vous respecte trop...

M. WHALL.

Vous m'aimerez, un jour, je l'espère, et j'en serai plus flatté... (Montrant une porte secrète.) Non, non, passez par cette porte, pour qu'il ne puisse pas vous rencontrer.

BEAUMARCHAIS, voulant lui baiser la main.

Je suis pénétré...

M. WHALL.

Ne me remerciez pas; l'injustice vous accable; je puis la faire cesser, c'est à moi seul d'être reconnaissant.

(Beaumarchais sort.)

SCÈNE VI.

M. WHALL.

D'abord, expédions l'ordre, (Il écrit.) pour remet-

tre en liberté ce Français généreux... (Il sonne un valet de chambre qui entre.) Portez cela au commandant de Madrid. (Le valet sort.) Si, en effet, toute cette obscure intrigue avait été conduite sans l'aveu de ce jeune homme; s'il ignorait... Le voici. Pénétrons les replis de son cœur, poursuivons sans pitié la faute; mais n'effrayons pas le repentir.

(Il est assis près de son bureau.)

SCÈNE VII.

LE PRÉCÉDENT, CLAVICO, richement vêtu.

CLAVICO.

Prenez part à ma joie, mon digne bienfaiteur, vous savez que le Roi a daigné me nommer à la place de trésorier de la marine : puissai-je la remplir de façon à justifier le choix qu'il a bien voulu faire de moi, et la protection que vous avez toujours consenti à m'accorder...

M. WHALL, écrivant, et d'un ton de bonté.

J'avais déjà demandé cette place pour vous, Clavico; mais je ne me flattais pas que vous puissiez sitôt l'obtenir... Enfin, vous voilà nommé, et je vous en félicite, car je pense bien que vous n'avez employé pour réussir que des moyens dignes de vous, et dont la plus scrupuleuse honnêteté n'aurait point à rougir.

CLAVICO.

Certainement, monsieur le Comte, je n'ai rien fait qui puisse...

M. WHALL, *écrivant, et jetant à la dérobée les yeux sur Clavico.*

Je vous crois, Clavico; j'aime à vous croire: car vous conviendrez qu'il serait affreux pour moi de m'apercevoir un jour que j'avais mal placé ma confiance.

CLAVICO, *calme.*

J'espère bien que jamais vous ne serez forcé de vous en repentir. Cette crainte...

M. WHALL, *se levant.*

N'est pas fondée, sans doute... Mais s'il arrivait, qu'égaré par quelques passions... celui que j'aime pût devenir moins honnête.

CLAVICO.

Monsieur le Comte, cette supposition affligeante ne peut me regarder.

M. WHALL.

Je le crois; mais enfin, si jamais la jeunesse, l'amour... l'ambition vous faisaient commettre une faute grave, et que le hasard vous servît assez pour vous faire trouver un instant, un seul instant avec moi... sans témoins... vous en profiteriez, n'est-ce pas, pour me faire un aveu sincère. On peut excuser un moment d'erreur, on ne pardonne pas une imposture réfléchie... (*Silence; ensuite avec bonté.*) Clavico! vous n'avez rien à me dire?

CLAVICO.

Non, monsieur le Comte...

M. WHALL.

Rien à me dire, Clavico.

CLAVICO.

Non, rien, je ne peux même concevoir pourquoi... Ah! (Se rappelant.) à moins que vous ne vouliez me parler d'un mariage.

M. WHALL.

D'un mariage, peut-être bien... Continuez.

CLAVICO.

En effet, je devais épouser demain mademoiselle de Beaumarchais, jeune Française...

M. WHALL.

Belle, vertueuse, d'une famille recommandable, et dont l'alliance ne pouvait que vous honorer... Vous voyez que je suis plus instruit que vous ne le croyez.

CLAVICO.

Eh bien! Monseigneur, ce mariage ne peut plus avoir lieu: c'est dona Maria elle-même qui rompt aujourd'hui notre union.

M. WHALL.

Elle!... comment? que dites-vous? Clavico, qu'osez-vous dire?

CLAVICO.

Je ne vous trompe point. Deux fois je me suis présenté chez dona Maria, deux fois on a refusé de me recevoir; j'ai appris qu'elle et son frère, outrés d'un engagement que j'avais souscrit autrefois à une femme attachée à la duchesse d'Albe, s'étaient décidés à retourner en France, sans me prévenir, sans vouloir même écouter aucune justification. Voyant alors dona Maria perdue pour moi; à mon

tour, outré de douleur, de dépit, craignant d'offenser ma protectrice, de manquer le moment favorable où je pouvais profiter de ses bontés, je n'ai pas cru devoir refuser la place et la main.

M. WHALL.

O ciel! et sans doute cette fuite de dona Maria, le courroux de son frère, vous ont été attestés par quelque personnage irrécusable, et du témoignage duquel il ne vous a pas été permis de douter...

CLAVICO.

C'est Sticotti, qui, plein de zèle...

M. WHALL.

Quoi! ce misérable Italien... cet intrigant.

CLAVICO.

Il m'a protesté, répété plusieurs fois avec serment...

M. WHALL.

Et vous avez pu, sur une pareille autorité, rompre des liens sacrés, compromettre votre réputation, risquer de perdre l'estime... Ah! Clavico! Clavico! mais j'entends du bruit... ce sont les gens attachés au service de la marine qui viennent vous féliciter; je les ai fait prévenir qu'ils vous trouveraient ici. Ne dérangeons rien à ce plan, et dès qu'ils seront éloignés, nous reprendrons notre entretien...

CLAVICO.

Je vous en conjure; il est essentiel que je me justifie.

M. WHALL.

Je le désire, je dis plus... (Avec bonté.) Clavico, j'en ai besoin... mais on vient.

(Toutes les portes s'ouvrent.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, COMMIS, OFFICIERS DE MARINE.

M. WHALL.

Approchez, Messieurs, je vous ai fait inviter de vous rendre ici, pour y apprendre de moi la nomination que le Roi vient de faire de Clavico à la place de trésorier du département auquel vous êtes attachés; dès aujourd'hui, vous pouvez vous adresser à lui, et présenter vos demandes ou vos réclamations. (Plusieurs personnes lui présentent leurs placets; il les lit.)

LE VALET DE CHAMBRE, à Clavico.

Une dame désire vous parler en particulier.

CLAVICO, au valet de chambre.

Vous voyez que je ne puis...

M. WHALL.

Pourquoi? Pendant que vous vous informerez de ce qu'elle désire, je me ferai donner par ces Messieurs quelques renseignemens sur la prochaine expédition de notre flotte. (A un valet de chambre.) Faites entrer cette dame. (A part.) Si c'était l'infortunée. (Haut.) Messieurs, je suis à vous.

(Il se retire au fond du salon, s'assied à son bureau, et, entouré des officiers et commis, il regarde des cartes-marines sur lesquelles on lui donne des explications; mais on voit qu'il est occupé de ce qui se passe entre Clavico et la dame voilée.)

CLAVICO, arrêtant le valet de chambre.

Vous ne savez pas quelle peut être la personne...

LE VALET DE CHAMBRE.

Un voile cache son visage, et je n'ai pu la voir; mais elle pleurait.

CLAVICO.

Elle pleurait, dites-vous?

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, sa voix mal assurée, ses sanglots.... Mais, Seigneur, cet anneau qu'elle m'a remis doit, dit-elle, vous instruire.

CLAVICO, à part.

Dieux! c'est dona Maria; (Haut.) courez la chercher. (Seul.) Elle n'est pas partie!... Que s'est-il passé?... que veut-elle?... et que vais-je lui répondre?...

LE VALET DE CHAMBRE, entrant avec Maria.

Entrez, entrez, Madame, expliquez-vous sans crainte, M. Clavico est bon, honnête.

MARIA, faisant un mouvement de douleur.

Ah!

LE VALET DE CHAMBRE.

Et personne ne troublera l'entretien que vous aurez avec lui. (Le valet de chambre sort.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DONA MARIA.

(Maria marche avec peine, elle s'arrête plusieurs fois; Clavico va au-devant d'elle, et lui prend la main.)

CLAVICO.

Maria, dites-moi... (A part.) Elle n'a pas seule-

ment la force de parler. (Haut.) Maria, je vous en prie !... (Alors Maria, ne pouvant parler, prend la main de Clavico et la pose sur son cœur. Clavico continue.) Ah ! ce silence est bien plus terrible que tout ce que vous pourriez me dire !...

MARIA, d'une voix faible.

Clavico, je ne viens pas vous faire des reproches ; une affaire plus importante, et il faut qu'elle le soit beaucoup pour m'être décidée à venir vous chercher ici.

CLAVICO, ému.

Maria !

MARIA.

Ma voix est si faible, mon émotion si grande !...

CLAVICO.

De grâce, rassurez-vous !

MARIA, noblement.

Et vous !... écoutez donc, et laissez-moi parler. L'ordre est donné d'arrêter mon frère, comme coupable de perfidie envers vous et de trahison envers le Gouvernement ; c'est vous, dit-on, qui l'en accusez ! Il est déshonoré, perdu !... par grâce ! par pitié ! par devoir !... rendez-lui justice, c'est tout ce que vous demande Maria pour prix de son amour, de son désespoir !... Maria qui n'a plus que quelques instans à vivre ; c'est-à-dire, à souffrir.

CLAVICO.

Dieux ! qu'ont-ils fait !... les traîtres !... ils ont abusé de mon nom, de ma faiblesse ; je devais

prévoir qu'en acceptant leurs bienfaits, je partagerais leur ignominie. (*Haut.*) Maria!... (*Avec respect.*) Mademoiselle! dans un instant vous saurez ma réponse... Asseyez-vous.

MARIA.

Le temps presse, et j'espérais....

CLAVICO.

De grâce, souscrivez à ma prière; c'est la dernière, sans doute... Je vous en supplie, asseyez-vous... Monsieur le Comte, daignez m'écouter, et m'aider de vos lumières dans une circonstance très délicate, et qui m'intéresse singulièrement: Quelle punition mériterait celui qui, honoré d'une place importante, abusant de son crédit, de votre protection, aurait laissé noircir en son nom, par des calomnies atroces, un étranger recommandable qui s'est fié à sa probité, à son honneur, le frère enfin d'une Française intéressante, infortunée, et que déjà deux fois ce même homme a eu la cruauté de sacrifier à sa coupable ambition?

MARIA, *bas.*

Clavico, que faites-vous?

CLAVICO, *froidement.*

Monseigneur, c'est à vous!... à vous que je m'adresse; prononcez.

M. WHALL, *avec dignité.*

Clavico, je dois répondre à votre confiance, quel qu'en soit le motif: cet homme, faible, crédule, imprudent, si j'étais forcé de prononcer

sur son sort, serait à l'instant privé d'une place qu'il ne mérite pas de remplir.

CLAVICO, très ému.

Monseigneur!... (Il reprend son sang-froid.) Je respecte votre jugement, il sera suivi; vous connaissez le coupable, il n'y a plus qu'à vous faire signer l'ordre qui doit le destituer, et je vais l'écrire... (Il écrit, et est très agité.) (A Maria.) Et vous, Madame, vous pouvez aller dire à votre frère qu'on lui a rendu justice, et que vous êtes vengée. (Au Comte.) Signez, Monseigneur.

MARIA, l'arrêtant.

Non, ne signez pas... n'abusez pas de son généreux repentir.

TOUS LES TÉMOINS.

Quoi! c'est lui!

M. WHALL, avec joie.

Oui, c'est lui qui se punit lui-même, et ce trait doit lui mériter au moins votre estime et vos regrets.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BEAUMARCHAIS, MERVILLE, GERMAIN, MADAME MELLO.

BEAUMARCHAIS, au comte.

Monsieur le Comte, mon ami, qui vous doit la liberté, vient avec moi vous remercier, et demander la punition d'un perfide...

(Tous s'inclinent.)

MARIA.

Dites plutôt la grâce d'un infortuné, plus égaré que criminel!

BEAUMARCHAIS.

Ma sœur en ces lieux!

MERVILLE.

Et c'est elle qui sollicite notre pitié!...

MARIA.

Oui, oui, c'est moi!... Il perd sa place, sa fortune; c'est lui-même qui vient de demander et d'obtenir son arrêt!...

MERVILLE.

Expliquez-nous....

BEAUMARCHAIS.

Monseigneur, que dois-je penser?

M. WHALL.

Je vous l'avais dit, Monsieur, on l'avait abusé; mais je n'excuse pas sa faute, et quand la place qu'il allait occuper est ôtée à la faiblesse, à la légèreté, il est juste qu'elle serve à dédommager la constance et la vertu... Dona Maria, elle appartient à celui que vous choisirez pour époux. Vous pouvez en disposer.

MARIA, avec calme.

Je l'accepte, et c'est pour la lui rendre.

CLAVICO.

Non, Maria, je ne mérite pas... Non... Comment pourriez-vous croire à présent à ma sincérité... à mon amour... Non, je quitte l'Espagne pour jamais!...

BEAUMARCHAIS, avec force.

Elle serait encore la victime de sa confiance, et je dois m'opposer!...

M. WHALL.

Monsieur de Beaumarchais, votre ressentiment est fondé... (A Clavico) Clavico, il est juste...

BEAUMARCHAIS.

Oui, Monseigneur... et vous ne pouvez pas, vous qui êtes si équitable, vous qui savez tout ce qu'elle a souffert, vous ne pouvez pas me désapprouver. Que Clavico garde sa place, ces funestes honneurs qui lui coûtent si cher, et que nous ne lui envions point; mais qu'il cesse de persécuter une femme sensible, faible et trop généreuse! qu'il la laisse s'éloigner avec moi, et expier, le reste de sa vie, le malheur de l'avoir connu.

MARIA.

Ah! mon frère... voyez combien il est accablé!

BEAUMARCHAIS.

Je vois combien elle est malheureuse, Merville, et peut-être pour toujours!

M. WHALL.

Et par votre faute! oui, Monsieur, il est un moment, il est des circonstances où trop de sévérité devient barbarie, et où il est plus noble, plus prudent de pardonner que de punir.

MARIA, en larmes.

Ah! oui, oui; pardonner est si doux!

M. WHALL.

Vous l'entendez: et s'il vous faut une caution

de la loyauté de Clavico, de sa conduite future, du bonheur de votre sœur, c'est moi qui m'en rendrai le garant, et je ne m'y décide que d'après vous, Monsieur, d'après vos propres expressions; oui, c'est vous-même qui avez fait dire, dans *Eugénie*, à un père offensé :

« Celui qui se repent de bonne foi, est plus loin
» du mal que celui qui ne le connut jamais. »

Prononcez à présent.

BEAUMARCHAIS.

Monsieur le Comte, comment résister à vos vives instances? vous daignez répondre de Clavico, Maria pardonne à son amant...

M. WHALL.

Et vous?...

BEAUMARCHAIS, avec bonté.

Et moi... j'embrasse mon frère! (Il l'embrasse.)

CLAVICO, MARIA.

O jour heureux!

MERVILLE.

Je bénis mon voyage!

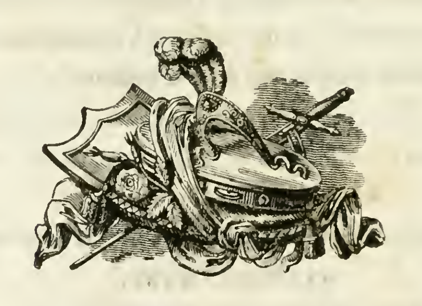
GERMAIN, à Beaumarchais.

Et nous, votre retour.

M. WHALL.

Mes amis, allons aux pieds du Roi... Monsieur de Beaumarchais, vous l'instruirez vous-même de toutes les circonstances de cette affaire, je ne me réserve que le droit d'ajouter ce qui regarde votre courage et la générosité de votre

sœur ; venez, je puis vous promettre d'avance que mon jugement sera confirmé : Clavico conservera sa place ; les calomniateurs seront punis ; point de grâce pour le vice et la méchanceté ; mais indulgence et pardon pour l'erreur, quand elle est accompagnée d'un sincère repentir.



L'AMI CLERMONT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, EN 1818.

PERSONNAGES.

M. DE NERVAN, père d'Alfred, sous le nom de l'Ami Clermont, son propre caissier.

ALFRED, fils de M. de Nervan, officier, amant de Mathilde.

M. DE LERCOUR, frère de M. de Nervan.

BALZAC, officier, ami d'Alfred et frère de Mathilde.

MATHILDE, jeune veuve, aimée d'Alfred.

UN VIEUX DOMESTIQUE.

UN JEUNE DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris dans un hôtel où logent Balzac et sa sœur. M. de Lercour et Alfred occupent dans la même maison un corps de logis séparé.

L'AMI CLERMONT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon qui communique à plusieurs appartemens.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Il est neuf heures du matin.)

M. DE LERCOUR, suivi de deux domestiques.

M. DE LERCOUR.

Quoi! mon neveu n'est pas encore rentré, depuis hier soir?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Nous avons veillé jusqu'à présent pour l'attendre, il rentre à l'instant, et se déshabille pour monter à cheval.

LE JEUNE DOMESTIQUE, avec humeur.

C'est de même tous les jours.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Et toutes les nuits; voilà ce qu'il y a de plus fâcheux.

M. DE LERCOUR.

Quelle conduite! Il veut donc se perdre tout-à-fait?

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Ma foi! c'est bien avancé.

M. DE LERCOUR.

Les bals, les spectacles, le jeu.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Tout, Monsieur, tout.

M. DE LERCOUR.

Un désordre dans ses affaires!

LE JEUNE DOMESTIQUE, avec humeur.

Pardi, il y a six mois qu'il ne nous a payé nos gages.

M. DE LERCOUR.

Oh! c'est affreux!

TOUS DEUX.

Cela crie vengeance.

M. DE LERCOUR.

Et cependant, vous aimez votre maître?

LE VIEUX DOMESTIQUE, vivement.

Je le sers depuis son enfance; et il est si bon.

LE JEUNE DOMESTIQUE.

Un charmant jeune homme d'ailleurs.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Généreux, brave; nous nous ferions tuer pour lui.

LE JEUNE DOMESTIQUE.

Mais en attendant, il faut vivre.

M. DE LERCOUR.

Oh! cela est clair.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Et puis, c'est pour son intérêt.

M. DE LERCOUR.

Et le vôtre.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

C'est tout simple.

M. DE LERCOUR.

Il faut mettre ordre à tout cela.

LE JEUNE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur, parlez-lui.

LE VIEUX DOMESTIQUE.

Donnez-lui quelques bons conseils.

LE JEUNE DOMESTIQUE.

Dites-lui de nous payer nos gages.

M. DE LERCOUR.

Sans doute, c'est par là que je commencerai ; mais en attendant, voilà toujours pour vous faire prendre patience. (Il leur donne de l'argent.) Surtout ne lui parlez pas de notre conversation.

LE JEUNE DOMESTIQUE.

Vous pouvez y compter ; et, pour vous prouver ma reconnaissance, je vais de ce pas boire à votre santé.

LE VIEUX DOMESTIQUE, le suivant.

Ne courez donc pas si vite, je veux y aller avec vous.

SCÈNE II.

M. DE LERCOUR.

Il y a huit jours que je n'ai pu joindre Alfred : c'est ce M. de Balzac, et sa sœur, cette jeune veuve, plus folle encore qu'elle n'est jolie... qui, depuis

qu'ils sont venus loger dans cette maison, l'entraînent à mille extravagances; et mon neveu, jeune, sans expérience, impétueux, la tête ardente, livré tour-à-tour aux séductions de l'amour et de l'amitié, renchérit encore sur toutes les folies qu'ils lui conseillent. Mais mon frère! le père d'Alfred, qui, depuis vingt ans, occupait dans la colonie un poste honorable, combien il est affligé des égaremens de mon neveu! Sa tendresse pour un fils qu'il n'a pas vu depuis son enfance l'a décidé à venir surveiller lui-même sa conduite... Il est arrivé d'hier soir, et m'a bien recommandé le secret... Mais enfin, voici mon cher neveu.

SCÈNE III.

M. DE LERCOUR, ALFRED, en bottes, un fouet à la main.

M. DE LERCOUR.

Une jolie heure pour rentrer! d'où venez-vous, Monsieur, s'il vous plaît?

ALFRED.

De faire le plus agréable souper, (Riant, et regardant le jour.) qu'on a effectivement prolongé un peu long-temps.

M. DE LERCOUR.

Je le crois; il fait grand-jour.

ALFRED.

Je vous assure que je ne m'en doutais pas, vous ne pouvez pas vous figurer avec quelle rapidité les heures se sont écoulées.

M. DE LERCOUR.

Et, sans doute, pour les faire passer encore plus vite, vous avez joué?

AFLRED.

Et perdu... j'en conviens, mais le plus gaiement du monde... Au reste, ces Messieurs nous ont promis notre revanche aujourd'hui même! Ce sont les plus beaux joueurs!...

M. DE LERCOUR.

Oui, d'honnêtes gens tout-à-fait : et le cher Balzac, l'inséparable! il était avec toi?

ALFRED.

Point de partie aimable sans lui, il est l'âme de nos plaisirs; excellent officier! Avec cela de l'originalité dans l'esprit, une gaieté imperturbable; qu'il perde, qu'il gagne, il ne s'émeut de rien.

M. DE LERCOUR.

Tu n'en fais l'éloge que parce qu'il veut te faire épouser son étourdie de sœur.

ALFRED.

Voilà ce qui vous trompe, jusqu'à présent il s'y est toujours opposé.

M. DE LERCOUR.

Pour t'en donner plus d'envie.

ALFRED.

Vous le jugez mal; il dit que nous ne sommes pas assez raisonnables.

M. DE LERCOUR.

Et pourquoi donc a-t-il permis que Mathilde

prît un appartement dans cette maison? pourquoi la laisse-t-il afficher pour toi une tendresse...

ALFRED.

Parce qu'il n'a pas le pouvoir... de l'empêcher. Veuve d'un vieux mari, Mathilde est libre, et son frère n'a le droit que de lui donner des conseils.

M. DE LERCOUR.

Mais enfin, réponds : où t'ont conduit tes liaisons avec eux? tu es accablé de dettes, une réputation détestable! et quand ton père apprendra...

ALFRED, effrayé.

J'espère qu'il ignore...

M. DE LERCOUR, poursuivant.

Il sera désolé, quand il sera instruit de tes désordres.

ALFRED.

Quoi! mon oncle... vous auriez pu...

M. DE LERCOUR, s'animant par degrés.

Je ne lui ai rien caché, et quant à toi, puisque mes remontrances sont vaines, je ne t'en ferai plus. Suis ta destinée, cours à ta perte; mais ne reviens pas ensuite gémir, supplier, je ne t'écouterai pas... je t'aimais; je t'aime encore peut-être; mais je triompherai de cette faiblesse, j'en triompherai, et si j'apprends un jour ta ruine... ton infortune...

UN LAQUAIS entre.

Monsieur, quelqu'un vous demande.

M. DE LERCOUR, au domestique.

J'y vais... (A son neveu.) Si je l'apprends, je ne verserai pas une seule larme sur tes malheurs.

ALFRED.

Mon oncle !

M. DE LERCOUR.

Non, pas une larme sur tes malheurs.

(Il sort très vite.)

SCÈNE IV.

ALFRED.

Quelle vertu farouche, intraitable!... vouloir que je renonce à tout, me reprocher comme des crimes impardonnables des fautes que la jeunesse doit faire excuser. Je lui ai des obligations, je le sais ; mais c'est aussi me faire payer trop cher ses bontés, et...

SCÈNE V.

BALZAC, ALFRED.

BALZAC.

Enfin te voilà seul, et dis-moi, je t'en prie, ce que tu as pu faire si long-temps avec ton cher oncle.

ALFRED.

Ah ! mon cher Balzac, il m'a encore mis sous les yeux l'avenir le plus triste, et je crains quelquefois qu'il n'ait raison.

BALZAC.

On a toujours tort d'affliger les gens qui aiment à se réjouir, quand même on leur dirait les choses les plus sensées; mais ces vieux parens n'en font

jamais d'autre, le plaisir les fuit, la raison leur reste, ils ne s'amusent plus, ils querellent, et cela leur fait passer le temps.

ALFRED.

Il n'y a que ces lettres de change qui m'inquiètent... Tu sais que j'en ai fait.

BALZAC.

Bien contre mon avis, tu t'en souviens.

ALFRED.

Je ne pouvais pas sans cela trouver de l'argent.

BALZAC.

Ni t'en passer, voilà le mal! Ne t'a-t-on pas donné du temps?

ALFRED.

Oui; mais il est écoulé, je crois.

BALZAC.

Déjà! C'est incroyable!... Il me semble que c'était hier... d'honneur, rien ne fait paraître la vie courte comme les échéances.

ALFRED.

Tu ris! mais que ferai-je si on exige avec rigueur?...

BALZAC.

Le ciel y pourvoiera; tout s'arrange. Le jeu! les usuriers! un héritage!... Après tout, le pis aller...

ALFRED.

Eh bien!

BALZAC.

C'est d'aller passer quelques mois en retraite.

ALFRED.

Comment!... en prison?

BALZAC.

En prison! c'est un mot que cela... Au fait, c'est une invention très sage ; ce sont des tuteurs sévères, des intendans éclairés que l'on vous donne ; pendant que vous êtes là, on fait vos affaires, sans que vous vous en mêliez ; vous sortez frais, dispos, gaillard, sans embarras, sans inquiétudes, sans dettes ; tout est payé, il n'y a plus qu'à recommencer.

ALFRED.

Mon ami, que tu es heureux de donner une tournure gaie aux événemens les plus tristes!

BALZAC.

Ma foi, c'est mon régime, et je m'en trouve bien : le chagrin n'a pas de prise sur moi, je suis plus fort que lui ; glisser sur la peine, appuyer sur le plaisir, voilà toute ma philosophie ; et s'il faut le dire, voilà tout le secret du bonheur.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, en amazone.

MATHILDE.

Eh bien! Messieurs, que deviennent nos projets.... vous ne me dites rien... (A son frère.) Et notre ami, que fait-il là, je te prie?

BALZAC.

Chut!... ne le trouble pas, ma sœur, il réfléchit.

MATHILDE.

Ah! mon dieu!

BALZAC.

Il faut lui pardonner, cela ne lui arrive pas souvent.

MATHILDE.

Eh! à quoi rêve-t-il? à quelque plan nouveau de fête, de bal?

BALZAC

Pas tout-à-fait; mais aux bons principes de M. de Lercour, qui vient de prendre la liberté de lui faire une petite mercuriale fort sage.... et fort ennuyeuse; l'un ne va guère sans l'autre.

MATHILDE.

Et enfin, qu'a-t-il donc dit cet oncle barbare?

BALZAC.

Ce que les oncles barbares disent toujours, qu'on se ruine.

ALFRED.

Ne l'écoutez pas, mon aimable Mathilde, votre présence va dissiper ce nuage.

MATHILDE, *tendrement.*

Je le désire.

ALFRED.

Il est sûr que les discours de mon oncle ont fait sur moi une impression...

BALZAC.

Profonde... oh!... nous avons réellement du chagrin.

MATHILDE, *riant.*

Combien cela durera-t-il?

BALZAC, soupirant.

Long-temps!... oh! oui, nous en avons au moins (Riant.) pour cinq grandes minutes; il faut t'arranger là-dessus.

MATHILDE, riant.

Cinq minutes! mais c'est éternel! Sa figure est d'un grave. (Elle le tourne en face d'elle.) Regardez-moi... regardez-moi donc, Monsieur... riez-vous? voyons!... non!... un peu pourtant! Mais ce n'est pas encore de bon cœur! (Plus tendrement.) Mon cher Alfred, vous me feriez douter de ce pouvoir extrême que vous voulez bien m'attribuer; comment! je vous préfère, je vous l'ai avoué... ma main vous est promise, je suis près de vous!... et vous n'êtes pas heureux!

ALFRED.

C'est que l'avenir m'effraie.

MATHILDE.

Et vous vous vantez de savoir aimer, vous, oh! non, non, il n'y a que les femmes à qui la nature donne un cœur qui ne connaît au monde de félicité que dans la tendresse qu'elles éprouvent, et dans celle qu'elles peuvent inspirer; qui ne redoutent d'autre malheur que celui de cesser de plaire à celui qu'elles ne peuvent cesser de chérir.

ALFRED.

Alors, ma chère Mathilde, vous devez être bien sûre d'être toujours heureuse.

MATHILDE.

A la bonne heure, je reconnais mon chevalier

BALZAC.

Très bien ; mais le cher oncle? qu'est-ce qu'il dira de vos amours et de vos projets?

MATHILDE.

Il les blâmera, il grondera, criera, se fâchera même.

BALZAC.

C'est juste, il en a le droit.

MATHILDE.

Sans doute; mais on rira, et l'on n'en fera pas moins ce qu'on a résolu de faire : on a bien aussi ce droit-là, ce me semble.

BALZAC.

C'est tout aussi juste... et cela promet un intérieur charmant; l'oncle qui gronde ; le neveu qui n'en tient compte ; ma sœur qui rit de tout ; moi, comme le plus sage, prenant le rôle de conciliateur... Mais, cessons de plaisanter, et occupons-nous de choses sérieuses ; tes chevaux sont-ils prêts, partons-nous pour la course ?

MATHILDE.

C'est de rigueur ; tout Paris y sera; je dois y essayer mon nouveau cheval.

ALFRED.

Nous serons vos écuyers.

MATHILDE.

J'y compte.

BALZAC.

Je vous mène en calèche ; les chevaux iront nous attendre à la porte du bois; mais d'abord allons déjeûner.

MATHILDE.

Soit ; mais je demande qu'avant de partir nous venions tous dire un petit bonjour au cher oncle, ne fut-ce que pour lui donner un léger mouvement d'humeur. On dit qu'il ne se porte jamais si bien que quand il gronde.

BALZAC.

J'y consens, par égard pour sa santé.

ALFRED.

Mais avec tous les ménagemens qu'on doit à un parent âgé, respectable...

BALZAC.

Oh ! c'est juste ; nous ne lui proposerons que de venir se divertir avec nous, ce n'est pas bien méchant, je pense !... Mais j'aperçois un homme qui a toute la tournure d'un créancier... Oui, M. de Lercour le suit ; ils parlent avec vivacité... Nous pourrions troubler cet intéressant tête-à-tête, ainsi éclipsons-nous légèrement, et laissons à ton oncle le temps de déployer toute son éloquence.

MATHILDE.

Oui, sortons sans faire de bruit.

(Mathilde rentre dans son appartement, Alfred et Balzac dans la chambre opposée.)

SCÈNE VII.

M. DE LERCOUR, M. DE NERVAN.

M. DE LERCOUR, à son frère, et en les regardant s'éloigner.

Vous pouvez entrer, ne craignez rien, mon frère, quand je parais, jamais ils ne m'attendent.

M. DE NERVAN.

Enfin, je l'ai vu : c'est lui, je l'ai senti aux mouvemens de mon cœur! Cruel enfant, tu me punis de tes fautes, puisqu'elles m'empêchent de t'aller embrasser!

M. DE LERCOUR.

Quand il en sera digne à la bonne heure ; je vous le dis à regret ; mais je crains bien que ce ne soit un jeune homme perdu.

M. DE NERVAN.

Pour le condamner, mon frère, attendez que j'aie fait l'épreuve que je viens de vous confier. Mais avant de me présenter à lui, sous le nom d'un homme dont il vous a cent fois entendu parler avec éloge, de cet honnête caissier qui ne m'a jamais quitté, de l'ami Clermont, enfin (car c'est ainsi que la famille le nomme), je voudrais avoir de vous quelques détails nécessaires sur le caractère de mon fils.

M. DE LERCOUR.

Il n'en a point.

M. DE NERVAN.

Sur sa société?...

M. DE LERCOUR.

Il ferait mieux de n'en pas avoir.

M. DE NERVAN.

Il est bon?...

M. DE LERCOUR.

Faible!...

M. DE NERVAN.

Généreux?

M. DE LERCOUR.

Prodigue!

M. DE NERVAN.

Brave?

M. DE LERCOUR.

Militaire et Français!

M. DE NERVAN.

Cette jeune veuve?

M. DE LERCOUR.

Vingt ans! jolie! évaporée! la tête vive! pas le sens commun!... Une femme la mode enfin! Ce terme est devenu significatif.

M. DE NERVAN.

Sa famille?

M. DE LERCOUR.

Estimée.

M. DE NERVAN.

Sa conduite?

M. DE LERCOUR.

Inconséquente.

M. DE NERVAN.

Sa fortune?

M. DE LERCOUR.

Médiocre.

M. DE NERVAN.

Ses mœurs?

M. DE LERCOUR.

Je dois convenir qu'on n'en a jamais dit de mal.

M. DE NERVAN.

Et croyez-vous qu'elle aime Alfred de bonne foi?

M. DE LERCOUR.

Mais, oui, comme de pareilles têtes sont capables d'aimer : elle vient même de refuser pour lui un très riche parti, un M. Dorimond. Elle ne veut, dit-elle, donner sa main qu'avec son cœur.

M. DE NERVAN.

Il y a dans cette façon de penser de la délicatesse...

M. DE LERCOUR.

Ou de l'exagération.

M. DE NERVAN.

Je ne vois pas que le mal soit encore si grand que l'on ne puisse y remédier.

M. DE LERCOUR.

Oui, si l'on y emploie...

M. DE NERVAN.

La douceur et l'amitié.

M. DE LERCOUR.

Vous voilà, vous autres pères...

M. DE NERVAN, riant.

Incorrigibles! c'est vrai, mon frère; nous ne pouvons pas parvenir à être méchans.

M. DE LERCOUR.

Mais du moins il ne faut pas être faible. Vous n'imaginez pas jusqu'où va leur folie!... Je les entend; tenez, vous allez voir.

M. DE NERVAN.

Je vous promets de ne rien dire.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, BALZAC, ALFRED.

BALZAC.

Ah! c'est vous, M. de Lercour.

ALFRED.

Mon cher oncle, nous venons pour vous prier d'être des nôtres.

MATHILDE.

Oui, Monsieur, venez avec nous; ce sera très curieux, une course de chevaux anglais, des paris énormes, et les deux plus imperceptibles jokeis de toute l'Europe; il y a quinze jours qu'on les met au régime pour les rendre plus minces et plus légers.

M. DE LERCOUR, *ironiquement.*

Une proposition aussi agréable serait bien faite pour me décider, et surtout avec des personnes que je considère autant.

MATHILDE, *bas.*

Il a l'air de se moquer.

M. DE LERCOUR.

Vous avez d'ailleurs tant de plaisir à être avec moi, et la partie que vous m'offrez convient si bien à mon âge, à mes goûts!

BALZAC, *bas.*

Mais c'est qu'il se moque en effet!

M. DE LERCOUR.

Un seul obstacle m'arrête, et pourrait peut-être aussi déranger cette agréable partie.

ALFRED.

Et quel obstacle?

M. DE LERCOUR.

L'arrivée d'une personne qui m'intéresse beaucoup, de M. Clermont, ou plutôt de l'Ami Clermont...

ALFRED.

L'Ami Clermont est en France?

M. DE LERCOUR.

A Paris... devant vos yeux.

ALFRED, à M. de Nervan.

Vous! Quoi, c'est vous, mon cher Clermont, vous qui avez partagé avec mon père les soins donnés à mon enfance, vos traits sont effacés de ma mémoire, mais non pas les preuves d'affections que vous m'avez prodiguées! Que je vous embrasse donc.

M. DE NERVAN, très ému.

(Haut.) Volontiers. (Bas.) J'en mourais d'envie... (Il l'embrasse.)

BALZAC, bas à Mathilde.

L'Ami Clermont! ceci devient sérieux.

ALFRED.

Et comment se porte mon père? Pourquoi n'est-il pas revenu avec vous?

M. DE NERVAN.

Il est déjà d'un certain âge, et l'Amérique est bien loin de la France.

ALFRED.

Je voudrais pourtant bien le revoir.

M. DE NERVAN.

Nous irons le retrouver tous les deux.

MATHILDE, *étourdiment.*

Tous les trois.

BALZAC, *riant.*

Oh! l'Amérique est bien loin de la France.

ALFRED.

Et recevez-vous bientôt de ses nouvelles?

M. DE NERVAN.

Aujourd'hui même, le courrier de Bordeaux doit m'en apporter; mais Madame désire voir la course, et je serais bien fâché de retarder ses plaisirs et les vôtres, partez-donc.

ALFRED.

Soit!... Nous nous reverrons bientôt.

M. DE NERVAN.

J'y compte.

ALFRED.

Je serai ici dans quelques heures.

M. DE NERVAN.

Pendant ce temps-là je prendrai un peu de repos.

ALFRED.

Nous reparlerons de ce bon père.

M. DE NERVAN.

De lui... de vous... nous en reparlerons.

ALFRED.

Sans adieu, mon bon, mon cher Clermont; vous logerez ici?

M. DE NERVAN.

C'est bien mon projet.

ALFRED.

Nous ne nous quitterons plus jamais.

M. DE NERVAN.

Je l'espère.

ALFRED, à Balzac.

Il a une figure...

BALZAC.

Excellente.

MATHILDE.

Et qui prévient en sa faveur; mais l'heure nous presse, partons.

ALFRED, embrassant M. de Nervan.

Encore une fois, pour me consoler de vous quitter sitôt. (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

M. DE LERCOUR, M. DE NERVAN.

M. DE NERVAN, à M. de Lercour.

Mon frère, il peut avoir commis bien des étourderies, mais il faut convenir qu'il est aimable.

M. DE LERCOUR.

Mon frère, vous pouvez avoir bien de l'esprit, de bien bonnes vues, un excellent cœur; mais il faut convenir que vous n'avez pas le sens commun.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE NERVAN.

Mon fils vient de rentrer... Sa figure peint la probité, la candeur ; oui le cœur n'est point corrompu, la sévérité de mon frère l'a rebuté, ma tendre amitié peut éclairer sa raison... Mais que me veut cette jeune étourdie ?

SCÈNE V.

M. DE NERVAN, MATHILDE, *parée.*

MATHILDE, *regardant s'il n'y a personne.*

J'ai été bien aise de venir causer un instant avec vous, votre réputation, votre âge, tout me porte à vous parler avec confiance.

M. DE NERVAN.

En quoi ai-je pu mériter cette faveur ?

MATHILDE.

Vous pouvez m'être fort utile.

M. DE NERVAN.

Moi ?

MATHILDE.

Oui, vous, et je ne doute pas de votre bonne

volonté; j'aime le fils de M. de Nervan, il m'adore et je dois l'épouser.

M. DE NERVAN.

Vous devez l'épouser?

MATHILDE.

Oui, c'est une chose décidée entre nous; à la vérité, son oncle ne le veut pas, mais je le veux moi, et cela sera.

M. DE NERVAN.

C'est tout simple.

MATHILDE.

N'est-ce pas?

M. DE NERVAN.

Assurément, et en quoi puis-je?...

MATHILDE.

Le voici... Vous allez sans doute écrire au père d'Alfred, que l'oncle a si injustement prévenu contre moi.

M. DE NERVAN.

En effet, il faut bien qu'il sache...

MATHILDE.

Oui, il le faut; vous lui marquerez d'abord que vous m'avez vue; vous lui direz comment vous m'avez trouvée, et j'ose croire que le portrait sera...

M. DE NERVAN, *souriant.*

Très agréable, assurément.

MATHILDE, *riant.*

Non; mais enfin vous lui direz ce que vous aurez remarqué en moi... Les yeux, les traits, là,

tels qu'ils sont... je ne veux pas qu'on me flatte ; vous les voyez, et vous lui manderez... (Riant.) tout ce qu'il vous plaira.

M. DE NERVAN.

Soyez tranquille.

MATHILDE.

Bon ! j'ai aussi des talens!

M. DE NERVAN.

Ah ! ceci est plus...

MATHILDE.

Oui, je suis juste, cela vaut mieux. . J'exécute la sonate, le concerto, je m'accompagne avec la harpe, le piano, la guitare, je fais des romances, paroles et musique.

M. DE NERVAN.

Vous composez?

MATHILDE.

Sans doute! les femmes à présent!... Notre siècle est venu! Oui, Monsieur, ces hommes si vains, qui se croyaient supérieurs en tout!... c'est fini!... nos égaux tout au plus! et encore, je le dis, parce que je suis modeste.

M. DE NERVAN, ironiquement et riant.

C'est incontestable.

MATHILDE.

N'est-ce pas? je danse aussi... On me cite dans la société...

M. DE NERVAN.

Oui? oh! oh! en ménage c'est un mérite...

MATHILDE.

Très essentiel ! c'est devenu une affaire majeure... une femme qui ne saurait pas danser serait...

M. DE NERVAN.

Serait une femme perdue de réputation.

MATHILDE.

Non pas précisément ; mais cela lui ferait un grand tort.

M. DE NERVAN.

Je le conçois ! Et ce talent, pour le bonheur d'un mari ?...

MATHILDE.

Y contribue beaucoup ; il jouit des éloges qu'on donne à sa femme ; il en est fier... Vous me verrez au premier bal que je donnerai ; vous y viendrez !...

M. DE NERVAN, *riant.*

Je n'y manquerai pas. (*Prenant son sérieux.*) Mais à tous ces avantages ne pourrait-on pas encore joindre des occupations un peu plus sérieuses.

MATHILDE.

Les choses utiles, vous voulez dire ?...

M. DE NERVAN.

Oui, les choses utiles.

MATHILDE, *étourdiment.*

Oh, mais je les sais toutes... Oui, Monsieur, je brode à ravir, et personne dans Paris n'arrange mieux que moi un habit de fête.

M. DE NERVAN, ironiquement.

Oh, ma foi, d'après cela, il n'y a rien à désirer...

MATHILDE.

Et puis, je suis d'une économie!... Imaginez que pour ma toilette, mes chiffons, je ne dépense pas par an, plus de dix mille francs.

M. DE NERVAN, s'amusant.

Pas plus! oh! c'est bien peu.

MATHILDE.

Ce n'est rien; aussi pour cela il faut un ordre!... Ah!... Maintenant vous me connaissez, vous voyez qu'Alfred n'a pas si mauvais goût, et que son père, s'il est raisonnable, ne pourra pas blâmer son choix.

M. DE NERVAN.

Il faudrait qu'il fût bien...

MATHILDE.

Ridicule, c'est vrai; mais, tenez, tout cela dépendra de la manière dont vous lui écrirez. Je compte sur vous, vous me l'avez promis; et, si vous le voulez, je ne doute pas un instant de son approbation. Adieu, monsieur Clermont, vous me saurez gré, je pense, de tous les efforts que j'ai faits pour vous intéresser. Au fait, moi, je ne dois rien à ce père! je ne le verrai peut-être de ma vie. (Avec amitié.) Mais vous, monsieur Clermont, vous me rendrez justice, et cela me consolera, si je n'ai pas le bonheur de plaire à M. de Nervan. Adieu, mon cher Clermont. (Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DE NERVAN, *seul.*

Quelle singulière petite femme ! et qu'il serait imprudent pour mon fils de s'unir !... Le voici.

SCÈNE IV.

M. DE NERVAN, ALFRED.

ALFRED.

Mon cher Clermont, j'étais impatient de me trouver seul avec vous ! Des importuns m'ont arrêté ; je n'ai eu encore qu'un instant pour m'informer de la santé de mon père ; mais à présent donnez-moi quelques détails, apprenez-moi surtout...

M. DE NERVAN.

Inquiet de ne pas recevoir depuis long-temps de vos nouvelles, ni de celles de son frère, il a exigé que je vinsse en France ; mais, à mon arrivée, j'ai appris que M. de Lercour lui en a fait parvenir, par le dernier navire parti de Bordeaux; et sans doute à présent il a la satisfaction de les lire.

ALFRED, *légèrement.*

La satisfaction !... ah ! je crains bien...

M. DE NERVAN.

Comment ! seraient-elles affligeantes ?... On aurait bien fait de les lui épargner : il a le cœur si sensible !

ALFRED.

Il est donc bien sensible, mon père?

M. DE NERVAN.

Trop, peut-être, pour son bonheur.

ALFRED.

Et indulgent?

M. DE NERVAN, sérieux.

Ah! ah! auriez-vous besoin d'indulgence?

ALFRED, riant.

Ma foi! presqu'autant que d'argent; et, dites-moi, ce bon père, vous parlait-il souvent de son fils?

M. DE NERVAN.

Tous les jours; il ne s'occupe que de lui, sans cesse il fait des vœux pour sa félicité, son avancement! Cent fois je l'ai entendu répéter, avec attendrissement : « Heureux moment, où, de re-» tour en France, je pourrai voir mon fils dans » un poste honorable, estimé de ses chefs, rem-» plissant bien tous ses devoirs! »

ALFRED, souriant.

Il y aura peut-être quelque chose à rabattre à ce calcul-là...

M. DE NERVAN, continuant, sans avoir l'air d'avoir entendu.

« Je lui donnerai une compagne aimable : je » les chérirai tous les deux... » (Se reprenant.) C'est toujours votre père qui parle.

ALFRED.

Sans doute, et je vous écoute avec un plaisir...

M. DE NERVAN.

Mais vous, mon cher Alfred, puis-je vous demander à mon tour si vous vous occupez de celui qui pense si souvent à vous?

ALFRED.

Oh! oui, oui. Tenez, je vais vous parler avec la plus grande confiance, car je vois que vous la méritez. Éloigné de mon père depuis mon enfance, son retour était mon plus doux espoir: j'entendais citer partout ses excellentes qualités, sa droiture, sa délicatesse, et je me disais: je veux l'imiter!... Oh! oui, je veux l'imiter!... Les plaisirs, des exemples séduisans ont entraîné ma jeunesse; mais, de temps en temps, très souvent même, je pense à mon père, je me dis: S'il était là, près de moi, au lieu de cet oncle impitoyable, il joindrait aux leçons de la sagesse les caresses de l'amitié; je sens que bientôt, rentrant dans les bornes du devoir!... Alors je regarde autour de moi; je me trouve seul, le plaisir reprend ses droits, et j'ajourne au retour de mon père mon repentir et ma conversion.

M. DE NERVAN, à part.

Il me ravit. (Haut.) A présent que me voilà tout-à-fait dans votre confidence... parlez-moi bien à cœur ouvert; quoique je sois vieux, et tout-à-fait dévoué à monsieur votre père, j'aime la jeunesse, et je sais même l'excuser.

ALFRED, vivement.

L'excuser! vous avez bien raison; j'aime à cau-

ser avec vous... avec toi, oui avec toi... Eh bien! je te dirai tout.

M. DE NERVAN.

Tout! bien! bien! Point de fausse honte.

ALFRED.

Non, non, je te le promets... D'abord, tu sauras que mes affaires sont tout-à-fait dérangées.

M. DE NERVAN.

Vous devez donc une somme?...

ALFRED, riant.

Énorme : cinquante mille francs, au moins.

M. DE NERVAN, sérieux.

Et quel est votre espoir?

ALFRED.

Je n'en avais guère; mais depuis que tu es ici, je commence... Tu dis que mon père est si bon!

M. DE NERVAN.

Oui; mais il n'est pas faible; il ne veut pas ressembler à ces pères dont les enfans ne se souviennent que lorsqu'ils ont besoin de leur argent; il ne refusera rien pour le bonheur de son fils : il refusera tout pour l'entretenir dans une dangereuse oisiveté...

ALFRED, sérieux.

Tu crois que c'est là son dernier mot?

M. DE NERVAN, avec fermeté.

Je puis même vous répondre que j'en suis sûr.

ALFRED.

Cependant, on pourrait promettre de changer, et si on ne se réformait pas entièrement, il n'en

saurait rien, car ce ne serait pas toi qui voudrais me nuire en l'en instruisant; et puis, quelques mille francs de plus ou de moins, quand une fois il sera décidé à payer...

M. DE NERVAN.

Ainsi, vous continuerez...

ALFRED, riant.

Ma foi, oui, encore quelque temps.

M. DE NERVAN, sérieux.

Je vois que votre oncle avait raison.

ALFRED.

Il t'a dit bien du mal de moi.

M. DE NERVAN.

J'espérais qu'il m'avait trompé.

ALFRED.

Non; il a vraiment sujet de se plaindre; mais il est aussi d'une rigidité... Par exemple, il m'en veut de mon amour pour Mathilde; c'est une femme charmante! Je l'aime! je l'adore. (Très vivement.) Rien ne peut changer mes sentimens; je l'épouserai : je le lui ai promis, et je tiendrai ma parole.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, remettant à Alfred un papier.

Monsieur votre oncle vous envoie ce paquet qu'il vient de recevoir.

ALFRED, regardant.

Du ministre de la guerre ! bon ! c'est le congé que je lui ai demandé.

M. DE NERVAN, inquiet.

Vous avez demandé un congé ?

ALFRED.

Oui, pour rester à Paris, et il fait bien de me le donner, car sans cela... ma foi... (Il lit.) Ah ! ah ! il est aimable, ce ministre, il me refuse tout net, et il ne se contente pas de cela, il m'ordonne de rejoindre, sous vingt-quatre heures, mon régiment.

M. DE NERVAN.

C'est que votre présence y est nécessaire.

ALFRED, avec humeur.

C'est très possible ; mais je n'irai pas.

M. DE NERVAN, vivement.

Vous l'oseriez ! vous sacrifieriez votre état à une fantaisie de jeune homme, à un caprice !

ALFRED.

Monsieur Clermont, doucement, je vous prie.

M. DE NERVAN, se remettant.

Excusez... mais si vous saviez le motif qui me fait parler...

ALFRED.

Je m'en doute ; c'est le zèle ; mais qu'il soit moins vif, car je veux être toujours de vos amis. Je sens bien que si la guerre était déclarée, que si le Roi avait besoin de mes services, un officier ne pourrait pas... Oui, vous auriez raison...

Eh bien ! j'en parlerai à Mathilde. Elle concevra la nécessité de cette séparation, bien cruelle, il est vrai ; mais qui peut ne pas durer long-temps... Je lui parlerai, et j'ose déjà t'assurer que tu seras content d'elle et de moi.

M. DE NERVAN, *à part.*

Je respire !

ALFRED.

Je l'entends ; laissez-nous ; je vais tout arranger pour satisfaire à-la-fois l'amour tendre qu'elle m'inspire et l'amitié sincère que tu viens de me montrer.

M. DE NERVAN, *s'en allant, à part.*

Si sa tête valait son cœur, il serait charmant.

SCÈNE VI.

ALFRED, MATHILDE.

ALFRED.

Ma chère Mathilde, je compte sur votre courage.

MATHILDE, *souriant.*

Mon courage ! vous m'effrayez, car je n'en ai jamais eu beaucoup.

ALFRED.

Il vous en faut aujourd'hui ; un ordre supérieur me force de partir.

MATHILDE.

Me voilà prête à vous suivre.

ALFRED.

C'est impossible ; que dirait-on ?

MATHILDE.

Que j'accompagne mon époux; oui, sans doute, que l'hymen nous unisse, et aucune considération ne pourra alors m'obliger de vous quitter.

ALFRED.

Les ordres sont positifs, mon devoir ne me permet pas de différer mon départ.

MATHILDE.

Ni mon amour de vous laisser partir.

ALFRED.

Mais le ministre...

MATHILDE.

S'il a été jeune et amoureux, il vous excusera.

ALFRED.

L'état que j'ai embrassé...

MATHILDE.

Est superbe, et je l'adore, pourvu qu'il ne m'enlève pas mon époux...

ALFRED.

L'honneur!

MATHILDE.

L'honneur! et n'est-ce pas de l'honneur aussi que de tenir ses engagemens?

ALFRED.

Ce n'est qu'un retard de quelques mois.

MATHILDE, *désolée.*

Non, Monsieur, une rupture éternelle!

ALFRED.

Eh! pourquoi? me croyez-vous capable?

MATHILDE.

De tout, puisque vous avez pu un seul instant vouloir me quitter.

ALFRED.

Mathilde, je vous jure...

MATHILDE.

Encore des sermens... après tous ceux que vous m'avez déjà faits!

ALFRED.

Je les tiendrai.

MATHILDE, avec dépit.

En me fuyant; en me livrant aux chagrins de l'absence, à toute la haine de votre oncle qui bientôt me calomniera près de vous pour nous désunir; vous trompera par des récits infidèles. Non, non, je ne m'exposerai point à tant de malheurs! non, cent fois non. Oh! vous ne me connaissez pas encore... Je vous aime, je vous aimerai toujours; mais, je vais épouser le vieux, le maussade Dorimont; je l'ai refusé, offensé; je l'abhorre! mais je serai sa femme demain, ce soir, tout à l'heure, et je vais lui écrire à l'instant pour lui annoncer ma résolution. Partez, à présent, partez tout de suite, épargnez-moi seulement le chagrin des adieux, et les ménagemens d'une humiliante pitié. (Elle se jette sur un siége.)

ALFRED.

Mathilde, de grâce!

MATHILDE.

Laissez-moi.

ALFRED.

Un mot.

MATHILDE.

Je ne puis en entendre qu'un, et vous ne le direz pas.

ALFRED.

Je le dirai.

MATHILDE.

Est-il possible?

ALFRED, *se jetant à ses genoux.*

Oui, je ne puis résister à votre douleur, à ma tendresse, à vos larmes... Je reste.

MATHILDE.

Ne me trompez-vous pas, Alfred, ne vous trompez-vous pas vous-même; laissez-moi plutôt, fuyez Mathilde, elle n'est peut-être pas digne du sacrifice qu'elle osait exiger de vous.

ALFRED.

Non, je suis résolu, bien résolu...

MATHILDE.

Et si vous alliez me reprocher un jour! Ah! mon ami, j'en serais inconsolable.

ALFRED.

Rassurez-vous, Mathilde; mais pour éviter un pareil malheur, il n'est qu'un seul moyen.

MATHILDE, *se levant avec vivacité.*

Lequel? je l'accepte.

ALFRED.

Pressons notre mariage, quittons la France, allons retrouver mon père.

MATHILDE.

Vous avez raison, Alfred, nous lui consacrerons nos jours, nous embellirons les siens et nous serons encore heureux.

ALFRED, avec âme.

Heureux! Ah! oui, Mathilde, dites-moi bien que vous serez heureuse.

MATHILDE.

Et vous aussi, Alfred, entre votre père, votre femme, nos amis, car tout le monde nous aimera. J'ai toujours eu envie de faire un voyage sur mer; un vaisseau, une tempête, des modes nouvelles, une coiffure à la créole, des négresses à qui je donne la liberté, c'est délicieux! Quand partons-nous, mon ami.

ALFRED.

Je vais écrire au ministre.

MATHILDE, souriant.

Et sans regret? Ne me mentez-vous pas, Monsieur?

ALFRED.

Non, Mathilde, je suis bien décidé.

MATHILDE, joyeuse.

Et moi bien contente, mon cher Alfred; si je ne vous aimais pas déjà autant qu'il m'est possible, ce trait là m'aurait rendue folle de vous; allons, c'est dit, je ne veux plus jamais avoir de chagrin.

(Elle s'essuie les yeux.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BALZAC.

BALZAC, *s'arrêtant.*

Que vois-je, Mathilde, la trace de quelques larmes?

ALFRED, *écrivant.*

Mon cher ami, j'ai reçu des ordres pour rejoindre mon régiment ; ce départ afflige, désole ta sœur, et pour la rassurer je me suis décidé à quitter le service.

BALZAC, *sérieux.*

Allons donc, c'est impossible ! et je n'en crois rien.

ALFRED.

Je te jure pourtant... (*Il écrit.*)

MATHILDE, *avec amitié.*

Mon bon, mon tendre frère ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert !... et lui donc ! (*Riant.*) Mais c'est que nous avons eu une querelle terrible ; c'était la première, (*Regardant Alfred.*) nous n'en aurons plus jamais, (*A Balzac.*) j'ai bien pleuré ; mais à présent je suis ravie, transportée !... au comble du bonheur ; nous allons nous marier, et puis nous partons... pour bien loin... les Indes, je crois !.. Là, nous irons soigner, consoler son vieux père... Ce motif excuse tout. Ainsi donc, si vous avez... (*Tendrement.*) Si tu as quelque chose à dire contre ce projet, (*Elle le caresse.*) tu es prié très instamment de

garder pour toi tes sages réflexions, nous ne voulons pas les savoir.

(Balzac salue très froidement.)

ALFRED, un peu piqué.

C'est répondre !

MATHILDE, tendrement.

Et vous, Alfred, je ne puis craindre que vous changiez de dessein ; vous m'avez rendu la vie, et vous ne voudriez pas reprendre votre bienfait. Balzac, vous aimez votre sœur, et vous devez désirer qu'elle soit heureuse. (Gaiement.) Ainsi donc, nous voilà tous trois du même avis ; je vais m'habiller : une robe charmante ! un amour ! Vous la verrez !... Nous irons au spectacle. Adieu, mon bon ami. Que je suis heureuse !... mon dieu que je suis heureuse ! (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ALFRED, BALZAC.

ALFRED.

Tu n'approuves pas ma conduite ?

BALZAC.

C'est selon... Elle peut être très blâmable... ou très prudente.

ALFRED.

Ceci est une énigme...

BALZAC.

Que je vais t'expliquer... Très blâmable... si une femme, quelle qu'elle soit (ma sœur même), t'entraînait dans une démarche dont tu te repen-

tirais le reste de ta vie... très prudente... si, par ménagement pour un être faible, sensible, que tu aimes, et que tu veux épouser... tu avais paru céder un instant à ses désirs... mais bien décidé dans le fond de ton cœur... à ne jamais faire que ce que ton devoir peut te prescrire...

ALFRED, quittant le bureau.

Il y aurait alors de la fausseté...

BALZAC, riant.

On abuse l'enfant que l'on veut guérir, et ce n'est pas être faux! Alfred, ne trompe jamais ta maîtresse que pour lui épargner un repentir, et à toi une mauvaise action, et je te réponds que les femmes mêmes te regarderont comme un très honnête homme.

ALFRED, en écrivant.

Et si celle que tu aimes, voulant te retenir, s'afflige, prie, verse des larmes?...

BALZAC, gaiement.

Je pleure avec elle; je maudis un devoir cruel, impérieux; je tombe à ses pieds, je jure de ne jamais la quitter... et je pars le lendemain.

ALFRED.

C'est affreux! Et comment peut-elle pardonner?

BALZAC.

Mais on revient, mon cher, on raconte ses dangers, ses succès; on se réconcilie, le roman recommence, chacun reprend son rôle, jusqu'à la première occasion.

ALFRED.

Ton système peut être excellent ; mais ce n'est pas le mien... et, d'après cela, voilà ma lettre pour le ministre.

BALZAC, riant.

Que tu ne lui enverras pas...

ALFRED.

Pourquoi? qui pourrait m'en empêcher?

BALZAC, riant.

Moi, d'abord... si tu voulais me croire, ensuite l'opinion de ceux qui te connaissent.

ALFRED, très animé.

Que m'importe, si je quitte la France?

BALZAC, riant.

Mon ami, l'opinion nous suit partout; c'est comme la conscience : on ne peut jamais la fuir; et puis, les propos qu'on pourra se permettre.

ALFRED, s'animant de plus en plus.

Je ne les souffrirai pas.

BALZAC.

On ne les entend pas toujours.

ALFRED.

Alors, il doit m'être bien égal...

BALZAC.

Jamais... de les avoir mérités.

AFRED, avec un sourire forcé.

Balzac, tu sais que je n'aime pas les leçons.

BALZAC, sérieusement.

Alfred, tu dois savoir que je n'en donne... ni n'en reçois. (Reprenant son caractère gai.) Mais quelle fo-

lie, moi qui m'avise de traiter la chose sérieusement. (Avec affection.) Allons, conviens-en, tu as voulu m'éprouver, et moi, qui ne m'en suis pas aperçu ; j'ai pu croire un instant qu'un brave militaire, que mon cher Alfred... Pardonne, mon ami, pardonne ; moque-toi toi-même de moi, je t'en donne l'exemple. Touche là, et ne revenons jamais sur ce triste sujet.

ALFRED, sérieux.

Non, n'y revenons jamais, car je sens... Mais voici le caissier de mon père ; ne parlons pas devant lui.

BALZAC, riant.

Très volontiers, et le tout par modestie ; car je suis sûr qu'il dirait que c'est moi qui ai raison.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. DE NERVAN.

M. DE NERVAN.

Quelques uns de vos amis, à qui vous avez donné rendez-vous, viennent d'arriver.

ALFRED.

Ah! ce sont nos joueurs ; ils sont de parole.

M. DE NERVAN, inquiet.

Quoi! vous allez jouer?...

ALFRED, le caressant.

Eh! oui ; mais rassure-toi, mon cher Clermont, je te jure que ce sera la dernière fois, si la fortune m'est contraire...

BALZAC, riant.

Oh! cela est sûr, car nous n'aurons plus rien, et personne ne voudra nous prêter. Allons les rejoindre.

ALFRED, à part, et inquiet.

Et ma lettre... personne... le temps presse... (A Clermont.) Mon cher Clermont, faites-moi le plaisir, je vous prie, de faire porter sur-le-champ cette lettre à son adresse.

BALZAC revient, et dit tout bas à M. de Nervan.

Clermont, gardez-vous de la laisser partir!

ALFRED, s'en allant.

Viens-tu, Balzac?

BALZAC, quittant M. de Nervan.

Je te suis, Alfred.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

M. DE NERVAN.

Quelle est donc cette lettre de mon fils, que Balzac ne veut pas que j'envoie. (Il lit l'adresse.) « Au » ministre de la guerre. » Ah! c'est sans doute sa démission qu'Alfred lui fait passer. Quelle faiblesse!... Une femme a pu l'emporter!... Je l'avoue, je croyais l'avoir convaincu. Ah! je ne suis pas encore au terme de mes chagrins... N'importe, suivons mon plan; allons retrouver mon frère, il s'est chargé de réunir les créanciers de mon fils; je les paierai aujourd'hui même, mais sans qu'Alfred en soit instruit; je veux au contraire, par

leurs menaces, par la crainte de leurs poursuites, le faire repentir de ses extravagances, le corriger enfin, s'il est possible, et le rendre à la raison et au bonheur.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE NERVAN, M. DE LERCOUR.

M. DE NERVAN.

Apprenez-moi donc comment tout cela s'est passé.

M. DE LERCOUR.

Alfred avait joué, et perdu, Balzac aussi, et plaisantait comme à son ordinaire... La conversation est malheureusement revenue sur le funeste projet qu'a votre fils de quitter son état... Balzac lui a parlé avec l'énergie et la franchise d'un militaire, et a fini par se vanter de lui avoir rendu malgré lui le service le plus signalé, en empêchant sa démission de partir; Alfred déjà aigri par la perte qu'il venait de faire, humilié des discours de son ami, de la liberté qu'il avait prise, s'est exprimé en termes vifs et même très piquans... Il y avait des témoins, il a fallu sortir.

M. DE NERVAN.

Deux amis!... Eh bien? achevez.

M. DE LERCOUR.

Balzac y a mis une délicatesse, un sang-froid; il ne faisait que parer, aussi a-t-il été bientôt blessé; mais très légèrement; on les a séparés, Alfred est revenu à la raison, la blessure de son ami, quoique peu dangereuse, a fait une profonde impression sur lui; ils se sont embrassés mille fois en se demandant mutuellement pardon.

M. DE NERVAN.

Quelle imprudence; mais que la jeunesse est aimable, même dans ses étourderies.

M. DE LERCOUR.

Oui, va le louer, à présent, lorsqu'il faudrait.

M. DE NERVAN.

J'ai tort, et je reviens à mon rôle de Clermont; oui, je lui laisserai croire que sa démission est partie : sa perte au jeu, le combat qu'il se reproche, les suites de sa faiblesse pour Mathilde, tous ces incidens concourreront à l'exécution de mes projets, et lorsque j'y ajouterai le courroux, l'abandon de son père... Je vais le retrouver, et si Mathilde vient, comme elle est plus imprudente que coupable, et qu'elle ne sait rien encore de ce qui s'est passé, ménagez la faiblesse de son sexe, ne lui dites pas...

M. DE LERCOUR.

Soit, je ferai de mon mieux... Mais c'est elle pourtant qui...

M. DE NERVAN.

Elle est femme, elle est malheureuse, il n'est

pas de moment dans la vie où ces deux titres ne doivent être respectés. (Il sort.)

SCÈNE II.

M. DE LERCOUR.

Tout cela est fort bien dit ; mais avec ces beaux principes on est dupe et on doit l'être... Ah! par exemple, si j'avais l'honneur d'être le père de M. Alfred, je le laisserais mettre en un lieu sûr assez long-temps pour qu'il pût y bien réfléchir sur toutes ses sottises, et ne plus être tenté de les recommencer. Je ne blâme personne, chacun fait comme il l'entend ; mais je soutiendrai toujours que si l'on a raison quand on pardonne, on n'a pas tort lorsqu'on punit. Au reste, je désire que mon frère réussisse, car j'aime Alfred, et je crois que je ne crie autant que parce que son père ne crie pas assez. Voilà notre jeune folle, elle ne sait rien, ne se doute de rien! Souvenons-nous de la recommandation de mon frère. (Copiant M. de Nervan.) Elle est femme, elle est malheureuse... (Riant.) C'est ça! mettons beaucoup de prudence et de ménagement, comme je le lui ai promis.

SCÈNE III.

LE PRÉCÉDENT, MATHILDE, très parée et avec des diamans.

MATHILDE, entrant étourdiment.

Eh bien! où sont-ils donc? mon frère et M. Alfred devaient venir me trouver... qui les a retenus.

(Gravement et avec une révérence.) Serait-ce vous, Monsieur ?

M. DE LERCOUR, ironiquement.

Moi, Madame ! oh ! je n'ai pas tant de pouvoir !

MATHILDE.

Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus...

M. DE LERCOUR, à demi brusquement.

Oh ! vous le saurez assez tôt. (A part.) Je me possède.

MATHILDE, riant.

Eh ! mon Dieu ! quel air sombre ! quel ton solennel !... Vous m'effrayez.

M. DE LERCOUR, vivement.

Tant pis, ce n'était pas mon intention !... (Reprenant son ton brusque.) D'ailleurs, je ne crois pas que ce soit bien dangereux, chez vous les impressions sont légères ! (A part.) Prenons garde.

MATHILDE, souriant.

Vous avez contre moi des préventions ; c'est bien mal. (Riant.) Vous me haïssez un peu, convenez-en ?

M. DE LERCOUR.

Vous haïr ! non ; (Vivement.) mais, à vous dire le vrai, je ne vous aime pas encore beaucoup. (A part.) Ma foi c'est parti malgré moi.

MATHILDE, un peu sérieuse.

Que vous ai-je fait ?... Ai-je jamais manqué d'égards ? peut-on me reprocher quelques torts ?

M. DE LERCOUR, se contenant avec peine.

Oh ! sur cela, permettez que je...

MATHILDE, le caressant.

Mais enfin, ceux que j'ai pu avoir sont-ils donc si graves, si importans?

M. DE LERCOUR, n'y pouvant plus tenir.

Ma foi, si l'on en jugeait par les suites.

MATHILDE, toujours gaiement.

Eh! quelles sont donc, Monsieur, ces suites si terribles?

M. DE LERCOUR.

On ma fait promettre de ne rien dire, ainsi ne me questionnez pas.

MATHILDE.

Au contraire, je vous prie de vous expliquer tout-à-fait.

M. DE LERCOUR.

Non, non, adieu.

MATHILDE.

Je ne vous laisse pas sortir que vous ne m'ayez répondu.

M. DE LERCOUR.

Prenez garde, vous allez me forcer à vous dire des choses...

MATHILDE, impatientée.

Eh! dites, dites-les, Monsieur, ces choses...

M. DE LERCOUR.

Vous le voulez, Madame; ah! vous le voulez; c'est malgré moi du moins, mais vous le voulez... et j'y consens... D'abord, cette démission que mon neveu a donnée et que vous avez exigée de lui; est-ce bien? là, je m'en rapporte à vous; ensuite

la scène vive que cette démarche a occasionnée et qui a pensé... mais je n'ajouterai rien de plus, cela vous affligerait trop.

MATHILDE, *très alarmée.*

Votre silence est encore plus inquiétant, continuez, de grace... continuez.

M. DE LERCOUR, *emporté malgré lui par son caractère.*

Eh bien! quand vous saurez que votre frère... qu'Alfred; que tous les deux dans un premier mouvement... non, non, je ne dirai pas un mot de plus, et je vais les chercher; avant tout, je vous enverrai Clermont... c'est lui qui vous expliquera, et s'il m'est échappé quelque chose qui ait pu... songez que c'est vous qui avez voulu... que je n'ai fait qu'obéir... Enfin, vous voilà tranquille, c'est l'essentiel, et je vous quitte.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MATHILDE.

Que veut-il me faire entendre? que s'est-il passé entre Alfred et mon frère? ils vont venir, me dit-il, et je saurai d'eux;... (*Riant.*) il radote ce bon homme, quand il me reproche de la légèreté, des inconséquences! tout le monde sait que je me conduis à merveille... un peu folle, à la bonne heure, j'en conviens parce que c'est la vérité, et qu'il faut bien quelquefois savoir se rendre justice; mais, je me connais, oh! oui... je suis incapable... Cependant... si j'avais commis quelqu'étourderie dont

mon frère, dont Alfred eussent été les victimes? cela se pourrait bien au moins, car, personne ne paraît, et ce M. Clermont, dont on me menace, que doit-il m'apprendre?... Ah! si c'est quelque malheur qu'il ne vienne pas, j'ai bien assez pleuré aujourd'hui... Je dis cela, et voilà qu'à l'instant même mes yeux... Ah! c'est lui, le cœur me bat, je n'ose le regarder ni lui faire une question.

SCÈNE V.

M. DE NERVAN, MATHILDE.

MATHILDE, à part.

Je ne peux rester dans l'incertitude où je suis... (Haut à M. de Nervan.) M. Clermont, répondez-moi bien vite, M. de Lercour m'a affligée, m'a inquiétée, de grâce, dites-moi où est mon frère?

M. DE NERVAN.

Vous allez le voir; sa présence dissipera toutes vos inquiétudes.

MATHILDE.

Et Alfred?

M. DE NERVAN.

Il est avec son ami.

MATHILDE, avec joie.

Son ami! il l'est donc toujours?

M. DE NERVAN.

Il doit l'être plus que jamais; c'est l'attachement de votre frère, qui a causé leur querelle!

MATHILDE, effrayée.

Leur querelle!

M. DE NERVAN.

Elle est tout-à-fait terminée. Alfred avait tort, et cet événement n'a fait que resserrer la tendre amitié qui les unissait tous les deux.

MATHILDE.

Le ciel en soit loué ! Je frémis encore !... C'est peut-être moi qui ai été la cause... Tenez, Monsieur Clermont, je ne me le dissimule plus ; on m'a flattée, gâtée ; ils m'ont tous répété que j'étais parfaite, et je l'ai cru ; dès-lors, j'ai pris mes caprices pour autant de lois qu'on devait respecter... Ne me jugez pas sur mes étourderies, mes inconséquences, je vous en prie, croyez que j'ai aussi quelques vertus.

M. DE NERVAN.

Je le crois.

MATHILDE.

Ah ! le ciel me punit trop !... Non, pas encore assez peut-être...

M. DE NERVAN.

Reprenez courage ; il est certain que vous avez quelques reproches à vous faire ; mais à votre âge on peut encore réparer.

MATHILDE.

On peut réparer.... vous me l'assurez ? oh ! oui, répétez-le moi. Oh ! oui, oui, Alfred m'aimera encore. (Elle est toute contente.)

M. DE NERVAN.

Cependant, ne vous flattez point de voir réussir toutes vos espérances.

MATHILDE, désolée

Non, eh bien! pourvu qu'Alfred soit heureux, je ne demande plus rien. (Elle pleure.)

M. DE NERVAN.

Il peut l'être; mais ce moment est terrible.

MATHILDE.

Terrible! pour Alfred? j'espérais qu'il ne l'était que pour moi.

M. DE NERVAN.

Il est tout-à-fait brouillé avec son oncle; et son père courroucé!...

MATHILDE.

Son père aussi! convenez qu'il a tort; on le disait si bon!

M. DE NERVAN.

Il l'est, mais il ne peut excuser la conduite de son fils, sa dernière faute, sa démission... s'exposer au mépris, au déshonneur...

MATHILDE, en larmes.

Arrêtez... vous ne savez donc pas que c'est moi qui suis l'auteur de cette fatale démarche, oui, c'est moi qui l'ai exigée; j'ai eu la barbarie de mettre mon cœur et ma main à ce prix.

M. DE NERVAN, avec dignité.

Il aurait dû refuser l'un et l'autre.

MATHILDE.

Oh! oui, il l'aurait dû... mais je pleurais.

M. DE NERVAN.

N'importe! il aurait dû refuser.

MATHILDE.

Et puis, il m'aime tant! je le savais, j'en ai abusé! oh! (Se désolant.) c'est affreux, c'est impardonnable, je ne m'en consolerai jamais.

M. DE NERVAN.

Il est certain que, son état perdu, plus de fortune à attendre!... des dettes! et bientôt la prison!

MATHILDE, avec un cri.

La prison! Monsieur, j'ai des diamans, je vous les donne, vous les vendrez, Alfred l'ignore; ne me refusez pas, par pitié, ne me refusez pas!

M. DE NERVAN, cédant comme malgré lui.

Dans une circonstance aussi critique, je n'oserais refuser...

MATHILDE, avec joie.

Ah! je vous en remercie, je n'ai pas tout perdu, puisqu'il me reste le plaisir d'obliger mon cher Alfred.

M. DE NERVAN, à part.

Qu'elle âme noble et délicate!

MATHILDE, poursuivant.

Je lui ai fait faire une fausse démarche, mais c'était par un bon motif : nous devions nous marier, et partir ensuite pour aller soigner son excellent père.

M. DE NERVAN, attendri.

Croyez, ma chère Mathilde, que j'apprécie ce motif.

MATHILDE.

Vous m'appelez votre chère Mathilde; vous ne

m'en voulez donc pas? Ah! Monsieur Clermont, faites plus, devenez mon conseil, mon appui; vous avez une fille, peut-être : au nom de cette fille chérie, défendez-moi du danger de mon âge, de ma propre faiblesse, défendez-moi de moi-même; sans amis, sans expérience, abandonnée de tout le monde, auriez-vous la cruauté de me repousser! Ah! soyez mon protecteur, soyez mon père!... Ah! soyez mon guide!

M. DE NERVAN, attendri et animé, avec force.

Le ciel vous a inspiré; vous avez parlé à mon cœur : il vous a entendue; oui, je serai votre père, je le serai; mais suivez mes avis. J'ai un projet que je veux exécuter, votre bonheur en dépend; ne parlez point à Alfred de notre conversation, ne lui montrez pas encore tout votre repentir : il faut qu'il ait la gloire de devoir le sien à son cœur.

MATHILDE.

Et mon frère?... Je vais...

M. DE NERVAN.

Le voici.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALFRED, BALZAC.

(Ils arrivent se tenant embrassés. Balzac a une main enveloppée d'un taffetas noir.)

MATHILDE.

Dieu! mon frère est blessé!

BALZAC, riant.

Ce n'est rien, ma bonne sœur, et notre ami est plus malade que moi.

ALFRED, triste, ému, embrasse Balzac.

Oh! oui... je ne me pardonnerai jamais...

BALZAC, riant.

C'est une folie! Tu as cru me donner une leçon! c'est toi qui l'a reçue! Tu t'accuses, je te console! tu t'en repens, je t'embrasse, et nous n'en sommes que meilleurs amis.

ALFRED.

Oh! pour la vie!... Profitant de mon indiscrète fureur, tu aurais pu vingt fois me percer le sein.

BALZAC.

Je m'en serais bien gardé; je serais mort après de douleur et de regret.

ALFRED, le serrant contre son cœur.

Mon cher Balzac!

MATHILDE.

Mon bon frère!

M. DE NERVAN.

Intéressant jeune homme!

(Tous le serrent dans leurs bras.)

BALZAC, ému.

Mais, c'est charmant!... oui, ma foi! ce coup d'épée là, est une bonne fortune de l'amitié. Et puis, nous ne nous quitterons jamais; et vous aussi, mon brave, restez près de nous. A nous trois, tenez, nous n'avons pas une tête, et nous aurions

besoin d'un bon père qui nous tînt, là, un peu ferme.

MATHILDE.

D'un guide sûr, éclairé.

ALFRED.

D'un ami vrai.

BALZAC.

Soyez-le, mon cher Clermont, au nom de l'affection que vous nous inspirez à tous, (On l'entoure, on le caresse.) et quand le véritable reviendra, il n'y aura rien de changé dans la maison, ce ne sera qu'un ami de plus, et le père que la nature a donné ne sera pas moins bon que celui que le cœur a choisi. (Ils l'embrassent.)

M. DE NERVAN, souriant.

Mes enfans, vous arrangez cela à merveille; mais j'ai appris... je sais positivement que... Permettez, il faut que je parle seul à M. Alfred.

MATHILDE, bas à M. de Nervan.

Au moins, ne lui dites rien qui l'afflige.

M. DE NERVAN.

Je le voudrais.

MATHILDE.

Si vous ne pouvez faire autrement, appelez-moi bien vite pour que je partage sa douleur, et que j'essaye de l'adoucir. (Haut.) Viens, mon frère.

BALZAC.

Je te suis. (Bas à M. de Nervan.) Ses créanciers, peut-être... J'ai encore la petite légitime d'un ca-

del de Bretagne, elle est au service de mon ami. Surtout, discrétion!

(Mathilde et Balzac sortent.)

SCÈNE VII.

M. DE NERVAN, ALFRED.

M. DE NERVAN.

Je n'ai pas voulu, devant vos amis, vous dire que vos créanciers, voyant que vous ne pouvez pas les satisfaire, ont obtenu l'ordre de vous faire arrêter.

ALFRED.

Mon oncle souffrirait-il que chez lui...

M. DE NERVAN.

Il a déjà payé trois fois vos dettes.

ALFRED.

C'est vrai; mais au moins, je puis espérer que par la prévoyance de Balzac, ma lettre au ministre est restée entre vos mains?...

M. DE NERVAN, feignant.

Que dites-vous? Ignorant de quoi il était question, j'ai dû exécuter les ordres que vous m'aviez donnés.

AFLRED, désolé.

Elle est partie; je suis perdu! le généreux dévouement de mon ami ne sera pas même récompensé!... Est-ce tout, Clermont?

M. DE NERVAN.

Je le voudrais!

ALFRED, étonné.

Qu'y a-t-il donc encore?

M. DE NERVAN.

C'est ici qu'il faut vous armer de tout votre courage... Vous avez su que M. de Lercour avait mandé à votre père votre dérangement?

ALFRED.

Oui, et je conçois qu'il doit être furieux, indigné.

M. DE NERVAN.

Hélas! cet écrit vous dira quelles sont ses dispositions.

(M. de Nervan est très ému en lui donnant la lettre.)

ALFRED.

Tu trembles? Cette lettre est donc... Donne, que je lise ses reproches.

« Instruit de tous vos désordres, et ne pouvant
» vous croire aussi coupable, j'ai voulu en juger
» par moi-même. Je suis venu en France avec
» mon fidèle Clermont, sans instruire personne
» de mon projet. J'espérais que mon frère m'avait
» exagéré vos torts; depuis mon arrivée, tout
» m'a confirmé le malheur qu'on m'avait annoncé;
» j'ai voulu cependant vous adresser celui qui a
» toute ma confiance; il n'a été témoin que de
» nouvelles fautes... Vous avez négligé ses avis... les
» miens!... car il vous parlait par mon ordre... Vous
» êtes sans fortune!... Un fol amour vous a fait
» renoncer à votre état, à l'estime publique, à la
» vôtre! Comment pourrais-je vous avouer pour

» mon fils? Non, je pars; je vais tâcher d'oublier
» que je fus père... Alfred, si vous avez un cœur,
» pleurez sur vous, pleurez sur moi!... Nous ne
» nous reverrons jamais!... »

(Il est accablé.)

M. DE NERVAN, à part, en larmes.

Ah! que cette lettre est dure! lue par lui!... N'importe! suivons notre épreuve.

ALFRED, accablé, se jette sur une chaise en finissant sa lettre.

Clermont, c'est mon arrêt, je le vois : il m'a maudit en partant!...

M. DE NERVAN.

Ne l'avez-vous pas mérité?

ALFRED.

Si du moins, mon père, au lieu de m'écraser par ce funeste écrit, était venu me tendre une main secourable! consoler son malheureux fils!...

M. DE NERVAN.

Ah! peut-être vous eussiez bientôt recommencé, vous l'avez dit vous-même.

ALFRED.

Clermont, peux-tu croire... (Pleurant.) Non, s'il était venu, c'eût été un dieu bienfaisant...

M. DE NERVAN, pleurant aussi.

Eh! quoi!... si votre père, moins prompt à écouter sa colère...

ALFRED.

Sa présence seule eût suspendu mes douleurs.

M. DE NERVAN.

S'il était arrivé pauvre, mais indulgent.

ALFRED.

C'est alors que j'aurais travaillé pour soulager sa vieillesse, je n'aurais vécu que pour lui : je lui aurais sacrifié tout, jusqu'à mon amour pour Mathilde.

M. DE NERVAN.

Jusqu'à votre amour?

ALFRED.

Je l'aurais essayé du moins, et par mes efforts, mes sacrifices, je l'aurais forcé à me chérir.

M. DE NERVAN.

Ah! ne me trompez pas! si votre père était encore en France, s'il venait à Paris, s'il se présentait à vos yeux?

ALFRED.

Repentant et soumis, j'oserais à peine le regarder.

M. DE NERVAN.

S'il s'approchait de vous sans colère... s'il vous tendait les bras?

ALFRED.

Confondu de tant de bontés, je tomberais à ses pieds.

M. DE NERVAN.

Eh! tombes-y donc, malheureux, et finis le supplice de ton père!

(Il tombe sur un fauteuil.)

ALFRED, se jetant à genoux.

Vous, mon père!...

M. DE NERVAN.

T'en faut-il d'autre preuve que l'état où je suis! On n'afflige pas impunément ce qu'on aime.

ALFRED, le couvrant de caresses.

Mon père!... c'est vous!... Ah! c'est vous, pardon! pardon! vous me rendez votre tendresse.

M. DE NERVAN.

Je fais plus encore; je te rends l'honneur! Voilà ta lettre au ministre.

ALFRED.

Ah! mon ange tutélaire! mon sauveur! (Avec respect.) Mon père.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, BALZAC, M. DE LERCOUR, qui étaient au fond de l'appartement.

BALZAC.

Bien, Alfred, le cher oncle a jugé qu'il pouvait nous mettre dans la confidence, et nous savons tout.

ALFRED.

Mes amis, félicitez-moi donc d'avoir retrouvé un père indulgent et sensible; mon oncle, daignez suivre son exemple.

M. DE LERCOUR.

Oui, oui, et tout bien considéré, je crois que sa méthode est meilleure que la mienne. Embrasse-moi; tu m'as pourtant joué bien des tours; mais c'est fini, je ne t'en parlerai jamais.

ALFRED.

J'espère ne plus mériter que vos bontés, et même vos éloges.

MATHILDE, à M. de Nervan en s'approchant.

Et moi, serai-je la seule?...

M. DE NERVAN.

Vous m'avez chargé de vous servir de père, je vous l'ai promis, et voilà le moment de tenir cet engagement sacré... Alfred sera demain votre époux; mais sur-le-champ il ira rejoindre son régiment. Mathilde, devenue ma fille, restera près de moi, et par sa conduite, justifiera le choix que j'ai fait d'elle pour la femme de mon fils.

MATHILDE.

Je le jure! Trop heureuse d'obtenir votre estime à ce prix. (Bas à Alfred.) Alfred, on n'aura pas la guerre, n'est-ce pas?

BALZAC, très ému.

Monsieur, vous connaissez notre position, rien de son côté, peu de chose du mien!... Le cœur!... la reconnaissance! pas une obole avec!

M. DE NERVAN.

Et cette blessure! et l'avis que vous m'avez donné?... Voilà la dot de votre sœur, je vous dois deux fois mon fils.

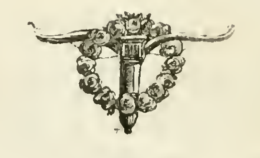
BALZAC.

Je puis être fier à présent de vous l'avoir rendu, le voilà sage, je le deviens aussi; oui, oui, c'est un parti pris; qu'on déclare la guerre, et dans deux ans, colonel ou mort, il n'y a pas de milieu.

M. DE LERCOUR.

Mon frère, je donne à ton fils, à ma nièce...

Mais le notaire vous expliquera tout cela, et quand j'aurai des petits neveux, car j'en aurai, je les gronderai, tu les gâteras, et ce seront des enfans charmans. Ah çà, entrons tous chez moi, et en nous rappelant ce qui vient de se passer, félicitons-nous de la tendre, de la sage indulgence de *l'Ami Clermont.*



CÉPHISE,

OU

L'ERREUR DE L'ESPRIT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE ITALIEN, EN 1784, ET REPRISE EN 1797.

PERSONNAGES.

CÉPHISE, jeune veuve, donnant dans la littérature.

LE BARON D'ORVILLE, père de Céphise, gai, franc.

SOLANGE, amant de Céphise, homme sensé.

LE CHEVALIER DE ROSEMONT, jeune homme aimable, fat et étourdi.

ROSINE, femme de chambre de Céphise, traitée avec distinction dans la maison.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Céphise.

Le théâtre représente un salon; on y voit un métier de tapisserie, un bureau; Solange est assis à côté.

CÉPHISE,

OU

L'ERREUR DE L'ESPRIT.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLANGE, ROSINE.

ROSINE, *entrant.*

Monsieur, vous me demandez?

SOLANGE.

Oui, Rosine, je voudrais vous parler.

ROSINE.

Les amoureux sont diligens et un peu sérieux, ce me semble. (*Solange soupire.*) Vous soupirez?

SOLANGE.

C'est répondre.

ROSINE.

Je me doute de ce qui vous cause du chagrin; mais peut-être...

SOLANGE.

Je n'espère plus rien, Rosine. La manie du bel esprit perdra Céphise. La tendresse que j'avais eu le bonheur de lui inspirer, commençait à vaincre son aversion pour un second mariage; j'avais sa parole, celle de son père, lorsque le Chevalier a passé par la terre du Baron. Ce jeune étourdi, protecteur, soi-disant, des arts, dont il connaît à

peine les termes, a persuadé à Céphise qu'il découvrait en elle des talens supérieurs, qu'elle avait surtout des dispositions particulières pour la poésie. Je me suis permis de témoigner mon mécontentement...

ROSINE, souriant.

En très bonne prose.

SOLANGE.

Elle n'a point voulu m'entendre. L'aveuglement n'a fait qu'accroître, et Rosine sait ce qui en a résulté.

ROSINE.

Très bien. Au bout de quelques jours, il a fallu quitter le château pour courir à la ville. Le père, le meilleur homme du monde, préférant la chasse, la campagne, a d'abord voulu s'y opposer... Céphise a pleuré, le Baron s'est attendri; vous, comme un preux chevalier, le chagrin sur le front, le dépit dans le cœur, aimant de toutes vos forces, pestant de même, avez suivi la dame de vos pensées avec un peu d'humeur. Nous arrivons... On nous reçoit avec transport... Nous étions annoncées, attendues, désirées, et nous n'avions pas dit un mot, qu'on admirait déjà... Dès le lendemain, vers adressés, réponses prestes; nous les avions faites d'avance... Visites, bons mots, assaut d'esprit... Académie créée, citée, composée d'une foule de petits Messieurs bien jolis, bien vains, bien inconnus, qui passent leur vie à chercher des rimes et des bonnes fortunes, font,

par an, mille vers pour leurs belles, et pas un pour la postérité.

SOLANGE.

Cependant, Rosine, Céphise a réellement de l'esprit.

ROSINE.

Et beaucoup. Des grâces, de vrais talens... plus encore, des qualités. J'ose croire pouvoir en juger, j'ai été élevée avec elle ; nous avons reçu la même éducation : ma famille a éprouvé des malheurs... Céphise est comtesse, et Rosine femme de chambre.

SOLANGE.

Ah! cet état n'était pas fait pour vous.

ROSINE.

Non, mais je me suis faite pour mon état, et cela revient au même. Qu'en est-il arrivé?... j'écris peu, je ne parle pas beaucoup, je pense quelquefois : j'emploie mieux mon temps.

SOLANGE.

Si ce ridicule de Céphise était la seule chose que j'eusse à craindre, j'espérerais encore. Un moment suffit pour lui désiller les yeux... elle a déjà fermé sa porte à plusieurs de ces originaux; mais elle paraît tenir à un seul, plus dangereux mille fois qu'eux tous.

ROSINE.

C'est le Chevalier, n'est-ce pas. Au moins celui-là en vaut-il la peine. De la gaieté, de la naissance, du courage, des habits charmans, et par-

dessus tout cela, deux yeux qui disent sans cesse à une femme qu'on la trouve jolie. Vous sentez bien, Monsieur, qu'il est difficile de n'être pas quelquefois de l'avis de ces yeux-là.

SOLANGE.

Et voilà ce qui me fait trembler. Quand je compare son ton léger, étourdi, mais amusant, avec ma bonhomie, ma franchise tendre, réfléchie, peut-être un peu sévère, je sens qu'il doit avoir la préférence. Ses grâces, ses défauts même peuvent tourner la tête... S'il allait lui plaire!

ROSINE.

Lui plaire! désabusez-vous; la distraire, tout au plus. Esprit superficiel, du bruit, des mots, du vent. Je le compare à ces pagodes de cheminées que les gens les plus sensés vont machinalement toucher du doigt, pour s'amuser un instant de leurs grimaces.

SOLANGE.

Plaise au Ciel!

ROSINE.

De plus, vous savez que, dans ce moment, les sciences, les arts, la poésie l'occupent; mais le cœur, Monsieur, le cœur aura son tour: il parlera, l'esprit alors n'aura plus qu'à se taire. Ce cœur... vous l'avez; elle n'en veut pas convenir, par une vanité mal entendue; mais j'espère tout. Céphise vous estime, le Baron vous désire pour gendre, la suivante est dans vos intérêts... d'après cela, il y aurait bien du malheur, si Madame

venait à refuser ce qui doit faire votre bonheur et le sien. (Céphise paraît.) Adieu, je vous laisse avec elle.

SCÈNE II.

SOLANGE, CÉPHISE en robe du matin, tenant plusieurs papiers qu'elle lit avec satisfaction.

CÉPHISE.

Ah! vous voilà, Solange!

SOLANGE.

Oui, Madame, j'attendais qu'on pût se présenter chez vous. Commencer à rendre hommage à ce qu'on aime, est d'un présage heureux pour tout le reste du jour.

CÉPHISE.

Aussi... ai-je une bonne nouvelle à vous annoncer; nous n'avons point aujourd'hui de séance littéraire.

SOLANGE.

Il est certain que je ne puis pas m'en affliger, vous donnerez au moins une journée tout entière à l'amitié. Je vous l'avoue bonnement, j'aime encore mieux applaudir à votre cœur qu'à votre esprit.

CÉPHISE.

Je me flatte que vous êtes bien sûr de l'un, vous doutez un peu de l'autre, et moi, je veux vous convaincre... (Souriant.) ou vous séduire. (Une pause.) Vous n'aimez pas prodigieusement la poésie je crois.

SOLANGE.

J'estime infiniment les vrais poètes, et sans

composer des vers, je les lis, je les entends avec plaisir : il est permis d'être sévère, mais jamais injuste ; et quand même je n'espérerais plus voir renaître les génies supérieurs qui ont illustré la France, je me croirais encore obligé d'applaudir aux efforts de ceux qui cherchent à les imiter.

CÉPHISE.

Eh bien ! voici... (Revenant à elle.) voici des ouvrages de différens genres... la chanson que je chantai hier.

SOLANGE.

Et que vous chantâtes à merveille.

CÉPHISE.

Vous avez trouvé les couplets ?

SOLANGE.

Jolis.

CÉPHISE.

Ils étaient du Chevalier.

SOLANGE, plus froidement.

Du Chevalier ! Ah ! je ne m'étonne plus.

CÉPHISE.

Tenez... Quelque chose de plus grave, et qui vous conviendra peut-être davantage ; c'est le premier chant d'un poème.

SOLANGE, prenant un peu d'humeur.

Un poème ! seulement ! (A part.) du Chevalier encore, je gage ?

CÉPHISE.

Eh bien ! cela vous surprend ?

SOLANGE.

J'en conviens, je trouve de la hardiesse à tenter.

CÉPHISE, avec chaleur, la première phrase.

Et de la gloire à réussir. Lisez... Je vous avertis que c'est un jeune auteur qui commence...

SOLANGE, avec vivacité.

Par où il devait finir... Ces jeunes auteurs sont d'une confiance!

CÉPHISE, étonnée.

Monsieur... mais enfin...

SOLANGE, avec humeur.

Mais enfin, Madame, vous le savez comme moi : ne voyons-nous pas tous les jours mille ouvrages de cette nature, sans goût, sans génie, sans lecteurs? Malheureux avortons qui expirent en naissant, qui n'ont enfin du poème que le titre qu'ils ont osé profaner.

CÉPHISE, sèchement, et voulant reprendre le papier.

C'est annoncer déjà de la prévention, et...

SOLANGE, revenant à lui.

Heureux si je suis forcé d'en revenir! (Il lit.)

« *DIANE ET ENDYMION.* »

Le sujet n'est pas neuf, mais il est agréable.

CÉPHISE, d'un air satisfait.

Lisez... lisez.

SOLANGE lit.

« A peine le soleil commençait sa carrière,
» A peine de ses feux il réchauffait la terre,
» Diane parcourait les rochers et les bois,
» Insultant à l'Amour, et méprisant ses lois.

Pas mal.

CÉPHISE, flattée

Oh! vous verrez... Continuez.

SOLANGE poursuit.

» Nonchalamment couché sous un berceau de roses,
» Ayant pour lit des fleurs tout récemment écloses.

(Il s'arrête et répète avec l'air mécontent.)

Tout récemment écloses... Ah!...

CÉPHISE, trépignant d'impatience.

Allez donc, Monsieur.

SOLANGE lit lentement et d'un air qui blâme.

» L'Amour la voit, l'entend, et jure de venger
» Son pouvoir, que Diane en vain croit outrager. »

Oh! pour le coup, ceci...

CÉPHISE sur les épines.

Vous lisez si cruellement!

SOLANGE.

Je lis comme il y a.

CÉPHISE.

Comme il y a! (Elle relit les deux derniers vers avec chaleur et enthousiasme.)

« L'Amour la voit, l'entend, et jure de venger
» Son pouvoir, que Diane en vain croit outrager. »

Voilà comme on lit, Monsieur.

SOLANGE.

C'est fort bien lu, assurément; mais cela ne rend pas les vers meilleurs.

CÉPHISE.

Non! Ah!... cela est fâcheux.

SOLANGE.

Au fait, vous prenez donc, Madame, un grand intérêt à cet ouvrage?

CÉPHISE, embarrassée et revenant à elle.

Moi, mais oui, assez.

SOLANGE.

D'après cela, vous rendriez, je crois, un grand service à l'auteur, en lui conseillant de ne pas aller plus loin; qu'il s'en tienne aux chansons.

CÉPHISE.

En voilà assez, Monsieur; rendez-moi ce papier, l'auteur vous remercie.

SOLANGE.

Je serais au désespoir si...

CÉPHISE, avec le ton amer.

Oh! non... Pourquoi? on a un goût bizarre, on ne trouve rien de bon, on blâme tout, on n'en est que plus malheureux, et on ne peut pas faire un crime à un homme de ce qu'il est mal organisé: au contraire, on doit le plaindre. Ainsi, Monsieur, je n'en continuerai pas moins, malgré vos sages conseils.

SOLANGE, très étonné.

Vous n'en continuerez pas moins!... Quoi, c'est vous?... ah! je vois à présent combien je suis coupable... pardon. Mais vous m'avez demandé...

CÉPHISE.

Comment! vous vous excusez! n'allez-vous pas croire que je vous en veux? Allez, Monsieur, j'étais sûr d'avance que vous trouveriez cela mauvais.

SOLANGE.

En ce cas, pourquoi me consulter?

CÉPHISE.

Heureusement il est des lecteurs plus indulgens.

SOLANGE.

C'est-à-dire moins sincères.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON.

(Solange et Céphise ont l'air froid.)

LE BARON.

Bonjour, ma fille; bonjour, mon ami.

CÉPHISE, embarrassée.

Mon père, je...

SOLANGE, sérieux.

Monsieur.

LE BARON.

Pas de complimens, mes enfans, embrassez-moi. Cela vaut mieux... Mais me trompé-je ? Qu'avez-vous donc tous les deux? comme vous voilà graves!... Parlez donc l'un ou l'autre... J'aime qu'on me réponde.

SOLANGE.

Je désirais avec empressement voir Madame, et à peine goûtais-je ce plaisir, que j'ai eu le malheur d'encourir sa disgrâce, et sur une affaire de la dernière importance.

LE BARON.

Diable!

SOLANGE.

C'est... sur le début d'un poème.

LE BARON, avec le ton de la plaisanterie.

Poème épique?.. bien. Ah! c'est une belle chose. N'y en a-t-il pas deux ou trois dans le monde? On n'en fait plus guère aujourd'hui, et tout ce qui m'en

tombe sous la main, ma foi, je m'en sers pour bourrer mes fusils.

CÉPHISE.

Ah ciel!

LE BARON.

Je suis un barbare, un sauvage, n'est-il pas vrai? Tout ce que tu voudras, pouvu que tu me regardes toujours comme ton meilleur ami.

CÉPHISE.

Oui, toujours.

LE BARON.

Le cœur est bon... il n'y a que la tête... Elle extravague un peu, la chère enfant! Depuis qu'elle donne dans le bel esprit, elle n'a pas trop le sens commun... mais elle commence déjà à faire de petits vers, de petites comédies. C'est toujours ça. Les femmes ont si peu de choses pour s'occuper! Et, tout bien considéré, j'aime autant qu'elle fasse des vers que des nœuds.

CÉPHISE.

Cependant, mon père...

LE BARON.

Tiens, tiens, ma fille, reviens à ma terre; c'est là qu'on s'amuse. Je n'y fais pas un seul vers, moi, mais j'y fais cent heureux : ce sont là mes ouvrages, et on ne les critique jamais... Je plante, je sème, je crée... Je travaille pour mon cœur, pour mon siècle, pour celui qui le suivra; et tous ces jolis riens, que l'esprit produit, vivent un jour, et font quelquefois du chagrin pour toute la vie.

CÉPHISE.

On peut voir différemment, et j'avoue qu'à votre château...

LE BARON.

Eh bien! ne te fâche pas, ma fille, ne te fâche pas : n'en parlons plus. Je veux te voir heureuse, voilà la seule opinion à laquelle je tienne. Reste donc ici, fais-y des chansons, des poèmes, des opéras si tu veux... C'est cet original de Chevalier qui t'a mis cela dans la tête?

CÉPHISE.

En vérité, mon père, je ne sais pourquoi il a eu le malheur de vous déplaire.

LE BARON.

Pourquoi! parce qu'il est fat, et que je ne les aime pas; les airs, les tons me déplaisent. Mais laisse faire, quand il nous ennuiera trop, un beau matin, Solange et moi, nous décamperons. Tu seras bien attrapée, car tu nous aimes un peu, après Apollon s'entend.

(Il la baise au front.)

CÉPHISE.

Vous devez croire...

LE BARON, gaiement d'abord.

Qu'il faut que je vous laisse. Dans les querelles, un tiers gêne... et puis je ne vous accorderais pas sur les poèmes, moi... (Il rit.) ah! ah! ah! Adieu donc; (Sérieusement.) mais réconciliez-vous : je n'aime pas à voir mes enfans se bouder... cela

m'affligerait, et vous en seriez fâchés, n'est-il pas vrai? Au revoir, ma Céphise.

CÉPHISE.

Mon père, je vais...

LE BARON.

Non, non, ma fille, je t'en dispense... Me reconduire! eh! vraiment, tu as bien autre chose à faire... ton poème. Ah! ah!... Qui diable l'aurait cru? Je suis père d'une Muse... ah! ah!

(Il sort en riant.)

SCÈNE IV.

CÉPHISE, SOLANGE.

CÉPHISE.

Vous vous applaudissez sans doute, Monsieur, des plaisanteries mortifiantes de mon père; mais vous n'y gagnerez rien : au contraire, je vous prouverai...

(On entend le chevalier.)

LE CHEVALIER, sans paraître.

Mais, en vérité, cela est excédant! Eh bien! dites que j'irai.

SOLANGE, avec vivacité.

Ah! voici cet étourdi de chevalier; on ne peut pas être un instant...

CÉPHISE, avec dépit.

Je suis enchanté qu'il vienne, il dissipera le noir que vous m'avez donné.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, avec la chenille du jour.

Je me jette à vos pieds, je crie merci. Peut-on se présenter fait de la sorte? (Souriant.) Mais en tête-à-tête!... Je suis peut-être indiscret. Ah! je vous le demande en grâce, faites-moi l'honneur de me chasser.

CÉPHISE.

Pourquoi donc, Chevalier? Je suis ravie de vous voir.

LE CHEVALIER.

Vous êtes l'indulgence même. Que je dise donc un petit bonjour au cher Solange. (Il serre la main à Solange, qui paraît très froid.)

SOLANGE.

Monsieur...

LE CHEVALIER, bas à Céphise.

Il n'est pas gai, votre Solange! S'en va-t-il quelquefois?

CÉPHISE, à demi-voix.

J'ignore ses projets... Nous sommes presque brouillés.

LE CHEVALIER, élevant la voix.

Brouillés! oh! je veux faire ce raccommodement-là, moi; il est d'une rigueur... et les jolies femmes... (Allant vers Solange.) Au fait, c'est l'homme du monde dont je fais le plus de cas.

SOLANGE, *avec finesse.*

Et vous pouvez être sûr que de mon côté je mets à votre estime tout le prix qu'elle mérite.

LE CHEVALIER, *légèrement.*

Vous me comblez. (*A Céphise.*) Vous fûtes hier au spectacle, Madame? Odieux! exécrable, toutes les doublures! A propos... (D'honneur, on oublie tout lorsqu'on vous voit.) Je viens vous proposer, pour aujourd'hui, une partie charmante, bien folle, bien délicieuse, chez le comte de Bursé. On dînera aux bougies; Mélise, Elmire y seront, Dorlis et Vermeuil par conséquent. Mais tout est en règle, ce sont les maris qui les présentent. Le soir, bureau d'esprit, lecture et bal, le plan d'une comédie que j'ai tracé hier, une dissertation sur l'air inflammable que j'ai finie ce matin, et un ballet que je dessinerai ce soir, avec une figure, un tableau... sublime! J'ai promis que vous y danseriez avec moi.

CÉPHISE.

Toujours quelques plaisirs nouveaux. Vous n'êtes pas comme des gens de ma connaissance, tristes, taciturnes... (*Elle regarde Solange.*)

SOLANGE.

Comme moi, par exemple, dites, dites-le, Madame; mais permettez que je me dispense de m'entendre comparer avec M. le Chevalier. Je ne pourrais qu'y perdre, et je sors, pour ménager ma vanité et sa modestie.

(*Il sort.*)

CÉPHISE.

Il s'en va, je crois... Solange, écoutez.

SCÈNE VI.

CÉPHISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ne l'appelez donc pas; il serait homme à revenir. En vérité, j'imaginerais qu'il est amoureux de vous, si je le croyais capable de faire quelque chose de bien.

CÉPHISE.

C'est un homme honnête, sensé.

LE CHEVALIER.

J'entends; il est de ces bonnes gens qu'on estime, mais avec qui l'on se brouille, pour éviter l'ennui qu'ils causent.

CÉPHISE.

Chevalier, j'en fais le plus grand cas. Il a de l'humanité, de la probité, de la franchise.

LE CHEVALIER.

Qui n'en a pas? Mais on serait écrasé de cette espèce-là... si l'on ne prenait un parti violent.

CÉPHISE.

Laissons-là Solange... Vous êtes très lié avec le comte de Bursé?

LE CHEVALIER.

Oreste et Pylade étaient moins unis.

CÉPHISE.

Il est aimable.

LE CHEVALIER.

Ah ! aimable ? Oui... Vraiment, le trouvez vous aimable ?

CÉPHISE.

Mais, sans doute. . .

LE CHEVALIER, d'un air contraint.

Et moi aussi. Vous riez ! cela n'est pas bien ; voilà un sourire qui vaut une épigramme. Allons, je serai plus franc ; je vois que vous êtes dans le secret... (Reprenant son air libre.) Eh bien ! oui, je suis obligé de l'avouer : il me doit ce qu'il vaut ; mais, entre nous, c'est un des plus minces sujets... Cette éducation-là ne me fait pas le moindre honneur... Ah ça, vous viendrez ce soir ?

CÉPHISE.

Vous me quittez ?

LE CHEVALIER.

J'en suis furieux ; mais si je restais, en conscience, je ne pourrais m'empêcher de vous parler de mon amour ; vous vous fâcheriez, je bouderais, il faudrait nous raccommoder : tout cela ne laisserait pas que de prendre du temps, et je suis accablé des affaires les plus essentielles ; des artistes à éclairer, des savans à produire, une broderie à inventer... Mais plaignez-moi, plaignez-moi donc... Au reste, vous n'y perdrez rien, et mes feux, pour être contraints, n'en deviendront que plus violens, semblables à ces volcans qui... Restez, de grâce, restez : je pars, je vole, et je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CÉPHISE.

Que d'extravagances! n'importe, il m'amuse... et je l'aime... à moins que je ne réfléchisse ; il a des ridicules et des grâces... et Solange a des vertus ; mais si sévères, si tristes!... (Souriant.) Ah! je sens bien, malgré cela, que les vertus auront la préférence. Voilà Solange ; je vais essuyer une leçon, je vois cela. C'est un air de mari qu'il veut déjà se donner ; il faut y mettre ordre, et le traiter de manière à lui en faire passer pour jamais la fantaisie.

SCÈNE VIII.

SOLANGE, CÉPHISE, assise près le bureau, feignant de lire.

SOLANGE, à part.

Essayons s'il me reste quelque pouvoir sur son esprit, et montrons-lui que je sais m'apercevoir de sa légèreté.

CÉPHISE, à part.

Oh! je ne céderai pas, je le promets.

SOLANGE, à part.

Oh! je résisterai à ma sensibilité, je le jure. (Il s'approche : haut.) Madame est seule?

CÉPHISE, laissant son livre.

Monsieur le voit.

SOLANGE.

Le Chevalier est enfin parti?

CÉPHISE.

Oh! il reviendra.

SOLANGE.

Je m'en doute.

CÉPHISE.

Vous devinez tout.

SOLANGE.

Et vous, vous ne dissimulez rien.

CÉPHISE.

Preuve de franchise.

SOLANGE.

Ou d'indifférence.

CÉPHISE, se levant.

N'avons-nous pas quelqu'autre chose à nous dire?

SOLANGE.

Oui, si vous daignez accorder à l'amitié un moment qu'elle croit pouvoir obtenir.

CÉPHISE.

Oh! deux plutôt... à charge de revanche, et je commence : Peut-on savoir de Monsieur ce qui le rendait tout à l'heure si pensif, pour ne pas dire si boudeur?

SOLANGE.

Boudeur est rigoureux... Peut-être je réfléchissais, c'est assez mon habitude.

CÉPHISE.

Eh bien! voilà une habitude dont il faudra vous défaire; elle ne vous sied pas du tout.

SOLANGE.

Je ne crois pas pourtant que je m'en corrige.

CÉPHISE.

Oh! on sait bien que vous êtes entêté. Et nous direz-vous le grave, le sérieux, l'intéressant sujet qui vous occupait si fort?

SOLANGE.

Mais, si vous l'exigez absolument...

CÉPHISE.

Je l'exige.

SOLANGE.

J'obéis... D'abord, je rêvais aux qualités, aux agrémens qui distinguent votre sexe; car vous sentez bien que je ne cherche pas à lui trouver des torts...

CÉPHISE.

Cela est prudent, car il pourrait fort bien vous le rendre. Continuez.

SOLANGE.

Ensuite... Je rêvais encore (vous me l'avez ordonné), je rêvais au peu de solidité qu'on pourrait quelquefois se permettre de lui reprocher.

CÉPHISE.

Et qu'on lui reproche... Ah! vous avez choisi là une belle matière, et qui ne tarira de long-temps.

SOLANGE.

Je le crois. Je me disais (c'est toujours la suite de mes réflexions), je me disais, n'est-ce pas une chose bien singulière, que Céphise, cette femme charmante, dont on citait la raison encore plus que les attraits, cette amie tendre et délicate qui m'a répété mille fois qu'elle n'aimait pas un monde

bruyant, ait changé tout à coup de façon de penser, de conduite, de caractère, au point que je la presserais de fixer le jour heureux qui doit m'unir à elle...

CÉPHISE.

Écoutez donc, Solange, vous ne faites guère ce qu'il faut pour me décider; vous voulez obtenir ma main... mais à quelles conditions?... Car vous en faites, et il s'agit de savoir si je veux les accepter. Premièrement, ma façon de vivre ne vous convient pas, vous le dites très clairement, et là-dessus je prévois que j'aurais beaucoup de contradictions à essuyer.

SOLANGE.

Nous prendrions un arrangement.

CÉPHISE.

Oui, d'abord vous céderiez... et puis après il faudrait que je cédasse. Voilà à peu près l'arrangement qu'une femme fait toujours avec son mari; soyez franc... Vous exclurez une partie de mes amis?

SLANGE.

Jamais ceux qui seront estimables.

CÉPHISE.

C'est-à-dire, ceux qui vous paraîtront tels... Ensuite l'emploi de mon temps?...

SOLANGE.

S'il est consacré à des amusemens que je puisse partager, à une bonne action que j'aurais voulu faire, pourrais-je ne pas l'approuver?

CÉPHISE.

Mon goût pour la poésie?

SOLANGE.

Vous le satisferez... Vous ferez des vers... Vous ne les lirez qu'à moi ; c'est le moyen de n'être jamais critiquée... que par l'amitié.

CÉPHISE.

Le comte de Bursé, le chevalier de Rosemont?

SOLANGE.

Oh! pour ce dernier, vous sentez bien...

CÉPHISE.

Qu'il est fait pour être reçu chez moi.

SOLANGE.

Soit... mais qu'il ne le sera plus.

CÉPHISE.

Pourquoi, s'il vous plaît?

SOLANGE, embarrassé, et tendrement.

Parce que je vous en prierai... et que vous ne me refuserez pas.

CÉPHISE.

Voilà ce qui vous trompe, vous serez refusé.

SOLANGE, piqué.

Cela est obligeant.

CÉPHISE.

Il est trop dangereux d'accorder une demande lorsqu'elle est injuste : la jalousie ne connaît point de bornes, et ce n'est qu'en résistant à ses premières visions...

SOLANGE.

En vérité, Madame, voilà des expressions dont vous me permettrez d'être étonné.

CÉPHISE.

Étonnez-vous, Monsieur.

SOLANGE.

Tous les gens sensés qui vous connaissent...

CÉPHISE.

Et je n'en connais pas, selon vous.

SOLANGE, *continuant.*

Ne verront pas sans peine qu'une femme qui a de la raison, des principes, ait ainsi rompu un mariage...

CÉPHISE, *éclatant de rire.*

En effet, c'est un événement.

SOLANGE.

Vous en riez!... A merveille! vous en riez! Ah! je n'ai pas le bonheur d'être d'un aussi grand sang-froid. Oui, Madame, j'avoue qu'il me sera difficile de rire quand on vous accusera d'inconséquence, quand on vous prêtera des ridicules...

CÉPHISE.

Des ridicules, Monsieur! Comment! des leçons, des reproches, des insultes! et de quel droit?... Mais je vous admire... Je veux bien qu'il soit permis d'aimer les gens, de les reprendre, de les ennuyer même, mais il ne l'est jamais de leur manquer d'égards.

SOLANGE.

Moi! j'aurais manqué d'égards!... Le respect...

CÉPHISE.

Le respect à tort!... Voyez un peu, Monsieur me soupçonne, m'outrage... et il me respecte!

SOLANGE.

Tout ce que je dis est mal reçu, mal interprété... Je me tais.

CÉPHISE.

Vous auriez dû prendre ce parti plus tôt.

SOLANGE.

La réponse est dure.

CÉPHISE.

Je la referais encore.

SOLANGE.

Oui? eh bien! soit... ne disons rien.

CÉPHISE.

Et pensons beaucoup.

SOLANGE.

Ou ne pensons pas, de peur de penser mal des gens qui nous intéressent.

CÉPHISE.

Réflexion d'humeur!

SOLANGE.

D'humeur! appeler ainsi le langage de l'amitié tendre et blessée; déchirer un cœur sensible, et ne pas lui permettre de se plaindre... Je suis le plus malheureux!...

CÉPHISE.

Malheureux! Eh! de quoi donc, malheureux?... Il est insupportable cet homme... on ne sait ce qu'il veut... Eh bien! oui, malheureux; soyez-le, et par votre faute... mais vous le serez seul, au moins... mon parti est pris. A compter de ce jour, de ce moment, je retire ma parole, et je vous rends la vôtre; nous voilà libres de suivre nos goûts, de choisir nos sociétés. Le ton de ma maison vous déplaît, vous n'y viendrez que lorsque

vous croirez vous y amuser... Je verrai votre éloignement sans m'en plaindre... Je le crois, du moins... Je sens même... oui, je sens que je puis dès-à-présent vous jurer une indifférence éternelle.

SOLANGE, prenant la main de Céphise.

Et moi, je jure aussi... Mais, votre main tremble.

CÉPHISE.

Non, c'est la vôtre, je vous assure.

SOLANGE.

Nous ne nous reverrons donc que dans un mois?

CÉPHISE, troublée, quittant la main de Solange

Ou dans un an.

SOLANGE, piqué.

Ou point du tout.

CÉPHISE.

Encore!

SOLANGE.

A moins que vous n'ayez besoin de mes services, de mes conseils; car alors il n'y aurait ni raisons, ni affaires qui pussent m'arrêter un instant... je serai toujours à vous... Oui, toujours... sans tirer à conséquence.

CÉPHISE.

Sans doute... l'amitié suffit... C'est tout comme moi; tenez, s'il vous arrivait quelque malheur, parlez, écrivez, dites un mot, et je vole auprès de vous. (A part.) Mais, je crois que je m'attendris!

ROSINE, en entrant.

Madame, ce sont des visites.

CÉPHISE.

Je vais les recevoir. (A part.) J'en suis ravie,

j'allais peut-être céder... (*A Solange.*) Adieu, Monsieur, je n'ai plus rien à ajouter : vous connaissez ma façon de penser, elle ne changera point, et soyez sûr que je sens plus que jamais tous les avantages de ma liberté.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

SOLANGE.

C'est ainsi qu'elle paie ma tendresse ; elle craint de perdre sa liberté, lorsque je trouve si doux de lui sacrifier la mienne ; elle me fuit, lorsque je n'attendais qu'un regard pour tomber à ses genoux... L'ingrate... elle ne m'a jamais aimé... C'en est fait, je vais prendre toutes ses lettres (*Il tire un portefeuille.*) et les relire sans cesse, afin de me bien convaincre de toute sa fausseté... Mais pour son portrait. Ah! pour son portrait... Je veux le garder toute ma vie pour me retracer l'image de la plus injuste, de la plus belle, de la plus... C'est un enchanteur que ce portrait-là! je ne puis le regarder sans être tenté de le baiser mille fois, il ne m'a pas offensé, lui ; pourquoi l'en punir? Oui, c'est lui seul que je veux chérir, adorer, lui seul aura tous mes hommages ; il fit autrefois mon bonheur, il fera désormais ma consolation.

SCÈNE X.

LE BARON, SOLANGE.

LE BARON, de loin et s'arrêtant.

Que diable fait-il donc là, il s'agite, il parle haut, s'aviserait-il aussi de faire des vers? Si c'est une maladie épidémique dans cette maison, je m'en vais de peur de la gagner.

SOLANGE.

Ah! vous voici; mon cher Baron, sachez que je suis tout-à-fait brouillé avec Céphise.

LE BARON.

Oui? Aussi tu vas lui dire... Les poètes ne pardonnent pas toujours ces actes de franchise.

SOLANGE.

J'ai eu avec elle l'explication la plus vive, et je suis déterminé à partir aujourd'hui.

LE BARON.

Eh bien! pars-tu? je t'accompagne. Nous chasserons, nous reverrons mon vieux château, nos voisins, nos braves habitans; nous recevrons les témoignages flatteurs de leur franche et loyale amitié. Il me semble me voir là, poussé, pressé, caressé... je le leur rends bien. Je tends la main aux vieux, j'encourage les jeunes, je souris aux femmes, et j'appuie encore un bon baiser sur les joues fraîches des jolies filles, quand elle veulent bien le permettre... Cela ne te réjouit-il pas?

SOLANGE, *très sérieux.*

Oh! prodigieusement.

LE BARON.

C'est singulier! mais à ton air on croirait... Allons, sois plus franc... Et où irais-tu, mon ami, que son image ne te suivît partout; dans quel lieu ne la regretterais-tu pas? Oüi, sois certain qu'à peine tu te serais éloigné d'elle, que tu brûlerais de venir la retrouver.

SOLANGE.

Il faut donc que je reste pour être témoin.

LE BARON.

Il faut t'en rapporter à moi; je n'ai pas vieilli pour rien; je connais les amans, et prends part à leur petites peines; cela me rappelle les miennes; et, en vérité, je voudrais encore être à ce temps là... Tu partiras donc... c'est-à-dire, tu laisseras croire que tu es parti... Moi... je pourrai fort bien aussi te suivre... cela n'empêche pas que nous ne restions ici cachés, et que nous n'attendions l'effet d'une lettre que je veux lui écrire.

SOLANGE.

Vous lui écrirez?

LE BARON.

Oui.

SOLANGE.

Mais une lettre qui lui fasse impression... là... qui...

LE BARON.

De bonne foi, crois-tu que tu apprendras à un

père ce qu'il doit écrire à sa fille pour toucher son cœur?

SOLANGE.

C'est que vous n'êtes pas assez fâché.

LE BARON.

Aussi, je prétends n'être que tendre : je la connais, cela réussira mieux... elle en sera touchée... La réconciliation suivra, et surtout le mariage... Alors tu ne feras plus l'amoureux... je ne ferai plus le père. Nous serons deux amis, deux chasseurs, et nous ne nous disputerons qu'à qui rendra notre Céphise plus heureuse... Console-toi donc, et... j'entends quelqu'un...

SOLANGE, regardant.

C'est Rosine.

LE BARON.

Rosine! elle peut nous être utile. A son amitié pour Céphise, elle joint une façon de penser fort au-dessus de son état. Il faut la mettre dans la confidence.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ROSINE.

SOLANGE.

Rosine, j'ai à vous prier...

ROSINE, étonnée.

Moi, Monsieur.

LE BARON.

Mon enfant, ta conscience est en sûreté, le père est du complot.

ROSINE.

De quoi s'agit-il ?

LE BARON.

De nous rendre tous heureux, car j'ai la bonté d'être sensible à sa peine. Je fus amoureux aussi jadis, moi, c'était de ma femme; et depuis ce temps, j'ai un faible pour tous ceux qui annoncent le même défaut. Tâche donc de le servir; et toi, Solange, ne tarde pas à venir me retrouver.

SCÈNE XII.

SOLANGE, ROSINE.

(Cette scène doit être débitée très vivement.)

ROSINE.

Eh bien! voyons.

SOLANGE.

D'abord, que fait Céphise à présent?

ROSINE.

Elle fait semblant de lire... mais elle rêve profondément.

SOLANGE.

Si vous saviez comme elle m'a traité !

ROSINE.

Je le devine.

SOLANGE.

Un mépris insultant!

ROSINE.

C'est-à-dire, un dépit caché.

SOLANGE.

Des réponses... d'une dureté !

ROSINE.

Que vous vous êtes attirées.

SOLANGE.

Des adieux, d'un froid!

ROSINE.

Qu'on affectait, peut-être.

SOLANGE.

Pas un regard!

ROSINE.

On craignait les vôtres.

SOLANGE.

Pas un soupir!

ROSINE.

On les étouffait.

SOLANGE.

Pas un mot de sensibilité!

ROSINE.

Elle était au fond du cœur.

SOLANGE.

Aussi me suis-je piqué.

ROSINE.

C'est l'usage.

SOLANGE.

J'ai paru très indifférent.

ROSINE.

On ne l'a pas cru.

SOLANGE.

J'ai dit que je partais.

ROSINE.

On a pris cela pour une vaine menace.

SOLANGE.

Et je pars en effet.

ROSINE.

Halte-là! je m'y oppose.

SOLANGE, baissant la voix et regardant de tous côtés.

Vous sentez bien, Rosine, que je ne pars pas.

ROSINE.

Ceci n'est pas clair.

SOLANGE, bas.

Je ferai semblant de partir.

ROSINE.

Cela s'éclaircit.

SOLANGE.

Et Rosine voudra bien...

ROSINE.

Faire un mensonge?

SOLANGE.

Pour éprouver...

ROSINE.

Joli rôle que cela!

SOLANGE.

Il est essentiel à ma tranquillité.

ROSINE.

Ce ne serait pas tout-à-fait une raison; mais il peut faire le bonheur de ma maîtresse, et voilà ce qui me détermine... Elle peut venir, fuyez, et comptez sur tout ce que le zèle et le sentiment pourront m'inspirer.

SOLANGE.

Je vais être plus tranquille; j'avais besoin de

la confiance que vous m'inspirez. Rosine, vous pouvez beaucoup sur elle... Une réflexion, un conseil... Elle est faite pour en sentir tout le prix; ne l'abandonnez donc pas, et souvenez-vous qu'en la rendant à la raison, vous la rendrez à-la-fois à l'amour, à l'amitié et à la nature. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

ROSINE, CÉPHISE.

ROSINE, à part.

La voici; épions l'instant et ne précipitons rien.

CÉPHISE, plongée dans la rêverie.

Je ne regrette pas Solange, assurément!

ROSINE, à part.

Il y a plus de vanité que de vérité dans ce discours-là.

CÉPHISE.

C'est une rupture décidée; il n'a jamais été si long-temps sans venir me demander pardon.

ROSINE, à part.

Comme le temps paraît long quand on aime!

CÉPHISE.

Ne dirait-on pas que le Chevalier serait un homme dangereux! Parce qu'il est léger... étourdi... au fond, je suis sûre qu'il me respecte, et que d'un mot je saurais lui imposer.

ROSINE, à part.

Ah! je voudrais bien entendre ce mot-là!

CÉPHISE.

Vous voilà, Rosine!... Avez-vous rencontré mon père... et M. Solange?

ROSINE.

J'ignore où est monsieur le Baron... Mais pour monsieur Solange, je pense bien qu'à présent... il doit être parti.

CÉPHISE.

Comment! parti?

ROSINE.

Oui, aujourd'hui vous en êtes délivrée.

CÉPHISE.

Parti, tout-à-fait?

ROSINE.

Oui... parti... ce qu'on appelle parti...

CÉPHISE.

Et vous ne prévoyez pas les raisons de ce départ précipité.

ROSINE.

Qui sait? caprice, fantaisie, excès de sensibilité... Cet homme!... Oh! à la place de Madame, je ne m'en affecterais pas plus...

CÉPHISE.

Et qui vous dit que je m'en affecte?... Partir ainsi sans me prévenir! Il ne se pique guère de procédés... Mais il fait bien, très bien... Avec ses amis il faut agir sans façon... (*La fixant avec curiosité.*) Peut-être n'est-ce qu'un voyage de quelques jours?

ROSINE, *affirmativement.*

Non, non. On dit que c'est pour tout-à-fait qu'il va...

CÉPHISE, *avec humeur.*

Vous assurez cela... sans savoir, je gage... il croit me piquer!... (*Elle sourit amèrement.*) Il serait bien étonné s'il voyait mon indifférence.

ROSINE.

Ah! oui.

CÉPHISE.

Il est tard?

ROSINE.

Oh! non.

CÉPHISE.

Je vous dis qu'il est tard, moi... regardez... il est... (*Elle tire sa montre.*)

ROSINE, *avec malice.*

Pas encore deux heures.

CÉPHISE, *sèchement.*

Elle retarde.

ROSINE, *avec l'air malin.*

Ah!

CÉPHISE.

Il faut achever ma toilette. Je n'ai jamais été si peu en train de m'amuser.

ROSINE.

Cela viendra.

CÉPHISE.

Je sens que je serai maussade.

ROSINE, *d'un air malin, comme n'en croyant rien.*

Bon!

CÉPHISE.

Je resterai. (Rosine rit.) Eh bien! sans doute, je resterai. Cela vous surprend... Je veux tenir compagnie à mon père; rien n'est si naturel.

ROSINE.

Ah! l'amour filial est si respectable!

CÉPHISE.

Je n'y suis pour personne... Mes livres... non, je veux mon écritoire... mes papiers...

ROSINE, comme par ressouvenir.

Le Chevalier n'a-t-il pas promis à Madame?

CÉPHISE.

Je n'aime pas les questions... Je vous ai demandé mes papiers... mon écritoire... Eh bien! Mademoiselle, restez; je vais moi-même...

ROSINE.

Mais, Madame, les voici sous vos yeux, l'écritoire sur la table, les papiers dans le tiroir.

CÉPHISE.

Cela suffit... J'entends du bruit, n'est-ce pas?... Il faut tout vous dire!... Mais voyez donc.

ROSINE.

J'ai vu; c'est une visite.

CÉPHISE.

Qui donc? Pourquoi ne pas nommer? Est-ce lui?

ROSINE.

Oui, Madame; c'est M. le Chevalier.

CÉPHISE.

Ah! tant mieux!

ROSINE, à part.

C'est-à-dire, tant pis.

CÉPHISE.

Mon métier... Approchez donc mon métier... Vous êtes aujourd'hui d'une lenteur...

ROSINE.

Et Madame d'une vivacité...

CÉPHISE.

Ne semble-t-il pas que je lui ai dit des choses étonnantes?... Non, Rosine, si j'ai de l'humeur, ce n'est pas vous qui la causez. Je vous aime, je vous considère, et je vous le prouverai dans toutes les occasions.

ROSINE.

Ah! j'ai retrouvé ma maîtresse.

SCÈNE XIV.

CÉPHISE, LE CHEVALIER.

(Le Chevalier est habillé très richement.)

CÉPHISE.

Chevalier, je vous avertis que je suis d'un maussade, d'un sombre...

LE CHEVALIER.

C'est me donner ordre de le dissiper, et je m'en charge. Eh! dites-moi, d'où vient ce chagrin détestable? Est-ce votre épagneul, ou votre intendant? Ces animaux-là ne sont bons qu'à donner des vapeurs... Mais votre toilette n'est pas fort avancée... Le feu de la composition... (Il va à la table sur

laquelle sont des papiers.) Parlez-moi donc de mon habit. Convenez que ces paillons sont du meilleur goût... Je ne connais que les broderies de couleur, moi ; cela imite la nature.

CÉPHISE.

Je le trouve charmant.

LE CHEVALIER.

Charmant ne dit rien ; délicieux, passe. Parlons d'affaires : ne baiserai-je pas aujourd'hui cette main divine ? (Il la baise plusieurs fois, et pense renverser le métier.)

CÉPHISE.

Que vous êtes étourdi ! tenez, je ne suis pas gaie, et le ton badin ne réussirait pas.

LE CHEVALIER.

Eh ! mais ce sera tout aussi sérieux que vous le voudrez. Après tout, il y a si long-temps que nous nous aimons. (Il s'assied.)

CÉPHISE.

Je l'ignorais, je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ah ! voilà une plaisanterie cruelle ! On ne tient pas à ces choses-là. Comment ! vous ne vous êtes pas aperçue de ma flamme, de mes soupirs, de ma timidité... de ma jalousie ?... Ah !... je n'ai rien là-dessus à me reprocher, et vous pouvez vous livrer sans crainte à vos sentimens pour l'amant le plus tendre.

CÉPHISE.

Il me semble vous avoir prié...

LE CHEVALIER.

Vous obéir est ma loi suprême ; quelque rigoureux que soient vos ordres, je périrai plutôt que de ne les pas suivre. (D'un ton très fat.) Oh! il ne sera pas possible que vous résistiez à une passion si héroïque ; car enfin, tôt ou tard, il faudra bien finir le roman.

CÉPHISE.

Que cela peut-il signifier?

LE CHEVALIER.

Mais je dis... cela signifie... qu'il est temps que l'hymen resserre les nœuds de l'amour.

CÉPHISE.

Avec qui donc?

LE CHEVALIER.

Parbleu! avec moi, peut-être. Vous me concevez, je vous conviens; vous êtes veuve, je suis garçon ; il ne manque plus qu'un notaire.

CÉPHISE.

Ah! c'est vous qui vous êtes arrangé.

LE CHEVALIER.

Ma foi! oui, moi, j'ai compté là-dessus, j'en ai même reçu les complimens.

CÉPHISE.

Vous êtes bien téméraire!

LE CHEVALIER, avec fatuité.

C'est un reproche qu'on me fait quelquefois.

CÉPHISE.

Et vous avez cru que je consentirais?...

LE CHEVALIER.

Ah! oui, je suis sûr de vous; vous le savez comme moi, je suis l'époux qu'il vous faut; mais votre père ne pense pas tout-à-fait comme nous deux sur cet article : au reste, c'est un bon homme, bien tendre, bien faible, à qui nous ferons entendre raison.

CÉPHISE.

Parler ainsi de mon père! je ne le souffrirai pas.

LE CHEVALIER.

Bon! moi, je croyais qu'on pouvait rire librement de ses grands parens en petit comité.

CÉPHISE.

Vous ne respectez rien, on me l'avait dit; mais je n'aurais jamais cru que votre étourderie...

LE CHEVALIER.

Ma foi! je ne l'aurais pas cru non plus. Mais la faute est faite; il faut bien le croire à présent. Allons, c'est dit, je me repens; vous pardonnez, je sonne; Rosine vient, on vous habille, et nous partons. (Il dérange le métier, Céphise le rapproche avec dépit.)

CÉPHISE.

Je reste.

LE CHEVALIER.

Rancune tenante! Savez-vous bien à la fin que vous me poussez à bout? (Il repousse le métier.) Laissez ce triste ouvrage... Parlez donc, répondez, grondez-moi plutôt, ou je vais me venger sur ce métier fatal... Gravité touchante!... Air digne...

Distraction assez bien jouée... Oh! vous avez étudié votre rôle... il ne serait pas possible de le rendre aussi naturellement. Madame, Madame, décidément, êtes-vous devenue muette ?

CÉPHISE.

Mon silence aurait assez dû vous dire...

LE CHEVALIER.

Oh! je n'entends pas le silence, moi.

CÉPHISE, *impatientée.*

Que cette conversation m'excède ; m'entendez-vous plus clairement, à présent ?

LE CHEVALIER.

Oui, à la bonne heure ; cela commence à devenir fort intelligible : j'ai mal pris mon moment. (*Céphise impatientée travaille, et casse la soie de dépit.*) Je m'en irais bien, mais je suis sûr que vous me rappellerez.

CÉPHISE.

Essayez, Monsieur, essayez.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure, Madame, dès que vous le prenez sur ce ton, on s'en ira. (*Il se rassied.*) Encore faut-il...

CÉPHISE, *se levant.*

Non, Monsieur, c'est moi, c'est moi qui vous cède la place... mais soyez bien prévenu que je prendrai désormais les précautions les plus sûres pour ne plus être exposée à me trouver avec un homme qui me devait au moins des égards et de la considération. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

LE CHEVALIER, pétrifié.

Ceci devient sérieux; elle est fâchée... Moi, j'ai cru de bonne foi qu'elle m'aimait... Ce serait singulier, cependant, si je m'étais trompé : cela m'en a tout l'air. Voilà qui me dérange, pourtant; je comptais dans peu devenir le maître ici... Eh bien! je ne vois rien de plus court que d'y renoncer : oui, l'expédient n'est pas gai, mais il est immanquable... Partons... Bon, j'aperçois mon rival; il ne paraît pas plus content que moi... serait-il chassé? apparemment que cette femme-là se débarrasse aujourd'hui de tous ses amans... Le voici... affectons l'air aisé; il va me questionner; il sera plaisant de lui dire tout, surtout s'il ne veut pas me croire.

SCÈNE XVI.

LE PRÉCÉDENT, SOLANGE.

(Solange entre en regardant l'appartement de Céphise; il a l'air d'un homme agité. Le Chevalier est dans un coin, regardant la tapisserie, et Solange ne peut l'apercevoir d'abord.)

SOLANGE.

Je suis d'une impatience... Voyons!... Le Baron, avec son épreuve... Ces moyens sont d'une lenteur... (Apercevant le Chevalier.) Quelqu'un ici! (Le Chevalier chante.) Le Chevalier! (Il chante encore.) Il me semble bien satisfait. Suis-je déjà sacrifié! Sachons...

LE CHEVALIER, *assis au métier.*

Ah! c'est vous, mon cher Solange!

SOLANGE.

Vous voilà bien gai, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'est qu'il ne sert à rien d'être triste.

SOLANGE.

Céphise vous a laissé seul?

LE CHEVALIER.

Oui, elle me traite sans façon.

SOLANGE.

Vous avez été long-temps avec elle?

LE CHEVALIER, *finement.*

Je désirerais qu'elle ne s'en plaignît pas plus que moi.

SOLANGE.

Vous aviez apparemment des choses fort importantes à lui communiquer?

LE CHEVALIER.

Mais, à une jolie femme, on a toujours... (*Reprenant son sérieux.*) Et puis je vous l'avouerai... je voulais détruire... ou confirmer certains doutes.

SOLANGE.

Certains doutes! Eh bien?

LE CHEVALIER, *finement.*

Eh bien! on m'a répondu.

SOLANGE.

Et d'une façon?...

LE CHEVALIER.

Oh! d'une façon très claire .. et à laquelle, entre nous, j'aurais bien dû m'attendre.

SOLANGE.

Tout vous réussit?

LE CHEVALIER.

Ce n'est point là ce que je vous dis, au moins.

SOLANGE.

Et pourquoi? ne saurait-on pas tôt ou tard?... (Plus vivement.) Il faut bien que cela finisse.

LE CHEVALIER.

Oh! oui .. et même je regarde déjà cela comme fini.

SOLANGE.

J'entends, on vous a donné l'espoir que dans peu l'hymen...

LE CHEVALIER, se levant.

L'hymen, oh!... Mais, savez-vous que vous êtes étonnant? Comment, de bonne foi, vous vous imaginez que l'on m'aime, que l'on m'épouse, moi! Bon dieu! quelle idée! et vous avez la cruauté d'exiger que je vous avoue... Eh bien! je m'y décide... Oui, mon cher, il n'est que trop vrai, je le déclare tout haut: Céphise ne m'aime point... Elle me hait, me déteste, me chasse même... Je ne puis cependant, en conscience, en dire plus pour vous tranquilliser. (Il rit un peu.)

SOLANGE.

Si cela était, vous ne le diriez pas.

LE CHEVALIER.

Pourquoi?... On a ses jours de modestie... (Il éclate de rire.) Ah! ah! y croyez-vous?

SOLANGE.

De ces ris moqueurs, je sais ce qu'il faut conclure. Cette place n'est pas propre à vous faire expliquer, et dans tout autre lieu...

LE CHEVALIER.

Un moment, Solange, parlons sérieusement. Je puis bien être étourdi, léger, présomptueux, fat, si vous voulez ; mais je n'ai jamais passé pour un lâche, je vous en avertis.

SOLANGE.

Je le sais, venez donc.

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

Je viendrai... mais vous savez que j'ai un engagement avant celui-ci : je vais tout rompre. (*Reprenant son ton léger.*) Un instant de plus ou de moins ne fait rien à la chose. D'ailleurs... on est aimable, on a des principes, beaucoup de lettres d'amour, fort peu de lettres de change... mais enfin il faut mettre ordre à tout cela... (*Sérieusement.*) Attendez-moi donc, je vous donne ma parole d'honneur de revenir avant un quart d'heure : alors vous aurez vu Céphise ; et, si vous l'exigez encore, je vous promets que nous nous dédommagerons du temps perdu.

SOLANGE.

Je compte sur vous.

LE CHEVALIER, *lui prenant la main.*

Je vous en remercie. Je vois que l'amour ne vous empêche pas d'être juste... ni moi d'être gai... Au revoir, Solange. (*Il sort en chantant.*)

SOLANGE.

Quel mélange de fatuité, de courage!...

SCÈNE XVII.

SOLANGE, ROSINE.

ROSINE, accourant.

Réjouissez-vous.

SOLANGE.

En effet, j'ai tout lieu de me réjouir!

ROSINE.

Tout succède à vos vœux.

SOLANGE.

Rien ne me réussit.

ROSINE.

Le Chevalier...

SOLANGE.

Je le sais.

ROSINE.

A eu un entretien avec Madame.

SOLANGE.

Je le sais, vous dis-je.

ROSINE.

Et savez-vous qu'aujourd'hui même?...

SOLANGE.

On l'épouse?

ROSINE.

On le congédie.

SOLANGE.

On congédie le Chevalier?

ROSINE.

Oui, Madame l'a dispensé de revenir ici.

SOLANGE.

Le Chevalier congédié? Et moi qui...

ROSINE.

Ne vous l'avais-je pas dit?

SOLANGE, *riant.*

Ce qu'il y a de plus singulier, Rosine, c'est qu'il me l'a dit lui-même, et que je n'ai jamais voulu le croire.

ROSINE.

Comment?

SOLANGE.

Oui, il m'a protesté qu'il était haï, chassé par Céphise, et je ne lui en ai voulu que davantage de sa sincérité.

ROSINE.

Espérez donc. Je vous dirai encore que, depuis cette conversation, je l'ai surprise plusieurs fois prête à m'ouvrir son cœur : je ne sais quelle honte a semblé la retenir.

SOLANGE.

D'un autre côté, quand la lettre du Baron...

ROSINE.

Quelle lettre?

SOLANGE.

On peut nous surprendre; je vais rejoindre le Baron, et lui conter mon bonheur.

SCÈNE XVIII.

ROSINE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Rosine, vous savez que j'ai des peines, et vous me laissez seule?

ROSINE.

Vous m'aviez dit que vous vouliez...

CÉPHISE.

Eh! sais-je ce que je veux? Mon âme est affectée... et c'est dans de pareils momens qu'on aime à trouver ceux qui méritent notre confiance.

ROSINE.

Puis-je me flatter?...

CÉPHISE.

Plus que jamais, Rosine. Vous avez souvent voulu me donner des conseils... je les ai repoussés... Aujourd'hui je les sollicite, et il ne tient qu'à vous, dans ce moment même, de justifier l'estime que j'ai toujours eue pour vous.

ROSINE.

En quoi puis-je?...

CÉPHISE.

J'exige que vous me parliez vrai.

ROSINE.

Madame...

CÉPHISE.

Je l'exige; et, quelles que soient vos réponses, je ne m'en fâcherai pas.

ROSINE.

Je suis faite pour vous obéir.

CÉPHISE.

Oubliez que je suis votre maîtresse, et regardez-moi comme votre égale.

ROSINE.

Je n'oserai jamais.

CÉPHISE.

Osez, Rosine, osez être sincère... Solange me blâme... il prétend n'être pas le seul... je le crains, et je ne puis le croire... A qui m'adresser? Mon sexe ne trouve que des flatteurs... On me trompe peut-être... par pitié, soyez vraie... Vous avez de l'esprit; votre éducation a été soignée... Vous entendez tout; répétez-moi ce qu'on dit sur mon compte.

ROSINE.

Mais, Madame, il est tant de méchans...

CÉPHISE.

Ce sont ceux-là qui nous éclairent; ils ne nous passent rien.

ROSINE.

Ils exagèrent les torts.

CÉPHISE.

Et notre amour-propre les diminue toujours assez.

ROSINE.

Questionnez donc, Madame, je répondrai.

CÉPHISE, lui tendant la main.

Votre parole d'être franche?

ROSINE, la prenant et s'inclinant.

Je vous la donne.

CÉPHISE.

Pour l'esprit... je crois inutile...

ROSINE.

C'est par où nous commencerons, s'il vous plaît...

CÉPHISE.

Dirait-on que je n'en ai pas?

ROSINE.

Madame...

CÉPHISE.

Je t'entends : excuse cette vivacité; c'est un mouvement d'amour-propre bien conditionné... et quand nous serons sur ce chapitre... L'esprit donc?

ROSINE.

Vous en avez; mais on dit que vous courez risque de le gâter; que l'envie d'être femme bel esprit est quelquefois dangereuse; et toujours critiquée; que l'esprit qui amuse vaut mieux que celui qui étonne; que si les hommes sont vains, les femmes sont jalouses, et que, d'après cela, la supériorité est un tort qu'aucun des deux sexes ne saurait pardonner.

CÉPHISE.

Comment, il faut qu'une femme renonce?...

ROSINE.

C'est peut-être une nécessité; mais après tout, Madame, croyez-vous que nous y perdrions beau-

coup, si, certaines de séduire par nos vertus et par nos attraits, nous permettions à ces hommes d'étonner quelquefois par leur science et par leur génie ?

CÉPHISE.

Allons, admirons-les donc ; mais qu'ils nous adorent... Mon cœur ?

ROSINE.

Qu'il est généreux... délicat...

CÉPHISE.

Voilà des complimens...

ROSINE.

Non, c'est l'exacte vérité, et je l'atteste d'après tous ceux qui vous connaissent.

CÉPHISE.

Me voilà déjà consolée de tout ce que tu me diras de mortifiant... J'avoue que je tenais à mon cœur... Mon amour-propre ?

ROSINE, souriant.

Ah ! vous en avez bien un peu.

CÉPHISE, souriant aussi.

Beaucoup ; cet article n'a pas besoin de preuve, je m'en souviens ; j'ai eu soin de prendre l'avance... Ma conduite ?

ROSINE.

Irréprochable : cependant on ne vous trouve pas assez sensible ; on vous reproche quelquefois de paraître légère, inconsidérée...

CÉPHISE.

Rosine !

ROSINE, *s'excusant.*

Madame, c'est vous...

CÉPHISE.

Je le sais, continuez donc... je ne vous interromprai plus.

ROSINE.

On s'étonne des originaux de toute espèce dont vous vous êtes entourée. On voit avec peine que vous les préférez à ceux qui méritent si bien vos égards et votre amitié... On ose ajouter que Solange... que... votre père... sont bien à plaindre... que vous-même un jour... mais, les larmes coulent de vos yeux... je suis la plus indiscrète... Ah! ma maîtresse, pardonnez.

CÉPHISE.

Rosine, vous n'êtes plus ma femme de chambre.

ROSINE.

Ciel!

CÉPHISE.

Non, Rosine, votre zèle mérite un titre plus distingué, devenez ma compagne... ma sœur ; mais aux mêmes conditions... J'avais besoin d'une leçon, vous me l'avez donnée... je ne puis trop la payer. (*Elle l'embrasse plusieurs fois.*)

ROSINE, *respectueusement.*

Vous serez toujours...

CÉPHISE.

Ton amie!... Viens jouir de ton ouvrage ; allons aux pieds du Baron.

SCÈNE XIX.

CÉPHISE, ROSINE.

(Un laquais entre, et donne une lettre à Céphise.)

CÉPHISE, voyant l'adresse.

De mon père! Dieux! M'abandonnent-ils tous?...
Lisons, si ma douleur m'en laisse la force.

ROSINE, à part.

Allons chercher nos prisonniers... Mais, je les aperçois.

(Le Baron et Solange entrent; Rosine leur fait signe de regarder Céphise, et de ne pas se faire voir. Elle se rapproche de Céphise.)

SCÈNE XX.

CÉPHISE, ROSINE, LE BARON, SOLANGE.

(Le Baron et Solange se tiennent éloignés derrière la chaise de Céphise, qui doit être assise le dos tourné à la porte, la tête appuyée d'une main, de l'autre elle tient la lettre du Baron qu'elle lit avec âme, en s'arrêtant par sensibilité.)

CÉPHISE.

« Ce n'est pas sans le plus vif chagrin que je me
» sépare de toi. Celui qui t'adore, et que j'estime,
» m'a conté ses peines. Je les partage. Je riais
» tantôt de votre querelle : pouvais-je m'imaginer
» que ma fille sacrifierait au faible intérêt de sa
» vanité, un homme que je regarde comme mon
» ami, et qui était digne d'être le sien. Rester
» lorsqu'il te quitte, ce serait approuver ta con-
» duite, et elle a blessé mon cœur... Adieu, puis-

» ses-tu employer les ressources de l'esprit à te » consoler de notre absence. Si l'illusion se dis- » sipe, si la raison te parle, reviens rendre à ton » père sa bonne humeur et sa Céphise. Dans tous » les temps mes bras te seront ouverts. »

O mon père! mon père!

ROSINE, bas, allant vers le Baron.

Il est temps de finir sa peine.

SOLANGE, bas.

Et la mienne.

CÉPHISE, continuant.

Oui, je suis décidée, je ne puis vivre sans eux... j'irai les trouver dans leur terre. Le sacrifice est dur, mais je le dois à l'amitié.

(Elle se lève sans les apercevoir, s'avance sur la scène, Solange et le Baron sont derrière elle.)

Croire que je suis insensible! ah! Solange, que ne pouvez-vous lire dans mon cœur!

SOLANGE, s'avançant, et se jetant aux genoux de Céphise.

Y lirai-je mon bonheur?

CÉPHISE.

Solange, c'est vous! où me cacher?

LE BARON, s'avançant, et la recevant dans ses bras.

Dans les bras de ton père.

CÉPHISE, dans les bras de son père, et la main dans celle de Solange, encore à genoux.

Mon père! vous êtes ici! Pourquoi affliger votre fille? cette lettre cruelle...

LE BARON.

Elle pleure, Solange... Ne pleure pas, mon en-

fant, c'est une épreuve... Dis-lui donc, Solange, dis-lui... je ne prétends pas que ma fille puisse un seul instant m'en vouloir.

SOLANGE.

La violence de mon amour a fait tout tenter... Ah! Céphise, si vous m'aimez encore, j'ose croire que je suis excusé.

CÉPHISE.

Monsieur...

LE BARON.

Ne vas-tu pas à présent le gronder? Commence par le rendre heureux... quitte à le punir après.

CÉPHISE.

Mon père, n'exigez-pas...

SOLANGE.

Mon cher Baron, exigez.

LE BARON.

Tu souris!... eh bien!... tu lui pardonnes?

CÉPHISE.

Non... mais je l'épouse...

LE BARON.

C'est bien mieux. Viens que je t'embrasse.

SOLANGE.

Je tombe à vos genoux.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Vous voyez que je suis exact... et heureux, car j'arrive au bon moment.

CÉPHISE.

Comment! Monsieur, vous osez encore?...

LE CHEVALIER.

Doucement, doucement, Madame, ne vous dérangez pas, je suis très en règle, il me semble que Solange a quelques droits ici, et c'est lui qui m'a prié d'y revenir.

CÉPHISE.

Vous, Solange!

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, lui-même, par une invitation en forme; un Chevalier Français ne manque jamais aux rendez-vous de l'amour ou de l'honneur.

CÉPHISE.

Je tremble... Comment!

SOLANGE, bas.

Parlez bas, Chevalier, je vais dans un moment...

LE CHEVALIER, bas.

A votre aise, je n'ai que cela à faire aujourd'hui.

CÉPHISE.

Mais enfin, Monsieur, que signifie?...

LE BARON.

De la vivacité, des torts de part et d'autre, et une explication qui va tout terminer.

CÉPHISE.

Solange, parlez.

SOLANGE, hésitant.

Madame...

LE CHEVALIER.

Il n'ose, et moi je vais vous conter cela en deux

mots. Monsieur m'a questionné, j'ai répondu ; il m'a parlé vivement, j'ai fait de même ; il m'a proposé de me battre, je l'ai accepté ; il m'a promis de m'attendre ici, j'y suis venu... Le Baron dit que nous avons tort tous les deux, je suis assez porté à le croire. Voilà donc où nous en sommes, ou nous embrasser, ou nous couper la gorge. Moi, je suis prêt à l'un comme à l'autre ; décidez.

LE BARON.

Et je décide aussi : des affaires de cette nature font rarement honneur à ceux qui se les attirent, et nuisent toujours à la femme qui les a causées... Voudriez-vous ?...

SOLANGE.

Ah ! dès lors c'est à moi d'avouer que trop prompt. . .

LE CHEVALIFR.

C'est assez. Je vous rends votre parole ; et je me prie de la noce. (Il lui tend la main que Solange accepte.) Sans rancune, Solange ; je ne vous demande pas de m'aimer, mais estimez-moi du moins, je serai content. J'ai vingt-cinq ans, c'est l'âge des réflexions ; à trente, je serai mort ou corrigé... C'est un parti pris.

SOLANGE.

Quelques années de plus, quelques légèretés de moins, une femme comme la mienne, alors il ne vous manquera plus rien.

CÉPHISE, souriant.

Il a bien à faire pour arriver là.

LE CHEVALIER.

Madame me continue ses bontés, je le vois.

ROSINE.

Comme un instant a changé la face des choses! Madame n'est plus veuve, Monsieur n'est plus jaloux, Rosine cesse d'être femme de chambre, monsieur le Chevalier fait espérer qu'il va devenir sage.

LE BARON.

Je parie contre... Chevalier, faites-moi perdre.

LE CHEVALIER.

Je suis trop honnête pour cela, Baron.

LE BARON.

Nous voilà donc, mes enfans, réunis pour toujours. Parbleu! nous irons à ma terre, nous irons chasser. Oh! bon, un nouveau marié!... Va, mon ami, que l'amour te retienne toujours auprès de ta femme, et je consens de chasser seul le reste de ma vie.

CÉPHISE.

Mon père, mon cher Solange, puisse ceci vous prouver qu'il ne faut point désespérer de l'empire de la raison sur mon sexe, et qu'on doit toujours en appeler à son cœur, des erreurs de son esprit.



LE CONNAISSEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE Mlle MONTANSIER, EN 1791, ET REPRISE EN 1792.

PERSONNAGES.

FINTAC, prétendu connaisseur.
AGATHE, nièce de Fintac.
CÉLICOUR, jeune poète, amant d'Agathe.
LISETTE, femme de chambre d'Agathe.
M. L'EXERGUE, antiquaire.
CLÉMENT, valet de chambre de Fintac et mari de Lisette.

La scène se passe à Paris dans le salon de M. de Fintac; on y voit un bureau, des livres; etc.

LE CONNAISSEUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, LISETTE.

AGATHE, tenant un livre qu'elle ne lit pas ; elle se lève, et se dit à elle-même.

Mon oncle est inquiet ; il attend Célicour ;
En même temps il mande son notaire :
Voudrait-il nous unir ? Mais pourquoi ce mystère ?
Il faut aussi feindre à mon tour.
Un peu d'adresse est souvent nécessaire,
Quand on veut accorder la prudence et l'amour.

LISETTE, jetant son livre.

Ce livre-là m'impatiente...
(Haut.)
Mademoiselle ne lit pas
Cette traduction savante
Dont son oncle fait tant de cas ?

AGATHE.

Lisette, que dis-tu ?

LISETTE, à part.

Pour le coup, j'en suis sûre.
(Haut.)
Serez-vous là... de bonne foi ?

AGATHE.

Moi, j'aurais des secrets pour toi !
A ta discrétion ce serait faire injure.

LISETTE.

Le jeune Célicour...

AGATHE, affectant l'air d'indifférence.

Il arrive aujourd'hui.

LISETTE, avec malice.

Et c'est un grand plaisir ?

AGATHE, avec l'air indifférent.

C'en doit être un pour lui.

LISETTE, avec impatience.

Pour lui! pour nous! la chose est assez claire...
Vous l'aimez ?

AGATHE.

Célicour ?

LISETTE.

Tout me le fait penser ?

AGATHE, ironiquement.

En effet, avec lui, l'an passé, chez son père,
J'ai été presqu'un mois: dès-lors, il doit me plaire !...

LISETTE, piquée.

Il en faut souvent moins pour nous intéresser.

AGATHE.

A ce point, sur mon compte as-tu pu te méprendre?
Mon oncle le chérit, et voudrait l'avancer ;
Il est poète, aimable, et peut nous amuser :
Voilà tout l'intérêt qu'à lui je saurais prendre.

LISETTE.

Voilà tout l'intérêt?... Comme on va s'abuser !
Lisette aurait gagé qu'un souvenir plus tendre...

AGATHE.

Lisette aurait perdu.

LISETTE.

Daignez donc m'excuser :
J'abjure mon erreur ; votre raison m'enchante...
Tenez, je vous crois franche... autant qu'indifférente ;
Il nous amusera !... C'est beaucoup ; car enfin,
Tous ces messieurs savans, et leur mine pédante,
Leur jargon hérissé de grec et de latin,
N'est pas chose divertissante.

AGATHE.

Tu les trouves bien ennuyeux,
Tu t'affliges de voir ce bizarre assemblage ;
J'en ris, moi... n'est-ce pas plus sage ?
Juge toi-même entre nous deux.

LISETTE.

Vous avez, j'en conviens, un naturel heureux ;
Mais pour moi, qui n'ai pas un si bon caractère,
Qui suis moins indulgente... et surtout plus sincère.
Je vous dis franchement qu'en eux tout me déplaît ;
Un beau diseur, souvent si laid !
Beaucoup d'esprit qui nous ennuie,
Des contes faits pour endormir :
Une façon de vous trouver jolie,
A vous en ôter le plaisir :
Méchans, parés du nom de sages !
Petits êtres, bien sots, bien foux !
Et qui viennent quêter chez nous
Et des dîners et des suffrages.
Eh bien ! il faut pourtant lire leurs longs ouvrages,

Écouter leurs bons mots du matin jusqu'au soir :
Bien pis, il faut en rire, et puis, tous les jours, voir
Poissons, singes, cailloux, squelettes, coquillages;
Les ranger, déranger, noter, coter, frotter :
Dans ce que dit Monsieur, trouver monts et merveilles,
Applaudir un archet qui jure à nos oreilles,
Et sans cesse être au guet, de peur de rien gâter...

AGATHE, entendant du bruit.

On vient...

LISETTE.

Ce sera lui.

AGATHE.

Vers ces lieux il s'avance.

LISETTE.

Oui, c'est Célicour, je l'entends.

AGATHE, à part.

Sous une feinte indifférence,
Tâchons de déguiser l'intérêt que j'y prends.

LISETTE, à part.

Bien fin qui peut savoir ce qu'une fille pense.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CÉLICOUR.

CÉLICOUR.

Agathe, c'est donc vous! quel moment enchanteur!
Vous ne concevez pas les tourmens de l'absence...
Loin de vous, je n'avais, pour consoler mon cœur,
Que le charme de l'espérance,
Et tous les jours, du temps j'accusais la lenteur!

Je me sentais mourir d'amour, d'impatience;
Je vous vois, et déjà je chéris l'existence :
Ce n'est qu'auprès de vous que je crois au bonheur...
Vous ne répondez rien?

AGATHE.

J'écoute.

CÉLICOUR.

Un tel silence,
Quand je peins mon amour, mes transports, mes regrets,
Doit me faire trembler.

AGATHE.

Quoi! si peu d'assurance!
Jeune, amant et poète!... On n'y croira jamais!...

CÉLICOUR.

Mais ce ton singulier...

AGATHE, malignement.

C'est le mien.

CÉLICOUR, étonné.

C'est le vôtre?

AGATHE.

Aujourd'hui celui-là... demain, peut-être un autre.

CÉLICOUR.

Ah!... celui de demain!

LISETTE, à Célicour.

On connaît son humeur :
La gaîté, la malice... au fond, un très bon cœur!

CÉLICOUR, à Agathe.

Je crois au cœur.

AGATHE.

Fort bien.

CÉLICOUR.

Je souffre la malice...

AGATHE.

Encor mieux!

CÉLICOUR.

Mais au moins, pour prix du sacrifice,
Puis-je enfin espérer qu'à la voix des amours?...

AGATHE.

Je ne vous promets rien; mais espérez toujours.
Mon oncle vous attend avec impatience.

CÉLICOUR.

Votre oncle? ah! c'est vous seule; oui, le ciel m'est témoin.

AGATHE.

Mais vous venez pour lui?

CÉLICOUR.

Sans doute, et j'aurai soin
De tout observer pour lui plaire.
Mais je sens bien que pour y parvenir,
Pour connaître ses goûts, son cœur, son caractère,
Il faudrait avec moi daigner vous réunir.

AGATHE, finement.

En province, c'est donc l'usage?
Quand on veut plaire à l'oncle, on va le raconter
A la nièce!... elle, alors sensible à ce langage,
Tout bonnement consent à s'y prêter!
Cette méthode est assez sage.

CÉLICOUR.

Lorsqu'on connaît mon cœur, peut-on rien redouter?

AGATHE, riant, et avec bonté.

Mais qui le connaît bien?

CÉLICOUR.

Vous, j'ose m'en flatter.

LISETTE.

Tenez, Monsieur, moi, je vais vous instruire.
Fintac est un bon homme, et l'eût toujours été,
Si de lâches flatteurs, à force de lui dire
Qu'il avait des talens, de la capacité,
Ne l'eussent convaincu qu'il devait se connaître
A tout. Aussi, dès que l'on voit paraître
Quelqu'ouvrage triste ou plaisant,
On assemble aussitôt le tribunal savant.
Chacun voudrait juger; Fintac décide en maître;
Il a ce droit pour son argent.
On tient ici bureau d'adresse
D'originaux de toute espèce,
Qui prétendent que l'univers
A leurs disputes s'intéresse,
Ou sache par cœur tous leurs vers.
Nous avons aussi des artistes
A qui nous donnons des avis,
Fort bien reçus, fort mal suivis.
Nous avons été les amis
Des Glukistes, des Piccinistes,
Écrit pour eux, contre eux; tantôt oui, tantôt non;
Fatigué tous les journalistes,
Et le public surtout, qui par fois a raison.
De dépit, nous fûmes chimistes;
Nous brûlâmes bien du charbon;
Nous aurions brûlé la maison!...
Mais la bonté du ciel nous fit naturalistes,

Physiciens, anatomistes :
Nous disséquions déjà fort bien ;
Mais laissant le scalpel à des mains plus hardies,
Nous allions devenir disciples de Galien ;
Lorsqu'enfin, par bonheur, nous ne fûmes plus rien,
(Montrant Agathe.)
Plus rien, que jeunes et jolies!

AGATHE.

Il est vrai, Célicour, et j'en conviens aussi :
Il faut quelque temps, pour se faire
A l'espèce de gens que l'on remarque ici.
Par exemple, un l'Exergue, assommant antiquaire,
Viendra chez mon oncle aujourd'hui.
C'est sur le nombre des années,
Que les choses par lui peuvent être estimées.
Il veut dans une femme un air d'antiquité.
De mes attraits sachez qu'il a l'âme frappée,
Parce que j'ai tout un côté
De l'impératrice Popée.

LISETTE.

Ses habits, ses propos, sa sotte vanité ;
Tout est chez lui d'un ridicule extrême.
L'on ne croira jamais qu'au siècle dix-huitième,
Un pareil homme ait existé.

CÉLICOUR.

Sans doute, Agathe est la déesse
Qui préside à tous leurs travaux?

AGATHE.

Je n'ose prononcer deux mots.
Comme un enfant, dans un coin on me laisse.

Quelquefois, par grâce on m'admet :
Alors, si par hasard je risque une saillie,
On se regarde, on se récrie :
« L'entendez-vous? elle promet.
» Allons; courage, ma petite!
» Vivre avec des gens de mérite,
» Forme le cœur ; monsieur Fintac l'a dit.
» Se trompe-t-il jamais?... » Monsieur Fintac sourit,
Feint de rougir, et remercie.
On admire sa modestie,
Dont chacun se moque en dessous...
Car ces petits messieurs ont tous
Un peu d'esprit, beaucoup d'envie.
(Avec un sérieux ironique.)
Et c'est pourtant ce que chez nous,
On appelle une académie!...
Ne me trahissez pas.

CÉLICOUR.

Agathe, pensez-vous?

LISETTE.

Voici quelqu'un.

AGATHE.

C'est mon oncle.

LISETTE.

lui-même.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FINTAC.

FINTAC, à Célicour.

Pardon, mon cher, j'étais à résoudre un problème
Bien difficile et bien intéressant...

Embrasse-moi cent fois, mon cher enfant.
La tendresse m'unit de tout temps à ton père :
Puissent mes soins, mon amitié sincère,
Te consoler de quitter ton pays!...

CÉLICOUR.

J'en suis dédommagé, si j'obtiens vos avis.

FINTAC.

Oh! je t'en donnerai; je sais qu'en ta province
Tu t'es déjà fait quelqu'honneur :
On s'y connaît... à la rigueur.
On a même du goût;... mais c'est un goût si mince!
Et pourvu que l'on ait des amis, du bon vin,
Des cartes, du beau temps, de fréquentes nouvelles,
Des époux amoureux, des épouses fidelles,
Des caquets, des enfans,... quelques vertus enfin!...
Mais, ici, l'on a pris un tout autre chemin.
Tu verras les progrès de la philsoophie ;
Des fers du préjugé nous l'avons affranchie :
Et cela, du soir au matin.
Le succès était sûr : c'est le droit du génie,
De changer, à sa fantaisie,
Les opinions et les mœurs.
Les hommes, jusqu'ici, n'en semblent pas meilleurs ;
J'en ignore la cause, et par fois je m'étonne
De ce que nous voyons, depuis que l'on raisonne,
Autant de grands esprits, et si peu de bons cœurs.
Tout cela doit changer ; car, sans perdre courage,
Nous travaillons à force au bonheur des humains,
Nous serons avant peu tous de petits Romains.
On nous blâme à présent ; mais ce n'est qu'un orage,

Et le siècle qui vient, plus éclairé, plus sage,
A nos travaux, enfin, dressera des autels;
Morts aujourd'hui... demain nous serons immortels.
Tâche donc d'oublier tout ce qu'on sut t'apprendre.

CÉLICOUR, regardant Agathe.

Que n'oublierais-je pas? Bien loin de m'en défendre,
Je jure, en ce séjour, d'oublier l'univers!

FINTAC.

Voyez où nous conduit la passion des vers!

CÉLICOUR, regardant Agathe.

Je ne sais si c'est l'air qu'en ces lieux on respire;
Mais chaque instant y semble augmenter mon ardeur.
Sans doute c'est un Dieu qui m'éclaire et m'inspire;
J'en juge par le feu qui pénètre mon cœur.

FINTAC.

L'enthousiasme est clair: lisez sur son visage.
Ah! ah!... j'ai du tact... je suis fin.
Et dis-moi, Célicour: à peu près, à quel âge
As-tu senti ce feu divin?...

CÉLICOUR.

L'an passé.

FINTAC, riant en lui-même.

Bon!

CÉLICOUR.

Je connus qu'en mon âme,
Il venait s'allumer pour la première fois.

FINTAC.

C'est comme moi.

CÉLICOUR.

Chaque jour, il m'enflamme...

J'ose pourtant résister à ses lois...

(A Agathe.)

Mais, contre un tel projet, bientôt mon cœur réclame.

FINTAC.

C'est comme moi!

CÉLICOUR.

L'ennui flétrit mes ans.
Je crois que la raison reprendra son empire;
Tous mes efforts sont vains, mon cœur s'émeut, soupire.

(Regardant Agathe.)

Je viens ici, je vous vois, et je sens
Que c'est d'aujourd'hui qu'il respire.

FINTAC.

Tout comme moi : c'est l'air de ce pays!

CÉLICOUR, s'animant.

Non; c'est votre maison : les talens réunis,
Les grâces, les vertus, ont fixé leur empire;...
L'autel est dans mon cœur, et la divinité...

FINTAC, croyant que c'est lui.

Eh! mon ami! paix donc : ah! c'est trop de bonté.
Je crains toujours qu'on ne me flatte...
Même en disant la vérité.

(Comme revenant d'une distraction.)

A propos, j'oubliais... pardon! ma chère Agathe,
Moi, je suis tout à mes amis;
Et je ne pensais pas à ton impatience.

(Donnant les clefs de son cabinet à Lisette.)

Profitez, mes enfans, du fruit de ma science;
Ne brisez rien, au moins! tout est divin, exquis,
Et le désordre même y donne encore du prix.

Le génie est un feu dont l'active puissance
Ne peut se... renfermer... L'ordre, je vous le dis,
Prouve une étroite intelligence.
Dans ce cabinet précieux,
On ne sait où placer les pieds, les mains, les yeux.
On crie à chaque pas : Bon! mieux; encore mieux!
Ici, c'est un crystal; là, c'est un astrolabe;
Tout près, des papillons; plus loin, un livre arabe :
Des simples, des creusets, une esquisse, un dessin;
Le matin, je suis peintre, et le soir, médecin.
(A Agathe et à Lisette.)
Rien ne m'est étranger... Quoi! vous restez en place?

AGATHE, finement, et voulant rester.

Mais, vous nous avez fait tant de fois cette grâce!
Nous craignons d'abuser...

FINTAC.

Eh! non; cela vous plaît.
Ce jour est au public; j'ouvre mon cabinet.
Qu'on entre! qu'on admire!... O ma patrie!... ô France!
De mon amour pour toi, vois quelle est la puissance.
(Avec enthousiasme.)
J'ai surpris la nature et pillé l'univers.
J'ai sondé l'Océan, les cieux se sont ouverts.
(Confidemment à Célicour.)
Encor ces jours-ci, la comette
Incognito passait sur l'horizon;
Par bonheur, j'étais là :... je la vois,... je la guette;
Je forme ma combinaison :
On me conteste, j'ai raison,
Et je suis mis sur la gazette.

On ne fait pas un mouvement,
Ou dans le ciel, ou sur la terre;
Il n'est pas un événement,
Soit pour la paix, soit pour la guerre,
Dont je ne sois instruit avant.

CÉLICOUR.

Vous êtes un prodige.

FINTAC.

On me le dit souvent.
Elles restent! voyez... c'est un charme, un aimant,
Qui près de moi les retient, les attire!

(Aux deux femmes.)

Fuyez-moi, je le veux.

AGATHE, voulant rester.

Mon oncle...

FINTAC, bas à Célicour.

Elle soupire!

AGATHE, à part, et riant.

Il est temps que je me retire;
Car il lui dirait mon secret.

FINTAC, à Agathe et à Lisette.

Allez, voyez bien tout dans un respect muet.
Heureux qui peut encor s'instruire!
Je sais tout, c'est mon grand regret.

(Elles sortent.)

CÉLICOUR, voulant s'échapper.

Permettez qu'à mon tour, je les suive et j'admire!...

FINTAC.

Non: dans un autre temps, je saurai t'y conduire;
Nous pourrons y passer le matin et le soir,
Et puis le lendemain... retourner le revoir...

CÉLICOUR, à part.

Ah! ciel!

SCÈNE IV.

FINTAC, CÉLICOUR.

FINTAC.

Nous voilà seuls... ton bon homme de père
A suivi mes conseils; il a de bons momens:
Mais il t'aurait perdu; c'est une chose claire.
Que pouvait-il t'apprendre? Il n'a que du bon sens.

CÉLICOUR.

Après avoir servi vingt ans,
Portant de la valeur la marque auguste et chère,
Pour élever ses fils... il cultive sa terre,
Et croit encor bien employer son temps.

FINTAC, un peu surpris.

Soit, il n'est permis qu'aux savans
De demeurer célibataires;
Leurs ouvrages sont leurs enfans.

CÉLICOUR, souriant.

Ces enfans quelquefois font grand tort à leurs pères.

FINTAC, étonné.

Oui, quelquefois... mais... pour dernière loi,
Suis les conseils d'un connaisseur habile,
Éclairé, plein de goût, estimé dans la ville.

CÉLICOUR.

Ah! daignez m'enseigner ce divin mortel!

FINTAC.

Moi.

Moi, que l'on sait avoir passé ma vie

Avec tous les savans qu'a produit ma patrie ;
Moi, dont on a gravé vingt portraits ressemblans !
Qui juge sans appel, depuis plus de trente ans,
Peintres, Auteurs, Acteurs, musique, poésie ;
Moi, Connaisseur, enfin!... tu ne t'en doutais pas?

CÉLICOUR, revenant à lui.

Pardonnez-moi : vraiment... votre nièce est charmante,
Et l'on ne sait qui le plus nous enchante
De son esprit, ou bien de ses appas.

FINTAC.

De l'esprit! Non, ce n'est qu'une fumée.
Je désirais l'élever avec soin ;
Sa folle humeur, sa tête peu formée,
De ce que j'attendais, sont encore bien loin.
Je lui donnai d'abord quelques livres d'histoire :
Après les avoir lus, elles les brûla tous,
En me disant : « Du sort, plus j'admire les coups,
» Plus je suis disposée à croire
» Que ces victimes de la gloire
» Étaient d'heureux brigands, ou de célèbres fous.. »
Tu ris!... Or, pour fixer cette tête légère,
La morale est alors ma ressource dernière.
Elle soutient que son vieux nourricier
En sait tout autant que Socrate :
Qu'envers moi, sans étudier,
Son cœur lui dit assez de n'être pas ingrate ;
Que la morale est d'un faible pouvoir
Pour l'âme sans principe et sans reconnaissance :
Que la vertu n'est pas une science,
Et qu'il faut que la bienfaisance

Soit toujours un plaisir, et jamais un devoir.
Ce système a du bon ; mais, en cela, l'enfance
Se fait encore apercevoir :
Tout cela peut passer. Un bon mari, je pense,
Mieux que tous mes avis, remplira mon espoir.

CÉLICOUR.

Un mari ! quoi !...

FINTAC.

C'est une bonne idée,
N'est-il pas vrai ?

CÉLICOUR.

Je la trouve fondée,
Pourvu que le mari que vous lui destinez ;
Brûlant d'amour et de reconnaissance,
Ne veuille user de sa puissance,
Que pour rendre ses jours à jamais fortunés ;
Que, sachant estimer l'épouse qu'il adore,
Sa gloire soit de lui céder ;
Qu'il sente enfin, qu'il est plus doux encore
D'obéir à l'amour, que de lui commander.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CLÉMENT.

CLÉMENT.

Monsieur !

CÉLICOUR, à part.

Ah ! si j'osais lui demander Agathe !

CLÉMENT, à Fintac.

Ce grand homme...

FINTAC.

Qui donc ?

CLÉMENT.

Il est là.

CÉLICOUR, à part.

Je me flatte...

FINTAC, à Clément.

Quel homme enfin?...

CLÉMENT, s'impatientant de ce qu'il ne trouve pas le nom.

Celui qui vient ici souvent,
Ce Monsieur d'autrefois, si triste et si savant;
Qui, blâmant tout, sans nul scrupule,
(Souriant naïvement.)
Hors ce que dit Monsieur, pourtant;
Bizarre en ses discours, en son accoutrement,
(Riant.)
Croit être un homme rare, et n'est que ridicule.

FINTAC.

C'est l'Exergue... Insolent! mon ami, mon émule;
Cours le chercher.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, L'EXERGUE.

(L'Exergue a un habit d'une étoffe brune, une perruque, où l'on voit une calotte noire, des souliers à oreilles rouges.)

L'EXERGUE.

L'Exergue, à son ami, salut!

FINTAC, à Célicour.

Façon de s'exprimer toute cicéronienne!

L'EXERGUE.

Suivre la méthode ancienne,

En tout ce que l'on fait, doit être notre but.
Que ne puis-je, à mon gré, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Ne paraître jamais vêtu qu'à la Romaine!
Mais j'ai calmé ma peine autant que je l'ai pu;
Et de débris romains je suis au moins vêtu.
Sur ma tête, voyez cette calotte auguste;
Elle orna, quarante ans, le chef de Cicéron;
Ce pourpoint fut jadis la toge de Caton,
Et ces souliers... les pantouffles d'Auguste.

FINTAC, à Célicour, avec satisfaction.

(A l'Exergue.)

C'est vrai. Voici le fils de mon meilleur ami;
Il vous estime et vous admire.

L'EXERGUE, le regardant à peine, et d'un ton pédant.

Oui!

CÉLICOUR.

Monsieur, je serais bien ravi...

L'EXERGUE, l'interrompant d'un ton pédant.

Quelle est votre étude ordinaire?
Est-ce l'histoire?... en ce cas, croyez-moi,
Des bons historiens Tite-Live est le roi.

FINTAC.

Il fait des vers!

L'EXERGUE.

Grecs?... imitez Homère.

FINTAC.

Non.

L'EXERGUE.

Latins! est-il vrai? Vous choisissez fort bien:
Le latin est coulant et très prosodien.
Virgile alors...

CÉLICOUR.

Ni grecs ni latins, je vous jure ;
Français, tout simplement.

L'EXERGUE.

Vers français! quelle injure!
Ah! jeune homme, abjurez au plutôt cette erreur,
Si vous voulez qu'avec honneur
Votre nom soit connu de la race future.

CÉLICOUR, avec la plus grande chaleur.

L'Italie et la Grèce ont produit des talens ;
Mais le siècle dernier en a vu d'aussi grands.
Le dieu des vers n'a point brisé sa lyre :
De nos jours, le théâtre a retenti d'accents
Où son souffle divin respire :
Voltaire, après Racine, émeut encor les cœurs ;
Et quand il peint Brutus et ses stoïques mœurs,
De Corneille on croit voir revivre le génie.
Crébillon marche après ; sa muse plus hardie,
Offre à l'œil étonné de sublimes horreurs;
Mérope, Atrée, Œdipe, Alzire, Zénobie,
Chefs-d'œuvres immortels de modernes auteurs,
Par vos mâles beautés, la scène est embellie !
Grecs, Romains, à la fois rivaux ou spectateurs ;
Euripide, Sophocle, Athène, l'Italie,
Tous, tous, en vous voyant, eussent versé des pleurs
De plaisir... ou de jalousie.

FINTAC.

Il a raison.

L'EXERGUE.

Raison! C'est un blasphème affreux.

FINTAC.

Mais pourtant, mon ami...

L'EXERGUE.

J'en atteste les dieux.

Apollon est trahi. Rimeurs insupportables,
Vous, poètes! cruels! vos vers sont inscandables,
O dactyle! ô spondée! à présent inconnus,
Pentamètre, hexamètre! êtes-vous donc perdus?
On met à votre place une rime bisarre,
Qui, forçant d'aligner des mots pour s'exprimer,
Fait un vers pour le sens, et l'autre pour rimer.
Divine antiquité!...

FINTAC.

Le zèle vous égare;
C'est par trop mépriser...

L'EXERGUE.

Et c'est avec raison.
Au reste, cher Fintac, croyez que je vous cède.

FINTAC.

Cher l'Exergue, en effet....

L'EXERGUE, d'un ton patelin.

Qui plus que vous possède,
Cher Fintac, les trésors?...

FINTAC, se rengorgeant.

Ah! vous êtes trop bon,
Cher l'Exergue : il est vrai...

L'EXERGUE, très doucement.

C'est la vérité pure,

(Avec toute la colère possible.)

Cher Fintac, et jamais;... mais je dis à Monsieur...

FINTAC.

Permis à vous, car...

L'EXERGUE.

Qu'il est dans l'erreur.

FINTAC.

Sans doute.

L'EXERGUE.

Que les Grecs...

FINTAC.

Ah! oui, la chose est sûre.

L'EXERGUE.

Ont seuls imaginé...

FINTAC.

N'est-ce pas mon avis?
Les modernes... la thèse est claire...
Ont seuls imaginé... les anciens... et puis...
C'est ce qui fait que si... parbleu! voilà l'affaire
Éclaircie en deux mots! Ah! te voilà, Clément!

CLÉMENT.

Oui, Monsieur, je venais...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CLÉMENT.

FINTAC, à Clément.

Va montrer à l'instant...
(A l'Exergue.)
Ah! quel plaisir je vais vous faire!
(A Clément.)
Mon voile du Palladium!

(A l'Exergue.)

Il est venu tout droit du Latium.

L'EXERGUE.

Un discours trop flatteur abuse mon oreille ;
Quoi! vous avez chez vous cette rare merveille!
Oh! mon ami Fintac, trois, quatre fois heureux!

(Changeant de visage.)

Quel triste souvenir vient perturber ma joie!
J'ai lu dans un auteur fameux,
Qu'il fut brûlé dans la prise de Troye.

FINTAC, avec joie.

Je l'ai.

CLÉMENT, bas à Fintac.

Qu'est-ce, Monsieur, que ce Paladion?

FINTAC.

Ce voile, renfermé sous quadruple serrure.

CLÉMENT, bas.

Ah! quoi! C'est ce vilain chiffon,
Sans forme, sans couleur? Monsieur plaisante!

FINTAC.

Non.

L'EXERGUE, à Clément.

Tu dis donc qu'il n'a plus ni couleur ni figure?
Mes yeux, délectez-vous: ah! qu'il doit être beau!
Prosternons-nous devant un si rare morceau.

CLÉMENT, à part.

A leur âge! ah! mon dieu! je ne puis pas m'y faire.

(A l'Exergue.)

Allons.

L'EXERGUE, s'arrêtant devant la porte que Clément ouvre.

Restes sacrés que je révère,

Dans un trouble religieux,
Je m'approche du sanctuaire
Qui vous dérobe aux mortels curieux.
Après vous avoir vus, mes yeux,
Oui, sans regret, mes yeux à la lumière
Se fermeront... en bénissant les dieux.

FINTAC, attendri et l'embrassant.

Allez, mon cher, voyez et vivez, je le veux.

(L'Exergue, attendri, le serre et sort.)

SCÈNE VIII.

FINTAC, CÉLICOUR.

CÉLICOUR.

Ah! de grâce, achevez de me dire...

FINTAC.

Il m'enchante!
J'aime à voir la jeunesse active, impatiente;
Bien, bien: nous sommes seuls; il faut en profiter:
Mais, avant de t'ouvrir mon âme tout entière,
J'ai voulu m'informer si, sur ton caractère,
Sur ta discrétion, je pouvais bien compter.

CÉLICOUR.

Vous me feriez tort d'en douter.

FINTAC.

Cette crainte d'abord m'a semblé nécessaire.
Je te connais, et t'adopter pour fils,
Nous en étions...

CÉLICOUR.

Au futur hyménée
De votre nièce.

FINTAC.

Allons, tu n'as pas quelqu'idée ?

CÉLICOUR, *embarrassé.*

Non...

FINTAC.

Pas la moindre ? Et l'Exergue...

CÉLICOUR, *effrayé.*

Lui ! quoi ?..

FINTAC.

Depuis long-temps, je l'estime, je l'aime.

CÉLICOUR.

Mais il a soixante ans !

FINTAC.

Tout au plus ; c'est lui-même :
Cela vaut un jeune homme... il est frais comme moi.
As-tu bien remarqué son maintien, sa science ?
As-tu vu comme j'ai toute sa confiance ?
Il sait ce que je vaux. Un savant comme lui
Daigne vouloir Agathe ! Ah ! c'est par complaisance.
Ma nièce n'en sait rien. Il l'instruit aujourd'hui,
Et dans huit jours, je fais le mariage.

CÉLICOUR.

Dans huit jours ?

FINTAC.

Dans huit jours ; que je suis enchanté !
Sois discret.

CÉLICOUR.

Oui.

FINTAC.

Je crois à ta sincérité ;

Mais le plaisir d'apprendre une chose agréable,
T'ira faire parler.

CÉLICOUR, *impatienté.*

Monsieur, ne craignez rien.

(*A part.*)

Oh! ce supplice est incroyable.

FINTAC.

Je te dis tout; vois si je t'aime bien.

CÉLICOUR, *se levant.*

Beaucoup.

FINTAC.

Tu sauras donc que dans cette journée...
M'entends-tu, Célicour? ô hymen, hyménée!
Il faut t'apprendre un nœud que tu dois célébrer.
L'épithalame, allons :... c'est à toi de le faire :
C'est un moyen de t'illustrer,
Et de convaincre l'antiquaire.

CÉLICOUR.

Moi?

FINTAC.

Point de modestie; elle nuit au talent.

CÉLICOUR.

Je réussirai mal.

FINTAC.

Je suis sûr du contraire.
Refuser d'essayer, c'est un entêtement.
Agathe est jeune, assez jolie :
Avec de l'âme et du génie,
On ne doit point tarir sur un pareil sujet...
Tu ne dis rien! ma nièce te déplaît?

CÉLICOUR, *embarrassé.*

Monsieur, en la voyant, tout le monde l'admire.

FINTAC.

Tu dis ça faiblement : à l'égard du mari,
Quelle matière pour écrire!
Un cabinet divin, un médailler choisi.
De plus, du grand Orphée il possède la lyre,
Un des œufs de Léda, le thyrse de Bacchus;
Cela vaut tout au moins cinquante mille écus.

CÉLICOUR, *à part, la main sur les yeux.*

Que je suis malheureux!

FINTAC, *croyant qu'il rêve à l'épithalame.*

Bon! Apollon l'inspire.
Comme diable il a bien saisi!
Profite des instans. Cela m'échauffe aussi.
Je veux, une heure ou deux, m'enfoncer dans l'étude.
Il mord ses lèvres! Bien! oh! c'est un métier rude.
De la gaîté! Courage, mon ami!
Le sort n'est pas toujours rebelle.
C'est pour te rendre heureux que je t'appelle ici.
Oui, oui, je te réserve une bonne nouvelle :
Ah! je me suis avisé d'un bon tour!
Tu verras... A tantôt... Adieu, mon Célicour.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

CÉLICOUR, *seul.*

Que m'importe! est-il rien qui m'intéresse encore,
Si l'on m'arrache à l'objet que j'adore?

Quoi! je viendrais aujourd'hui dans ces lieux,
Pour être le témoin d'un hymen odieux!
Au chagrin, aux regrets, à la douleur affreuse,
Que doit éprouver un amant,
Il me faudrait encore ajouter le tourment
De la savoir à jamais malheureuse!
Craignons, pour l'empêcher, de perdre un seul moment
Essayons, s'il se peut, quelque intrigue secrette :
Gagnons le bon Clément ou la fine Lisette :
De leurs soins, mon bonheur va dépendre en ce jour.
Jusqu'à présent, amant timide,
Du temps, de mon respect, j'attendis du retour ;
Mais c'est ce soir que mon sort se décide ;
Je n'ai plus qu'un moment, je le donne à l'amour.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENT, seul.

Mon maître dit, et toujours il dit bien,
Que sans réflexion il ne faut faire rien.
J'ai dîné, j'ai loué ; je n'ai plus rien à faire...
Et c'est le moment de penser.

(Il marche en rêvant.)

Ce monsieur Célicour a beaucoup de tendresse
Pour notre charmante maîtresse...

Ah! ah! ce n'est pas si mal fait.
Il veut savoir de Lisette, s'il plaît,
Et le tout par délicatesse;
Ah! c'est encore assez bien fait.
Il ne veut pas en instruire mon maître...
Hum! hum! mais c'est mal fait peut-être.
J'ai reçu vingt louis de notre amant discret;
C'est fort bien fait, en conscience.
Mais il veut exiger de ma reconnaissance,
Que je serve les feux dont il brûle en secret;
Ah! pour le coup, c'est fort mal fait.

(Il se promène en gesticulant.)

SCÈNE II.

CLÉMENT, LISETTE.

LISETTE.

Je te cherche, Clément.

CLÉMENT, sans l'écouter.

Tromper un si bon homme!
Moi!

LISETTE.

Que dis-tu?

CLÉMENT, de même.

Moi, rendre cette somme!

LISETTE.

Fi donc!

CLÉMENT.

De beaux louis! ah! cela fend le cœur.
L'honneur et l'intérêt... j'aime beaucoup l'honneur;
Mais j'aime bien l'argent...

LISETTE.

Instruis-moi, le temps presse.

CLÉMENT.

En deux mots; Célicour, moins sensible aux grands biens
Qu'aux vertus qu'il remarque en ta jeune maîtresse,
Voudrait voir, par mes soins, agréer sa tendresse.
C'est le fait: vingt louis, ce sont là ses moyens:
Est-ce clair?

LISETTE.

Oh! très clair. La cause est excellente.
Pourquoi balançais-tu?

CLÉMENT.

Tiens, ce qui me tourmente,
C'est la philosophie. Un apprenti savant,
Valet d'un connaisseur, et connaisseur peut-être!
Sur mille objets parlant, critiquant, approuvant,
Honnête homme d'ailleurs! là... puis-je être un peu traître?
Je veux me rappeler si, parmi les auteurs
Que toujours je relis, et que toujours j'oublie,
Je n'ai pas vu que dans la vie,
Suivant le besoin ou l'envie,
On pût faire prêter ses mœurs.

LISETTE.

Oui, certain livre dit que, pour servir la flamme
De deux cœurs honnêtes, constans,
On peut accepter des présens;...
Mais pour les remettre à sa femme,

CLÉMENT.

Cet article-là ne vaut rien,
Et d'autant plus, en ton livre il m'étonne,

Que je suis sûr d'avoir lu dans le mien,
Qu'il faut garder ce qu'on nous donne.

(Il met la bourse dans sa poche.)

Mais ne disputons plus : dis-moi plutôt, friponne,
Si, quand Agathe ici...

LISETTE.

Je t'en fais le serment ;

(Avec sensibilité.)

Et mon cœur l'avait fait d'avance !...

(Souriant.)

Mais qu'aurai-je pour prix de mon zèle constant ?

CLÉMENT.

Je te promets beaucoup...

LISETTE.

Quoi?

CLÉMENT.

De reconnaissance.

LISETTE, gaiement.

Le plaisir d'obliger vaut mieux que ton argent.

CLÉMENT.

Ta délicatesse est extrême ;
Je l'approuve certainement.
Je pense aussi fort noblement...
Je n'agis pas toujours de même.

(Il sort.)

LISETTE, riant.

Si l'aveu n'est pas noble, au moins il est bien franc !

SCÈNE III.

LISETTE, AGATHE.

LISETTE, à part.

Elle vient.... elle rêve... usons de stratagème,
Pour la forcer à dire son secret.
(Haut.)
Je gagerais que quelque grand projet,
Ou quelqu'étude réfléchie...

AGATHE.

Moi! que pourrais-je?

LISETTE.

Il est plus d'un sujet.
Par exemple... la poésie...
Dans un madrigal, un couplet,
On peut chanter ce qui nous plaît;
Soit la langueur d'une âme indifférente,
Soit les charmes de l'amitié...
(Avec finesse.)
Et la rime, dit-on, est plus obéissante,
Quand l'esprit et le cœur travaillent de moitié.

AGATHE.

On le dit; mais...

LISETTE, finement.

Ou la géométrie...
On calcule le temps où l'on verra l'objet
Qui fait le bonheur de la vie,
Et cela souvent désennuie;...
Ou tout au moins cela distrait.

AGATHE, troublée et fâchée.

Quel objet?

LISETTE, souriant malicieusement.

Ah! votre oncle, ou quelque bonne amie.

AGATHE, pinçant ses lèvres.

Fort bien!

LISETTE.

Ah! je le vois; je ne suis pas au fait.
L'hymen peut-être... eh! vous daignez sourire.

AGATHE.

De ta folle pensée.

LISETTE.

Hem! je ne sais que dire.
Pour moi, je trouverais l'objet très sérieux...
Et Célicour, je gage... oui, j'ai lu dans ses yeux...

AGATHE, comme piquée.

Vous me parlez de lui sans cesse.

LISETTE.

Il est sensible...

AGATHE.

Hé bien!

LISETTE.

En lui tout intéresse;
De l'esprit...

AGATHE.

Il se peut.

LISETTE.

Beaucoup de sentiment.

AGATHE, avec un sourire ironique.

Le portrait est flatteur.

LISETTE.

Le respect le plus tendre,
Le plus soumis...

AGATHE.

On croirait, à t'entendre,
Qu'il est parfait... Eh bien! pourquoi? comment
As-tu jugé de lui si favorablement?

LISETTE, la fixant.

Mais sur certains regards... et sur certain langage...

AGATHE, vivement.

Que disait-il?

LISETTE, à part.

Redoublons de courage.
(Haut.)
Il me vantait vos attraits, son amour:
Moi, je lui répondais que l'âge, quelque jour...
(Avec malice.)
Vous voyez mon motif.

AGATHE, avec un peu d'humeur.

Oui, je connais ton zèle.

LISETTE.

Il ajoutait d'un air si touché, si pressant:
(Mettant beaucoup d'âme.)
« Le temps, je le veux bien, peut la rendre moins belle
» Mais lui peut-il ôter cet esprit séduisant,
» Moins prompt que la beauté, mais plus durable qu'elle
» Et quand ses yeux perdraient cet éclat trop puissant,
» Pour me rendre à jamais fidèle,
» Il ne faudrait que l'entendre un moment. »

AGATHE, riant.

A ce doucereux compliment,

As-tu paru pour moi sensible?
As-tu répliqué promptement?

LISETTE, piquée.

Qu'a donc ce discours de risible?
Il veut savoir...

AGATHE, riant.

Eh! quoi donc?

LISETTE, piquée.

S'il vous plaît.

AGATHE, souriant.

Il vivait en province; on en juge à ce trait.
Il ne sait pas comment ici l'on se marie.
On ne s'informe pas si la fille est jolie,
Si l'époux aura des vertus.
Le jeune homme est fort riche; elle a cent mille écus;
Bon! c'est une alliance en tous points assortie.
D'après ce beau calcul, on signe, on fixe un jour:
A peine ils se sont vus, pour toujours on les lie:
On prie et la ville et la cour:
Chacun se rend à la cérémonie,
Et rien n'y manque que l'amour.

LISETTE, avec dépit.

Je crois, en pareil cas, à votre obéissance.

(Avec affection.)

Pourquoi dissimuler? un peu de confiance.
Il faut tout m'avouer.

AGATHE.

Tout? Eh bien! Célicour...

LISETTE.

Par votre cœur...

AGATHE.

Hélas!

LISETTE.

Est payé de retour.

AGATHE, souriant les deux premiers mots.

Eh! oui ; mais de nos biens, l'extrême différence
Me fait craindre un refus. Si quelque circonstance,
Favorable à mes veux, pouvait nous rapprocher!
Il saura mon secret... ou, sinon par prudence,
Je dois toujours le lui cacher.
Sois discrète.

LISETTE.

Comptez sur un profond mystère.

(Tendrement ces trois vers.)

Voyez un peu quel droit vous avez sur mon cœur...
Il s'agit de votre bonheur,
Je suis bien sûre de me taire!
Mais voici Célicour.

AGATHE.

Il vient?

LISETTE.

Fort en colère.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CÉLICOUR.

CÉLICOUR, rêvant, sans voir Agathe.

Clément tarde, et je vais... je veux absolument...

AGATHE, le contrefaisant.

Vous allez! vous voulez!... eh! quel emportement!
Qu'avez-vous?

CÉLICOUR.

Je sens bien qu'en rompant le silence,
Je pourrai mériter votre ressentiment;
Mais c'en est trop, le sort épuise ma constance,
Et je dois parler clairement.

AGATHE, ironiquement.

Parlez.

LISETTE.

Venez à moi; je suis plus indulgente.

AGATHE, riant.

Plus curieuse aussi.

LISETTE.

Qu'est-ce qui vous tourmente?

CÉLICOUR.

Le voici : vous verrez... vous verrez si j'ai tort.
(A Agathe.)
C'est dans huit jours qu'on vous marie.
Et l'Exergue est celui...

LISETTE.

Quelle plaisanterie!

CÉLICOUR.

Cet hymen me désole.

AGATHE.

Il me réjouit fort;...
Car vous êtes bien sûr que je serai sa femme.

CÉLICOUR.

Votre oncle m'a chargé de votre épithalame.

AGATHE, froidement.

Fort bien : et voilà donc d'où vient ce grand effroi?

CÉLICOUR, vivement.

Mais, vous épouserez ce maudit antiquaire!

AGATHE, vivement aussi.

Mais comment voulez-vous qu'on décide sans moi,
Ce qui sans moi ne se peut faire?

CÉLICOUR, avec joie.

Vous refuserez donc?

(Lisette va de temps en temps à la porte, pour observer si personne ne vient.)

AGATHE, souriant.

Quand la chose déplaît,
La refuser, le mérite est extrême....
Et ne savez-vous pas vous-même,
Ce qu'à mon sexe un *oui* peut causer de regret?

CÉLICOUR, avec chaleur.

Quelle est ma joie!... ô divine espérance!
Pour la première fois, tu viens luire en mon cœur!

AGATHE, vivement et riant.

Mais votre joie est une extravagance
Aussi bien que votre douleur.

CÉLICOUR.

Comment! vous rejetez sa flamme...

AGATHE.

Après?

CÉLICOUR.

J'espère un jour...

AGATHE.

Quoi?

CÉLICOUR.

D'être votre époux.

AGATHE, riant.

Sans doute. De l'Exergue on ne sera point femme ;
Donc on ne peut avoir d'autre mari que vous!
Le beau raisonnement!

CÉLICOUR.

Oui, malgré vous, j'espère
Que mon respect saura vous désarmer :
Un amant qui sait bien aimer,
Doit avoir quelques droits pour plaire.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FINTAC.

LISETTE.

Voici monsieur Fintac.

CÉLICOUR, à part.

Ah ciel! quel embarras!

FINTAC.

Eh bien! que disait-on? Vous parliez avec âme!

CÉLICOUR, très troublé.

Oui, Monsieur.

FINTAC.

Tu rougis!

LISETTE, avec finesse.

Oh! son sujet l'enflamme!

FINTAC, joyeux.

Il composait?

AGATHE, à Lisette qui veut parler.

Prends garde.

LISETTE, à Agathe.

(A Célicour.)

Oui. Ne vous troublez pas.

(A Fintac.)

De tout vous aurez connaissance.

(A Agathe et à Célicour qui lui font des signes.)

Non, vous avez beau m'appeler,
A mon maître, à Monsieur, je veux, je dois parler :
Il m'accorde sa confiance ;
Et je dois tout lui révéler...

(A Fintac.)

On voulait, pendant votre absence,
Arranger un certain projet ;
Projet bien vu, plein de prudence ;
Car Lisette le protégeait.
Pendant que chacun d'eux et travaille, et désire
Que tout puisse à leur gré bientôt se terminer,
Moi, prudemment, je me retire,
Dans la crainte de les gêner.

FINTAC.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais de loin j'admirais leur génie.
La conversation ne cessait un moment...
La passion... des vers était de la partie ;
C'était des traits... puis une repartie...
Des yeux, un feu, certain ravissement...
Mais pourquoi donc aussi venir si promptement ?

FINTAC.

Ah ! j'entends : bon ! c'était un petit dialogue.

LISETTE.

Sans doute. Ils n'en étaient encore qu'au prologue ;
Mais ils espéraient fort un heureux dénouement.

FINTAC.

Conte-moi donc, conte-moi donc, Lisette :
Leur petit air fâché m'amuse infiniment.
Ne crains rien.

LISETTE.

L'un disait... mais moi, simple soubrette,
Je ternirais l'éclat d'un tableau si charmant.

(Regardant Célicour.)

Monsieur s'en tirera bien mieux assurément.

CÉLICOUR.

Moi! ciel!

FINTAC.

A ce tour-là qui diable eût pu s'attendre?
Je suis indiscret.

LISETTE, malignement.

Oui.

FINTAC, riant.

J'ai bien su le comprendre.
Allons, mes chers enfans, puisque le mal est fait...
Ne vous déguisez plus. Mettez-moi du secret.

CÉLICOUR, à part.

Mon trouble, hélas! va me confondre.

(A Agathe.)

J'avais déjà parlé... C'est à vous de répondre.

AGATHE, malignement.

Eh bien! recommencez.

FINTAC.

Sans doute : le sujet?

CÉLICOUR, embarrassé.

Le sujet! pouvant faire un choix... je le suppose.

FINTAC, surpris.

Un choix!...

CÉLICOUR, se remettant.

Après ma mort... Suivez.

FINTAC.

Ah! je conçois.

Il s'agissait de la métempsicose.

(Riant.)

Vous donnez dans la fable?

LISETTE, finement.

Il le faut quelquefois.

FINTAC.

Oh! oui...

CÉLICOUR, regardant une rose qui est sur le sein d'Agathe.

Je souhaitais passer dans une rose,
Semblable à celle que je vois.

FINTAC.

Le tableau paraît frais, et commence à me plaire.

LISETTE, bas à Célicour.

Bon!

CÉLICOUR.

J'ajoutais : « Si quelque téméraire
» Osait tenter de me cueillir,
» Une épine aussitôt l'en ferait repentir :

(Regardant Agathe.)

» Mais si quelque nymphe charmante

» Daignait jeter sur moi ses regards enchanteurs,
» J'exhalerais mes plus douces odeurs;
» Et de plaisir, ma feuille palpitante,
» S'animerait des plus vives couleurs. »

FINTAC.

Bravo!

CÉLICOUR, regardant Agathe.

De la façon la plus intelligible,
Je lui dirais : « Jeune divinité,
» De vous plaire est-il impossible?
» Excusez ma témérité;
» Tout, jusqu'aux fleurs, devient sensible,
» Pour rendre hommage à la beauté. »

FINTAC, à Agathe.

A toi...

AGATHE, finement.

Vous feriez tant que vous seriez cueillie :
L'instant d'après vous perdriez le jour.

CÉLICOUR, vivement et s'animant.

Quand on meurt des mains de l'amour,
Pourrait-on regretter la vie?
Et je sens...

(Il prend la main d'Agathe.)

FINTAC, l'arrêtant.

Oui, fort bien, la scène est fort jolie;
Mais, mon cher, ne t'échauffe pas.

(Aux femmes.)

Réserve de ton feu... C'est le jour du génie.

(A Célicour.) (Aux femmes.)

Le moment est heureux... travaillons... Je vous prie
De nous laisser.

AGATHE, bas à Célicour.

Adieu!... l'épithalame!

CÉLICOUR.

Hélas!

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

CÉLICOUR, FINTAC.

FINTAC.

L'épithalame... Hé bien!

CÉLICOUR, à part.

Quel nouvel embarras!

(Haut.)

Il n'est pas fait.

FINTAC.

Le plan...

CÉLICOUR.

Oh! je l'ai dans la tête.

FINTAC.

Eh! dis-moi donc, est-ce une ode? une fête?
J'ai des raisons. Tu ne dois pas douter
Que je ne sois fort bon à consulter.

CÉLICOUR.

(A part.) (Haut.)

Assurément... Risquons. J'ai pris l'allégorie
Du Temps, lorsqu'il s'unit avec la Vérité.

FINTAC.

Hum! cette image a de la poésie :
Mais elle peint trop la caducité,
Et le Temps est bien vieux.

CÉLICOUR.

C'est un trait de lumière.
Monsieur l'Exergue est, par goût, antiquaire.
Vous, dont l'esprit profond...

FINTAC, réfléchissant.

Oui, comme toi, je sens...
Mais, mon ami, le jour d'un hyménée,
S'entendre comparer au Temps,
C'est une bien lugubre idée.

CÉLICOUR, souriant.

Aimez-vous mieux l'hymen de Vénus et Vulcain?

FINTAC.

Vulcain! son cabinet, médaille, armure antique...
L'aventure de Mars me paraît trop critique;
Peut-être, un autre jour, seras-tu plus en train:
Il s'agit à présent de bien une autre affaire.

CÉLICOUR.

Expliquez-vous.

FINTAC.

Il est certains événemens...
Oui, mon cher Célicour; je vais, dans ces momens,
Te prouver l'amitié qui m'unit à ton père.
Tu n'es pas riche, et j'aime mieux
Te rendre possesseur d'un don bien précieux...

CÉLICOUR.

Qui? moi, Monsieur?...

FINTAC.

Oui, mon ami, toi-même.

CÉLICOUR.

J'aurais pu mériter!...

FINTAC.

Sans réfléchir, on aime.
Tu m'as plu. J'ai jugé qu'en toi je rencontrais
Le mortel que depuis long-temps je désirais.
Me trompai-je jamais?... Aujourd'hui, plus de feinte
Toi seul mérite cet honneur.

CÉLICOUR.

Mais l'Exergue...

FINTAC.

Il est vrai : d'abord en sa faveur...
A présent contre lui j'ai des sujets de plainte.
Il ose soutenir... (Oh! c'est un entêté!)
Que mon palladium est une fausseté.
Un sentiment jaloux lui dicte ce langage.
Cela te convient mieux, vu ton goût et ton âge.
De faire ton bonheur, je me sens enchanté.

CÉLICOUR.

Quoi, Monsieur! vous riez! votre prudence sonde...

FINTAC.

Non. C'est ainsi que j'attrappe mon monde.
(L'embrassant.)
Me voilà. C'est mon cœur. Je suis tout sentiment.
Enfin, je te le dis; c'est mon bien, mon enfant,
Que je vais te donner.

CÉLICOUR.

Que ma joie est extrême!
Quel moment glorieux! Je puis donc espérer...
Il est aisé de voir le stratagême...

FINTAC, étonné.

Oui, tu le vois?

CÉLICOUR.

Le cœur sait inspirer...

FINTAC.

Tu m'étonnes! Tant mieux : j'approuve fort ton zèle.
Mais il faut t'expliquer...

CÉLICOUR, avec la plus grande impatience.

Je sais tout.

FINTAC, très étonné.

Quoi! vraiment,

(Il rit.)

Tu te doutes du tour? Hem! n'est-il pas...

CÉLICOUR, riant aussi.

Charmant.

(Ils rient tous deux un instant.)

FINTAC.

Faut-il l'aller chercher?

CÉLICOUR.

Je ne vis plus sans elle.

FINTAC.

Eh bien! tu vas la voir; triomphe; elle est à toi,
Et je t'en donne ici ma foi.
C'est un trésor plus cher mille fois que la vie.

CÉLICOUR, le repoussant.

Oui.

FINTAC, revenant.

Ne t'arrête pas à ses petits défauts.
Elle en a, je le crois. Peut-on être accomplie?
L'excessive rigueur est le talent des sots.
Sois donc pour elle indulgent...

CÉLICOUR, le poussant encore.

Oui, mon père.

FINTAC, revenant toujours.

Mais non, je te permets d'être un juge sévère,
Que la seule équité dicte ton jugement.

(En s'en allant.)

Mon fils, on s'enrichit du bien que l'on sait faire.

(Il s'éloigne en le regardant.)

CÉLICOUR.

Je vous attends avec empressement.

SCÈNE VII.

CÉLICOUR, seul.

Il voulait m'éprouver.... la chose est naturelle.
Cet hymen prétendu n'était qu'un piége heureux,
Pour savoir si mon cœur brûlait des mêmes feux,
Et nous unir après d'une chaîne éternelle.
Ah ! je le sens, mon bonheur est parfait.
Viens, Agathe, assurer l'amant le plus fidèle,
Qu'à toi, plus qu'à ton oncle, il devra ce bienfait !

SCÈNE VIII.

CÉLICOUR, FINTAC.

FINTAC, à part, regardant de tous côtés.

(Haut.)

Seul ! bon ! Chut ! la voici.

CÉLICOUR, l'embrassant, regardant partout.

Mon père, où donc est-elle ?

FINTAC.

Mais rien au moins n'a ralenti ton zèle?

CÉLICOUR, voulant sortir.

Non, rien; mais laissez-moi...

FINTAC.

Paix donc, plus doucement.

CÉLICOUR, cherchant à s'en aller.

Ne vous opposez pas à mon impatience.

FINTAC, à part.

De son succès futur, c'est le pressentiment.

CÉLICOUR, s'en allant à la porte.

Et comptez à jamais sur ma reconnaissance.

FINTAC, courant après lui.

(Mystérieusement.)

Où veux-tu donc aller? Je la tiens, oui.

CÉLICOUR.

Comment?

FINTAC, l'amenant au bord du théâtre.

Dans ma poche.

CÉLICOUR.

Hem! Monsieur!

FINTAC.

Dans ma poche, vraiment.

CÉLICOUR.

Dans votre poche?

FINTAC.

Il fallait du mystère!

Comme je veux que ce bienfait
Soit dans le plus profond secret...

CÉLICOUR.

Et c'est dans votre poche!... Hélas! Monsieur, par grâce,
Cessez de plaisanter ainsi.

FINTAC.

Mais voyez si l'on peut me soutenir en face . . .
Je vais te la montrer.

CÉLICOUR, criant de colère.

Me la montrer!... et qui?

FINTAC.

Ma comédie, et la voici.

CÉLICOUR, à part.

Sa comédie!

FINTAC.

Hé bien! l'homme incrédule,
Vous voilà confondu!

CÉLICOUR.

Très fort.

FINTAC.

Je le crois bien.
Et vous mériteriez... Va, soit gai, ce n'est rien.
Le nom de mon ouvrage est... lis: *la Tarentule.*
C'est un sujet tout neuf, triste, divertissant,
Un drame, enfin, vengeur du ridicule
Dont on veut accabler ce genre intéressant.
Eh bien! mon cher ami, je t'en fais le présent:
C'est sous ton nom qu'il doit paraître;
Je t'en promets un grand succès.
Quel avenir! de tels essais
Seront ma foi des coups de maître.

CÉLICOUR.

Et pourquoi craignez-vous d'en passer pour l'auteur.

FINTAC.

Je t'aime assez pour t'en céder l'honneur.

CÉLICOUR.

Les acteurs...

FINTAC, content.

En défaut tu croyais donc me prendre?
Elle est reçue, apprise, et pour te bien surprendre,
Sous ton nom, et ce soir, on la joue... eh!....

CÉLICOUR.

Monsieur!
Ce soir! Jamais, ou je romps le mystère.

FINTAC.

Ta modestie est rare, et ne peut que me plaire;
Mais je n'en veux pas abuser.
Lis-la. Je te permets après de refuser.
Mais, lis-la. Quel plaisir pour lui! Je me retire.
Oh! que tu vas pleurer et rire!

SCÈNE IX.

CÉLICOUR, seul.

M'être laissé tromper par l'espoir!... quel tourment!...
Si je fuyais Fintac, si je brisais ma chaîne...
L'ai-je pu prononcer?... pardonne à ton amant,
Agathe; le plaisir de te voir un moment,
Adoucit un siècle de peine.

(Il s'assied.)

Lisons ce drame merveilleux,

Où l'on veut réunir Thalie et Melpomène,
Pour les outrager toutes deux.
(Il parcourt.)
Comment! morbleu!... deux changemens de scène
(Il lit rapidement.)
Dans un acte, et des points... sentencieux jargon;
Est-ce là de la poésie?...
(Il se lève.)
Allons rendre à Fintac sa triste comédie;
Qu'il cherche ailleurs un prête-nom.

SCÈNE X.

AGATHE, CÉLICOUR.

AGATHE.

Peut-on savoir quel est l'ouvrage...
Est-il de vous?...

CÉLICOUR, avec vivacité.

Non pas, heureusement.

AGATHE.

On voit bien sur votre visage,
Que vous n'en êtes pas content.

CÉLICOUR.

Il est certain... Mais c'est un secret important,
Dont je ne dois pas vous instruire.

AGATHE, souriant.

Vous allez pourtant me le dire.

CÉLICOUR, souriant.

Vous le croyez?

AGATHE, *souriant.*

J'en suis sûre : à l'instant.

CÉLICOUR.

Comment, vous exigez ?...

AGATHE, *tendrement.*

Non ; mais je le désire.

CÉLICOUR, *de même.*

Ah ! vous avez raison, ce seul mot doit suffire.
C'est un drame nouveau.

AGATHE.

Quel est l'auteur ? son nom ?

CÉLICOUR.

Je crains...

AGATHE, *vivement.*

Son nom : à présent, je l'ordonne.

CÉLICOUR.

Fintac.

AGATHE.

Mon oncle, auteur d'une pièce ! lui !... bon !
(*Souriant.*)
Et l'ouvrage, entre nous, dites, je vous pardonne.

CÉLICOUR.

Le peu que j'en ai lu, je l'avoue à regret,
M'a paru dénué d'action, d'intérêt...

AGATHE.

Vous vous en affligez ! mais c'est une folie.

CÉLICOUR.

Si vous saviez jusqu'où s'étend sa barbarie !
C'est moi qu'il fait passer pour en être l'auteur.

AGATHE, vivement.

Que dites-vous?

CÉLICOUR.

Que cette comédie
Se donnera ce soir sous mon nom...

AGATHE.

Quel bonheur!
Louons le ciel de l'aventure.
Avez-vous accepté?

CÉLICOUR.

Non pas, je vous assure:
Mais peut-être il l'exigera.

AGATHE.

Tant mieux.

CÉLICOUR.

Mais elle est détestable.

AGATHE.

Tant mieux encor.

CÉLICOUR.

Mais, elle tombera.

AGATHE, très vivement.

Tant mieux, tant mieux; rien n'est plus favorable.
Comptez même, Monsieur, sur mes vœux pour cela.

(Sérieusement.)

N'en demandez pas davantage.
Je ne m'explique pas; mais il faut à l'instant,
Aller trouver mon oncle, accepter son ouvrage;

(Tendrement.)

Agathe le désire... et son cœur... mais vraiment

(Reprenant son caractère avec un enthousiasme ironique.)

J'en dis trop: volez donc où l'honneur vous appelle.

Un amant couronné ne craint point de cruelle.
Oui, j'aperçois déjà... c'est l'immortalité
Qui porte votre nom au temple de mémoire.
(Malicieusement.)
Allez boire, à longs traits, la coupe de la gloire...
Mais ne m'oubliez pas dans la prospérité.

(Elle sort très vite.)

SCÈNE XI.

CÉLICOUR, seul.

(Appelant Agathe.)
Agathe! Elle me laisse! Oh ciel! que dois-je faire?
Quoi! souffrir un affront qu'on n'a pas mérité!
Pour un autre, sifflé! Quel est donc ce mystère?
Je ne balance plus. Allons, et pour lui plaire,
Il lui faut immoler jusqu'à ma vanité.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, LISETTE.

AGATHE, inquiète.

Quoi! l'on ne revient pas! Ciel!.. la pièce nouvelle
Aurait pu réussir!...

LISETTE.

Que vous êtes cruelle !
Vous voudriez qu'elle fût sans succès ?

AGATHE.

Oui, Lisette.

LISETTE.

Pensez quels seront ses regrets.

AGATHE, souriant.

Non, Lisette. Ce soir, qu'elle soit mal reçue,
Je te promets...

LISETTE.

Et moi, je vous promets la vue
Du plus charmant objet... C'est l'Exergue, frisé,
Poudré, paré pour vous. Ma foi ! notre antiquaire
A l'air d'un Adonis

AGATHE.

Il faut nous en défaire.

LISETTE.

C'est le meilleur parti ; mais il n'est pas aisé.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, L'EXERGUE, en habit riche, à la Française, mais de mauvais goût ; une perruque à bourse, une épée, etc.

L'EXERGUE.

Sous cet habit galant, j'ose à vos yeux paraître,
Et j'ai voulu, par-là, vous donner à connaître
Votre pouvoir sur moi. C'est pour vous tout exprès,
Que, suivant, en ce jour, un trop moderne usage,

Je fais voir un savant, un sage,
Adoptant, pour vous plaire, un habit tout français.
Trop chère Agathe !... O ma déesse !
Qui sera juste et vous verra,
A votre taille enchanteresse,
Avec Horace, s'écriera...

AGATHE.

Je n'entends point Horace, et je vous remercie.

LISETTE.

Latin, français, et qu'importe cela ?
Se servit-on, toute la vie,
D'un jargon différent du sien ?
Une femme entend toujours bien
Quand on lui dit qu'elle est jolie.

AGATHE.

Venez-vous de la comédie ?

L'EXERGUE.

Des théâtres français ! Qu'y verrais-je, grands dieux !
Ah ! chez les anciens, qu'on s'amusait bien mieux !
J'aime, surtout, ce lieu de forme circulaire,
Où l'on apercevait des milliers de Romains,
Exciter, par leurs cris, leurs battemens de mains,
Des hommes qui, de sang, faisaient rougir la terre...
Pour désennuyer ceux qui n'avaient rien à faire.
Tantôt, c'est un gladiateur
Que vient combattre un lion dans l'arène :
D'un des deux la mort est certaine :
Quel plaisir pour un amateur !
Car souvent encor le vainqueur
Mourait sur le lieu de la scène ;

Et sa grâce, en tombant, sa muette fureur,
Ses yeux éteints, mais fiers, sa figure sereine,
Faisaient pâmer et d'amour et d'horreur,
Le mâle cœur d'une dame romaine...
Mais, parlons d'un objet plus riant et plus doux :
C'est de notre union.

AGATHE.

Monsieur, que dites-vous?

L'EXERGUE.

Je veux parler de l'heureuse journée
Qui nous joindra par un tendre hyménée.

AGATHE, riant de tout son cœur.

Monsieur plaisante, assurément?

L'EXERGUE.

Pourquoi? Douteriez-vous?...

AGATHE.

Tant d'honneur me surprend.

LISETTE.

Je gage que Monsieur nous fait le sacrifice
De quelque vieille impératrice.

(Elle le tire à part.)

Soyons de bonne foi... ma maîtresse vous plaît;
De l'aimer de profil vous lui faites la grâce.
Nous voulons un mari qui nous aime de face...
Ainsi, tout franchement, vous n'êtes pas son fait :
Vous pouvez à présent...

L'EXERGUE, avec douleur.

Oh! trop heureuse Rome!
Vous connaissiez bien mieux tout le prix d'un grand homme

(A Agathe.)

Pourriez-vous rejeter l'hommage de mes vœux?
Cruelle! il est trop vrai! votre air noble, vos yeux,
Ces yeux, où la beauté règne avec la sagesse,
Ces yeux, enfin, pour qui l'Italie et la Grèce
Eussent brûlé sans doute un encens glorieux,
Ont su vaincre ce cœur, jusqu'alors invincible...
Caracalla, Madame, eut une âme sensible;
Socrate, de l'amour ressentit tous les feux;
Aristote brûla pour les charmes d'Horphale:
Hercule, encor plus amoureux,
Hercule fila pour Omphale.
Et l'Exergue, à son tour, ne peut-il pas, comme eux...
Ne redoutez pas de rivale:
Non, pour mon cœur vous avez plus de prix,
Vous êtes, à mes yeux, un trésor plus exquis
Que les bustes de Praxitelle,
Que les tableaux du grand Apelle,
Que la Vénus de Médicis.
J'ai dit.

LISETTE.

Comment, Mademoiselle,
Monsieur daigne vous préférer
A des tableaux du grand Apelle!
A des bustes de Praxitelle!
Ce fripon-là veut se faire adorer!

(A l'Exergue.)

Allons, vous n'êtes pas sincère.
Mais regardez-là donc... elle est à son printemps;
Elle a de la fraîcheur; enfin, mille agrémens

Faits pour glacer un antiquaire...
Et pour qu'elle puisse vous plaire,
Attendez-la du moins à trente ans.
J'ai dit.

AGATHE, à l'Exergue.

De vos bontés je suis reconnaissante;
Mais trop moderne, hélas! et, tenez, entre nous,
C'est un défaut dont je suis fort contente.
Si la Sybille était vivante,
Elle seule je crois, serait digne de vous.
Quant à moi, je renonce à ce bonheur si doux,
Et ne serai que votre humble servante,
J'ai dit...

L'EXERGUE.

Dieux immortels! l'ai-je bien entendu?
A de si tendres vœux, cet accueil est-il dû?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CLÉMENT.

CLÉMENT, accourant.

Ouf! ouf!

LISETTE.

Eh bien! la pièce?

CLÉMENT.

Elle est allée au diable.

LISETTE.

Et Célicour?

CLÉMENT.

Au diable; au diable aussi.

AGATHE.

(A part.)

Elle est tombée. O sort! que tu m'es favorable!
Mon projet a donc réussi.

LISETTE.

Racontes-nous...

CLÉMENT.

D'abord, on fait un grand silence.
Cela ne dure pas; car à peine on commence,
A peine un des acteurs avait déjà parlé,
Que plus d'un spectateur avait déjà sifflé.
Je juge que ce bruit n'est pas de bon augure;
Je juge bien. On tousse, on se mouche, on murmure.
Je crie en vain: *paix-là!* Des sifflets déchirans
Répondent par échos, à mes *bravo* mourans.
On bâille; on bâille; non, non, jamais de la vie,
Je ne vis, de bâiller, une pareille envie:
Moi-même, j'en conviens, malgré tous mes efforts,
Au sort du jeune auteur, plus qu'un autre sensible,
Faisant, pour m'amuser, tout ce qu'il est possible,
Au milieu d'un morceau, je bâille et je m'endors.
Je m'éveille pourtant à la fin de la pièce:
C'est là que, redoublant de zèle, de transports,
Je bats, des pieds, des mains... Mais, ô honte! ô tristesse!
Lorsqu'à crier: l'*Auteur*, moi tout seul, je m'empresse,

(Il bâille.)

Un maudit bâillement me saisit, et je sors,
Pour pouvoir, à mon aise, aller bâiller dehors.

(Il bâille.)

AGATHE.

(A part.) (Haut.)

Tout sert mes vœux. Mon oncle?...

CLÉMENT.

Il gémit, il enrage.

Son cœur sensible et bon n'aime point à demi;
Il souffrait... pâlissait... A le voir, à l'entendre,
Pour l'auteur qu'on sifflait, on aurait pu le prendre;
Il faut en convenir, c'est un bien bon ami!
Mais il vient... regardez; sa physionomie
Est toute renversée...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FINTAC.

FINTAC.

O cabale ennemie!

Contre le vrai mérite...

L'EXERGUE, lui frappant sur l'épaule.

Hé bien! ai-je raison?

Votre moderne goût produit-il rien de bon?

FINTAC, tristement.

Vous avez vu jouer...

L'EXERGUE.

Moi! Non, en conscience.

Croyez-vous, à présent, à mon expérience?
J'étais sûr de la chute... Allons, de la gaîté;
Et pour vous consoler, lisez Plaute, Térence,
Et vous verrez la différence
Des auteurs que produit la France
Aux auteurs de l'antiquité.

FINTAC.

(Bas.) (Haut.) (Les femmes sortent.)

Le butor! Qu'on me laisse... Il ne viendra personne.
Ah! te voilà, Clément! Toi, tu sais qu'elle est bonne.
Je t'ai toujours reconnu de l'esprit.

CLÉMENT, d'un ton suffisant.

Ah! je dis oui, Monsieur, bonne, sans contredit...
Mais il s'en fallait bien qu'elle fût amusante.

FINTAC, feignant de rire.

(A part.) (Haut.)

Le sot. Monsieur Clément plaisante.

CLÉMENT, content de lui.

(A part.) (Haut.)

Monsieur... Il rit, flattons-le... Mais enfin...
Un jeune homme peut-il avoir le goût si fin?
Ah! par exemple, quel dommage
Que Monsieur n'ait encor donné rien aux Français!

(D'un ton suffisant.)

C'est là ce qui serait... Oui, ce n'est qu'à votre âge...
Qu'on doit espérer des succès!

FINTAC, étouffant de colere.

Va-t-en.

CLÉMENT.

(Bas.) (Haut.)

Ça ne prend pas. Monsieur, je me retire.

(A part.)

Quel ami! L'avenir me fait pourtant trembler.
Si monsieur Célicour se fait encor siffler,
Oh! c'en est fait, mon maître expire.

(Il sort.)

SCÈNE V.

FINTAC, L'EXERGUE.

L'EXERGUE.

Nous voilà seuls... Parlez. Comptez-vous recevoir
Ce petit Célicour ?

FINTAC.

Pourquoi non, je vous prie ?
Il doit souper ici ce soir.

L'EXERGUE.

Ici, ce soir ! Après l'ignominie
Dont tout Paris le couvre en cet instant !

FINTAC, cachant son dépit.

Paris a tort.

L'EXERGUE.

Un homme sans talent !

FINTAC, vivement.

Qu'en savez-vous ?

L'EXERGUE.

Qui, plein de suffisance,
Lorsqu'il peut être heureux chez lui,
Vient de se donner aujourd'hui
En spectacle à toute la France !

FINTAC, soupirant.

Hélas !

L'EXERGUE.

Qui, sans nous consulter,
Blâmant les anciens, se croyant de la verve,
Rime, rime, en dépit du goût et de Minerve,
Et malgré nous, se fait représenter.

FINTAC.

Eh! non; c'est moi...

L'EXERGUE.

Je sais; complaisance! faiblesse!...
Abusant de votre amitié,
Il vous a fait applaudir à sa pièce,
Qui demain vous eût fait pitié.

FINTAC.

Non, parbleu!

L'EXERGUE.

J'en suis sûr.

FINTAC.

(Bas.)

Ah! quel homme! J'enrage.

L'EXERGUE.

Vous conviendrez du moins que c'est un plat ouvrage.

FINTAC.

(Bas.)

Je n'en conviendrai point... J'étouffe de courroux.

L'EXERGUE.

Après la honte enfin, qui devient son partage,
Il ne peut être admis chez vous.

FINTAC.

Je veux... le ménager...

L'EXERGUE.

Et pourquoi?

FINTAC.

Mais...

L'EXERGUE.

Folie!
Je lui crois des projets; votre nièce est jolie...

S'il vient encore ici, n'espérez plus m'y voir.

FINTAC.

Mais, je ne puis vous concevoir.
Vous témoignez peu de délicatesse :
Célicour est le fils d'un ami, d'un parent;
Vous savez bien qu'à lui je m'intéresse,
(A mi-voix.)
Et vous voulez que j'aille... Il n'est qu'un vrai pédant.

L'EXERGUE, en entendant cet *à parte.*

Pédant!... Ainsi nommer un l'Exergue! un savant!
Puisse le ciel, vengeur de l'affront qui me blesse,
Vous priver du bonheur de voir jamais la Grèce!
Appesantir vos yeux, en lisant Cicéron,
Et ne vous réveiller qu'aux rimes de Pradon!
Afin de mieux punir une aussi grande offense,
Puissiez-vous n'acheter que des livres nouveaux,
Pour toute instruction, n'avoir que les journaux,
Pour seul historien, la Gazette de France,
Et, victime en tout point du goût qui vous conduit,
Ne lire désormais Homère... que traduit!
Adieu.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

FINTAC, AGATHE, qui s'approche doucement.

FINTAC.

Quel ton! quelle arrogance!
Et comment a-t-il pu si long-temps m'abuser?

AGATHE, approchant.

Au premier mot... il fallait le chasser.

FINTAC.

Te voilà?

AGATHE.

J'écoutais... J'ai bien vu que l'envie
Le faisait s'exprimer ainsi;
Mais enfin, cette comédie
Est bonne... et n'a pas réussi...

FINTAC.

Pas tout-à-fait... Comment penser aussi?...
Il faut tout employer quand on donne un ouvrage:
J'ignorais... Célicour... ignorait que l'usage
Fût, pour s'assurer un succès,
De répandre force billets,
Et d'avoir là cent bras tout prêts,
Pour, d'un public flottant, décider le suffrage.

AGATHE.

Souvent aussi c'est prendre un inutile soin;
Et tandis que l'auteur, caché dans une loge,
Jouit de ce vénal éloge,
L'homme de goût rit dans un coin.
Je plains la pièce qui se fonde
Sur un aussi fragile choix;
Elle chancèle à la seconde,
Et tombe à la troisième fois.

FINTAC.

Mais, vous jasez le mieux du monde.
L'ouvrage était joli: je suis impartial;
On le redonnera: je forme une cabale;
J'aurai, pour Célicour, la moitié de la salle,
Et puis le lendemain, une lettre au journal.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AGATHE, seule.

Plus il s'afflige, et plus j'espère!
Il faut piquer sa vanité,
Et Célicour... ignore le mystère.
(Gaiement.)
Que je rirai de sa colère!
Oui... j'en rirai; car son malheur doit faire
Et notre hymen et sa félicité.
(Agathe le voit de loin arriver, l'air pâle et abattu.)

SCÈNE VIII.

AGATHE, CÉLICOUR.

AGATHE, un peu émue.

Mais je le plains, je crois! sa figure est défaite.

CÉLICOUR, désespéré.

Je vous l'avais prédit, et la chute est complète.
Malgré moi, j'ai suivi vos ordres rigoureux.

AGATHE.

Il n'est donc plus d'espoir?

CÉLICOUR.

Aucun.

AGATHE, tristement d'abord.

Aucun? Tant mieux.
(Elle rit.)

CÉLICOUR, se contenant d'abord.

Eh quoi! tant mieux? Quand pour vous plaire,

Je suis la fable de Paris,
C'en est trop! Du public j'ai bravé la colère;
Mais je ne puis supporter vos mépris.
Vous le savez Agathe, je vous aime;
Mais je renoncerais à la vie, à vous-même,
Dans l'état d'opprobre où je suis.
Cet ouvrage est tombé. Je souffre avec constance
La honte qui sur moi rejaillit en ce jour,
Mais c'est un effort de l'amour,
Dont vous seule pouvez être la récompense.

AGATHE, *malicieusement.*

De ce récit j'ai les larmes aux yeux.
C'est un rôle affreux que le vôtre:
Il est bien dur, bien ennuyeux,
De se voir sifflé pour un autre...
Peut-être, un autre jour, on vous jugera mieux.

CÉLICOUR.

D'une critique juste, et quelquefois cruelle,
L'homme sensé gémit; mais jamais il n'appelle.

AGATHE, *sérieusement.*

En pareil cas, le véritable auteur
Serait peut-être moins modeste:
La pièce tombe, et l'orgueil reste,
C'est le premier consolateur!
(*Avec une pitié ironique.*)
Vous allez faire une triste figure
Dans le monde, à présent; y reparaîtrez-vous?

CÉLICOUR.

Je n'y paraîtrai, je vous jure,

Qu'avec le nom de votre époux.
A ce prix seul, je tairai l'aventure.

AGATHE, avec une naïveté ironique.

C'est votre dernier mot?

CÉLICOUR.

J'obtiendrai votre main,
Ou bien tous les journaux annonceront demain
Que Fintac est l'auteur de la pièce tombée.

AGATHE, très vivement.

Eh bien! voilà ma conduite expliquée,
Le but de ces tant mieux qui vous choquaient si fort.

CÉLICOUR, avec espoir.

Daignerez-vous enfin prendre part à mon sort!
Agathe, répondez: ces regards... ce silence!
Vous aurais-je inspiré?

AGATHE, baissant les yeux.

Ma fierté s'en défend.

CÉLICOUR, tendrement.

Et le cœur?...

AGATHE, souriant.

Ah! le cœur...

CÉLICOUR, effrayé.

Il résiste?

AGATHE, souriant.

Il se rend.

CÉLICOUR.

Vous faites mon bonheur.

AGATHE, tendrement.

Et c'est ma récompense.

Reprenant sa gaieté.)

Convenez que j'ai fait une belle défense.
A présent, grondez-moi, mettez-vous en courroux.
Blâmez le changement qu'en moi produit l'absence.

CÉLICOUR.

Ah! je n'ai garde ; et ma reconnaissance
Ne peut se comparer...

AGATHE, tendrement.

Qu'à mon amour pour vous.
C'est Fintac. Je viendrai si je suis nécessaire.
J'espère l'être... Adieu. Courage, Célicour ;
J'ai bien rempli mon rôle... et voici votre tour.

CÉLICOUR.

Je ferai de mon mieux.

SCÈNE IX.

CÉLICOUR, FINTAC.

FINTAC.

Que devenir? que faire?

CÉLICOUR, à part.

Ferme, portons les premiers coups.

(Ils se regardent en silence et se font plusieurs révérences.)

Eh bien! Monsieur, qu'en dites-vous?

FINTAC.

Je dis que le public est plein d'ingratitude,
Et qu'il faut renoncer à travailler pour lui.
Mais rassure-toi, mon ami,
Et bannis toute inquiétude :

Ton ouvrage te fait honneur
Dans l'esprit vraiment connaisseur.

CÉLICOUR.

Mon ouvrage!... Le vôtre...

FINTAC.

Eh paix! paix donc, de grâce!

CÉLICOUR.

Il vous est bien aisé d'être plus modéré.
Vous êtes à l'abri : que vous fait ma disgrâce?
Mais moi, qu'elle a déshonoré...

FINTAC.

Cet échec ne saurait nuire à ta renommée;
Sans la cabale, elle etait couronnée.
Le public reviendra. Va, les gens de bon sens
Ont reconnu le tact, le germe des talens.

CÉLICOUR.

Non, Monsieur, non, il n'est plus temps de feindre.
J'ai bien le droit de ne me point contraindre.
La pièce est détestable; on le dit, et partout:
Je ne puis supporter un si terrible coup.
Daignez vous en charger.

FINTAC.

Ta prière est cruelle.
Tu veux que je perde en un jour
Le fruit de quarante ans? O mon cher Célicour!
Voudrais-tu me causer cette peine mortelle,
Et rendre mes vieux jours tristes et douloureux?

CÉLICOUR, feignant.

Il est bien dur aussi...

FINTAC.

Sois assez généreux...

CÉLICOUR, comme attendri, après un moment de réflexion.

Eh bien! consolez-vous: je promets le silence;
Mais je sens trop la conséquence
D'un début aussi malheureux,
Et j'abjure, à jamais, théâtre et poésie.

EINTAC, vivement et enchanté.

Oui, tu fais bien: jeune, avec de l'esprit,
Il se trouvera, dans la vie,
Beaucoup d'autres moyens de te mettre en crédit.

CÉLICOUR.

Il n'en est qu'un, Monsieur; de vous j'ose l'attendre:
C'est de vous seul qu'il peut dépendre...
La main d'Agathe.

FINTAC.

Agathe?

CÉLICOUR.

Oui, sa main à l'instant;
Je l'adore, et sachez que c'était pour lui plaire,
Que j'ai paru si complaisant.

FINTAC.

Ma nièce sait tout ce mystère?

CÉLICOUR.

Oui, Monsieur.

FINTAC.

Ah! grands dieux! cette tête légère
Aura tout dit.

CÉLICOUR.

Comptez sur son discernement;

Elle connaît ce qu'il faut taire.
Agathe n'est plus un enfant.

FINTAC, à ses laquais.

Qu'on la fasse venir... Agathe, et promptement!

(Avec impétuosité.)

Oh! tu me fais trembler... Si son étourderie
M'a donné le désagrément
De passer pour l'auteur de cette comédie,
De mon cabinet de chimie,
De mon nouveau Traité sur la Philosophie,
Je la prive en mon testament.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, AGATHE.

FINTAC.

Approche, mon enfant: tu sais ce qui se passe;

(Avec embarras.)

Et... ce... malheureux accident!

AGATHE.

Oui, mon oncle.

FINTAC.

Eh! dis-moi, de grâce!...
Personne ne sait-il?...

AGATHE.

Non, j'en fais le serment.

FINTAC, très vivement.

Hé bien! mes chers enfans, prouvez-moi votre zèle;
Que ce fatal secret périsse avec nous trois!

AGATHE.

Vos désirs sont pour nous des lois.

CÉLICOUR, à Fintac.

Comptez qu'à tous vos vœux mon cœur sera fidèle.

FINTAC.

Ma nièce : Célicour, par amitié pour moi,
Abandonne la poésie.
Il veut ta main : je la lui dois
Pour prix du goût qu'il sacrifie.

CÉLICOUR.

Je vous immole un goût qui, souvent de regrets,
Vient empoisonner notre vie...
Je sens combien je gagne au marché que je fais.
Être aimé, tous les jours, d'une femme jolie ;
C'est, tous les jours, obtenir un succès.

FINTAC.

Entre nous deux partages ta tendresse :
A chaque instant je veux la mériter.
Mais songes bien, en épousant ma nièce,
Q'envers moi son bonheur pourra seul t'acquitter.

CÉLICOUR.

Je jure que l'aimant sans cesse...

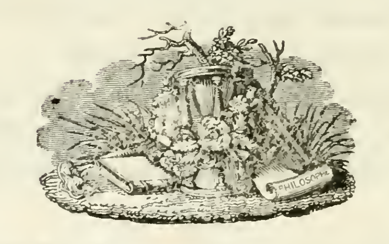
AGATHE.

Et mon cœur me répond qu'il tiendra sa promesse...

(Avec finesse.)

J'épouse un auteur plus heureux
Dans l'art d'aimer que dans celui d'écrire.
On va le regarder, Dieu sait avec quels yeux!
J'aurai son cœur ; je les laisserai dire.

Du nom d'homme d'esprit, on se passe fort bien ;
Et, quoiqu'un auteur ordinaire,
On peut encore être bon père,
Bon époux, et bon citoyen.



LE VAPOREUX,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 3 MAI 1782.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-PHAR, vaporeux.

MADAME DE SAINT-PHAR.

SOPHIE, leur fille.

M. DE BLAINVILLE, chevalier de Saint-Louis, ami de M. de Saint-Phar depuis l'enfance.

GROS-RENÉ, jardinier, frère de lait de M. de Saint-Phar, gai, et toujours content.

LA ROCHE, valet de M. de Saint-Phar.

La scène se passe à vingt lieues de Paris, dans le château de M. de Saint-Phar.

Le théâtre représente un salon mal orné. D'un côté on y voit un secrétaire fermé, et des livres dessus; de l'autre un bureau sur lequel on aperçoit de la musique, des dessins, un violon, des pinceaux. Le tout sans ordre.

LE VAPOREUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GROS-RENÉ, arrangeant la salle.

MORGUÉ, qu'il est singulier not' maître! je commençons à croire qu'il a perdu l'esprit : il a tout à souhait, et ça ne le satisfait pas. Ne s'est-il pas sauvé dans ce vieux château, sans rian dire à personne, pour être triste pus à son aise! Il ne s'est pas défié de moi, c'est tout simple : ma mère a été sa nourrice, et j'ons passé ensemble nos premières années. Stapendant, je me sommes cru obligé d'instruire Madame où était son mari : alle l'aime tant! alle se serait désespérée... Heureusement qu'alle viant d'arriver hier, avec sa petite fille et un honnête militaire, un bon ami de not' maître, qui est aussi son pus proche parent... Ah! le voici avec Madame. J'ons envie de bouter mon esprit avec le leur : m'est avis qu' ces trois esprits là ne seront pas une bête.

SCÈNE II.

MADAME DE SAINT-PHAR, BLAINVILLE, GROS-RENÉ.

MADAME DE SAINT-PHAR, simplement mise, pâle, et peu coiffée.

Bonjour, Gros-René; je suis bien aise de te voir.

GROS-RENÉ.

Vous êtes trop obligeante, not' maîtresse; mais ce n'est pas du bian perdu. Je sentons ce que vous valais : et quoiqu'il y ait bian du temps que je n'ons possédé nos maîtres, je n'en sommes que plus friands de les aimer : c'est tout naturel, morgué; il y a si long-temps que je jeûnons!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je connais ton zèle, et celui des habitans du village : je voudrais n'y être venue que pour y amener le plaisir et l'abondance. Le puis-je, Gros-René? Trop affectée de l'état de mon mari, mon cœur sera flatté de votre joie, mais il ne la partagera pas.

BLAINVILLE.

Il est certain que Saint-Phar n'est plus reconnaissable. Depuis long-temps mon cœur prend à lui l'intérêt le plus sincère; mais le sien est fermé à l'amitié, à l'amour, et presque à la nature. Il nous fuit pour venir s'enterrer dans cette solitude,

où il végète, s'ennuie, et ne fait qu'accroître sa mélancolie.

GROS-RENÉ.

Oh! c'est bian vrai : il faut convenir qu'il est un tantet triste, un tantet maussade... sauf votre respect.

MADAME DE SAINT-PHAR.

On m'a dit qu'il avait paru satisfait au premier moment de notre arrivée.

GROS-RENÉ.

Ma fine, oui; je croyons même qu'il a presque souri. Mais biantôt il est retombé dans son himeur noire; et il a si peur d'être bian aise, qu'il a défendu que d'aujourd'hui on le fît parler à personne.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quel accueil!

BLAINVILLE.

C'est l'effet de ses vapeurs.

GROS-RENÉ.

Va... vapeurs! Ah! qu'est-ce que ça, s'il vous plaît?

BLAINVILLE.

Tu nous demandes là une chose qui en embarrasserait de plus habiles. C'est un mot qu'on est convenu d'employer, sans être encore convenu de l'entendre. On a des vapeurs, on donne des vapeurs, on gagne des vapeurs : alors on ne se soucie de rien, on aime la solitude, on devient triste, on est insupportable aux autres; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on l'est à soi-même.

GROS-RENÉ.

Eh! mon dieu! mon dieu! Et comment donc que ça viant?

BLAINVILLE.

De mille causes : le désœuvrement, l'opulence, les plaisirs trop tôt goûtés, une légère contradiction; le plus souvent, des riens, des misères, qu'on rougirait d'avouer. Voilà ce qui cause ce mal cruel, autrefois ignoré, nouvellement découvert, qui travaille la moitié de l'Europe, occupe tous nos docteurs, et ne se guérit le plus souvent que lorsqu'on est fatigué d'être malade.

GROS-RENÉ.

Mais, c'est donc comme une folie, ce que vous me dites là? Je savons bian qu'on ne trouve guère de médecins qui guérissiont les maladies qu'on a; mais, Monsieur, est-ce qu'il est aussi malaisé d'en trouver qui guérissiont les maladies qu'on n'a pas?

BLAINVILLE.

Le temps, nos soins, voilà les plus sûrs remèdes. Mais avant, il faut que tu nous donnes quelques éclaircissemens nécessaires.

GROS-RENÉ.

Je sommes tout prêt J'aimons un peu à jaser, je vous avouons la chose. (Il se met entre madame de Saint-Phar et Blainville.)

BLAINVILLE.

Quelle compagnie voit-il?

GROS-RENÉ.

La Roche et moi, et pis, moi et La Roche : v'là tout.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Comment La Roche le sert-il ?

GROS-RENÉ.

A son gré ; il le flatte dans toutes ses rêveries. Il est triste par imitation ; c'est un patelin, ce La Roche, voyais-vous. Il a fait accroire à Monsieur qu'il avait des peines secrètes, qu'il voulait se retirer à la campagne ; et cela, pour qu'on le préférît à ses camarades ; et pis, quand ils sont ensemble, ils s'affligeont, et tant, et tant, qu'on ne saurait dire au vrai quel est le plus timbré des deux.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et qu'a-t-il trouvé ici à son arrivée ?

GROS-RENÉ.

Rian, qu'un jardin de bon rapport, et un jardinier de bonne himeur.

BLAINVILLE.

Le sommeil ?

GROS-RENÉ.

Je croyons bian que Monsieur ne dort guère. La Roche dit aussi qu'il ne dort pas, lui ; mais il a au moins les yeux fermés toute la nuit, et j'ons souvent besoin de faire bian du bruit le matin pour les li faire ouvrir.

BLAINVILLE.

L'appétit ?

GROS-RENÉ.

L'appétit? ah! comme ça. Ils font de petits repas légers, là... des rians... mais, par bonheur, ils recommençont plusieurs fois le jour.

BLAINVILLE.

Bon, bon; tout ceci n'est pas fait pour nous décourager. Notre arrivée, et plusieurs différens projets que j'ai dans la tête, pourront peut-être réussir à le rendre à la société et au bonheur.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ah! plût au ciel! Dans quel état m'a mise la nouvelle de sa fuite! Je n'oublierai jamais le service que Gros-René m'a rendu, en m'avertissant qu'il était ici; et je veux.... (Elle tire sa bourse.)

GROS-RENÉ, refusant.

Je sommes payé, Madame.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Comment!

GROS-RENÉ.

Et ne venais-vous pas de dire que je vous avions rendu service? Eh bian! morgué, quoique vot' argent pourrait me faire, après ste bonne parole-là... J'ons stapendant, not' bourgeoise, une grâce à vous demandais, et à Monsieur aussi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Une grâce! parle, je t'accorde tout.

GROS-RENÉ.

C'est de me promettre que je serons pour queuque chose dans ce que vous allais faire aujourd'hui pour soulager Monsieur; j'en serons tout fiar.

Tenais, je m'en souviendrons dans mes vieux jours, et ça me réjouira encore.

BLAINVILLE, souriant.

Tu veux nous aider ?

GROS-RENÉ.

Et pourquoi pas? Morgué, j'ons du bon sens, un bon cœur; ça mène toujours bian son homme. C'est un terrain en friche que l'esprit de Monsieur; mais s'il ne tiant qu'à le labourer pour en ôter les ronces, laissais faire à moi : il faudra que cet esprit-là ait le diable au corps, ou je l'y ferons pousser des fleurs au lieu d'épines.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ah! je crains bien que tous nos efforts ne soient inutiles. Saint-Phar a de l'esprit; son imagination est vive, sensible, exaltée....

BLAINVILLE.

Son cœur est excellent. Je lui rappellerai les devoirs de l'homme, du citoyen; je le ferai rougir de son apathie... Espérez donc, et ne vous désolez pas.

GROS-RENÉ.

Non, non, not' maîtresse, ne vous désolais pas; ça me désolerait aussi. Un petit soupir de vous fait pus d'impression sur moi, que toutes les doléances de Monsieur, voyais-vous : vous êtes un bon petit cœur de femme. Laissais-le faire, vous dis-je; quand il sera bian las de geindre, pargué, faudra bian qu'il rie... Est-ce qu'il ne pleut pas souvent des mois de suite? Le soleil reparaît, et

crac, v'là tous les nuages qui se dissipont.... Eh! morgué, not' maîtresse, vous êtes faite, comme li, pour réjouir toute la nature.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE.

SOPHIE.

Maman, maman?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qu'avez-vous, Sophie?

SOPHIE.

Ah! j'ai bien du chagrin.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh! quel chagrin, ma fille?

SOPHIE.

J'ai rencontré mon papa, je n'ai pu résister au plaisir d'aller à lui... Il s'est arrêté... j'avais des fleurs, je les lui ai présentées... je ne savais comment lui témoigner ma joie... Il les a acceptées, maman; et pour prix de mon bouquet, j'ai osé lui demander un baiser.

GROS-RENÉ.

Il l'a refusé?

SOPHIE.

Oh! non, car je ne lui en ai pas laissé le temps. J'ai sauté à son cou; mais tout-à-coup il m'a repoussée. Il s'est écrié : *Je ne veux plus la voir... je veux fuir l'univers... je maudis la vie.* Il se promenait, les yeux levés au ciel; je le suivais. Je

croyais l'avoir fâché, et je me suis laissé tomber tout doucement à ses genoux, pour lui en demander pardon.

GROS-RENÉ.

Oh! la jolie petite enfant! Je me bouterais aux siens, si j'osais, tant alle me fait plaisir.

SOPHIE.

Il m'a vue les mains jointes : oh! j'étais toute tremblante. Il m'a prise alors dans ses bras, et m'a serrée. J'ai jugé que ce n'était pas contre moi qu'il était fâché, et cela m'a fait un bien!... un bien que je ne puis vous exprimer. Il se taisait toujours, et moi, je me taisais aussi. Je le flattais, je serrais ses mains, je touchais légèrement son bras, car je lui croyais de la fièvre.

GROS-RENÉ, montrant sa tête.

Oui, mais c'était là qu'il fallait li tâter le poulx.

SOPHIE.

Ensuite, je l'ai aperçu qui s'essuyait les yeux; ah! maman, cela m'a déchiré le cœur. Puis il s'en est allé bien vite, et moi je suis venue bien vite aussi pour vous dire ce qu'il en est, pour que vous alliez le trouver. Il le faut, maman, il le faut : ah! si j'étais sa femme, je lui dirais tant de choses, tant de choses, qu'il ne pourrait jamais se refuser à me confier sa peine, et que je saurais le consoler malgré lui.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Calme-toi, mon enfant : cet état se passera, je l'espère; mais il faut de la patience.

SOPHIE.

De la patience! oh, maman! comme cela est difficile, quand il s'agit de faire cesser la peine de ce qu'on aime!... Car enfin, j'ai vu papa pleurer, et je sais bien, moi, que je ne pleure que quand j'ai du chagrin.

BLAINVILLE.

Peut-on avoir du chagrin quand on possède un pareil enfant.

GROS-RENÉ.

Ça ferait la joie de toute une famille. Tenais, Mam'zelle, il vous faut distraire de toutes ces tristesses-là. Venais, j'ons là-bas un cerisier où il y a les plus belles cerises, pour vot' déjeûné.

SOPHIE.

Je n'ai plus faim, papa a pleuré.

BLAINVILLE.

Dès demain peut-être vous le verrez rire et blâmer ses transports passés.

SOPHIE.

Eh bien! demain j'irai cueillir des cerises; pour aujourd'hui je veux l'épier, et s'il pleure encore... je ne sais pas ce que je ferai d'abord, je ne sais pas ce que je ferai.

GROS-RENÉ.

Tenais, tenais, l'voici qui s'agite, qui parle tout seul. Si vous voulais savoir où il en est de sa folie, vous verrais s'il a biau profité depuis qu'il habite ici.

BLAINVILLE.

Je veux connaître ce qu'il pense, pour savoir la conduite que nous devons tenir avec lui. Retirons-nous, sans qu'il puisse nous apercevoir.

MADAME DE SAINT-PHAR.

J'y consens. Gros-René, reste au moins avec lui, puisqu'il veut bien te souffrir.

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-PHAR, profondément occupé, GROS-RENÉ, éloigné.

SAINT-PHAR tire sa montre, et se promène.

Neuf heures! jamais la matinée ne m'a paru si lente à s'écouler.

GROS-RENÉ, à part.

On voit bian qu'il n'a rien à faire.

SAINT-PHAR.

La campagne, qu'on vante tant, n'offre qu'une monotonie fatigante. Voilà huit jours qu'il fait un temps!...

GROS-RENÉ, à part.

Superbe.

SAINT-PHAR.

Un soleil d'une chaleur!...

GROS-RENÉ, à part.

Excusais.. Et sans ça comment muririont nos fruits?

SAINT-PHAR.

Toujours voir des champs, des arbres, des gazons!

GROS-RENÉ, à part.

Que diantre espérait-il donc voir à la campagne?

SAINT-PHAR, apercevant Gros-René.

Ah! te voilà?

GROS-RENÉ.

Oui, Monsieur, j'étions...

SAINT-PHAR.

Paix. (Il marche la tête baissée. Gros-René le suit et l'examine.) Je suis déjà fatigué, et je ne suis pas sorti. (Gros-René lui apporte vite un fauteuil.) Je n'en veux pas; j'aime à marcher. (Gros-René pense étouffer de rire, lorsqu'à l'instant même il voit Saint-Phar se jeter dans le fauteuil.) Apporte-moi.. (Il s'arrête et rêve.)

GROS-RENÉ.

Quoi, Monsieur?

SAINT-PHAR.

Je ne sais. (Gros-René touche un dessin.) Non: (De la musique.) Non... Oui, cela m'amusera, donne. (Il feuillette de la musique, quitte son violon, en disant :) J'ai joué tout cela cent fois. (Il prend un crayon et des dessins : Gros-René, pendant ce temps, est toujours en action et en jeu muet.) Des crayons détestables! (Il les jette avec dépit.) Un livre!

GROS-RENÉ.

Sti-là?... ou sti-ci?

SAINT-PHAR.

N'importe! la lecture est ma seule ressource... Ne m'interromps pas; je veux absolument finir... (Il prend le livre, l'ouvre, tombe dans des distractions, les yeux fixés sur la même page.)

GROS-RENÉ va s'asseoir tout doucement et ne remue pas.

Il lit! bon! le v'la tranquille. (Saint-Phar se lève très vite, et jette son livre sur la table : Gros-René se lève aussi tout étonné.)

SAINT-PHAR.

Mais quelle fureur a ma femme d'être venue dans ce lieu désert!... Je veux être seul, je ne me plais que seul, ce n'est que seul que je m'amuse. (Il soupire : Gros-René rit.) Je vous entends, je crois. (Gros-René, ne pouvant plus se contenir, veut s'en aller.) Où allez-vous? Et si j'ai besoin de quelque chose; La Roche n'est pas ici... On n'a aucun soin... Ils sont venus pour moi, disent-ils, et je ne les vois pas?

GROS-RENÉ, ne pouvant résister.

Mais, Monsieur a fait défendre...

SAINT-PHAR.

Qui vous interroge? Quelle heure est-il donc? (Il tire sa montre.) Toujours neuf heures! cette aiguille semble fixée. (Gros-René rit malgré lui.) Encore?

GROS-RENÉ, se contenant avec la plus grande peine.

Monsieur, je vous demandons la permission de... de... m'en aller d'ici. (Il rit et se cache.) Je n'y pouvons plus tenir; d'abord, je ne sommes pas fait à ces choses-là.

SAINT-PHAR.

Eh! va-t-en. Tu as si peu d'attention!... Tu me sers si mal!... Va-t-en, te dis-je. (Gros-René sort.) Ah! je l'ai brusqué, et son intention était bonne: le malheur rend injuste.

SCÈNE V.

SAINT-PHAR, avec fureur, et se levant.

Que fais-je ici-bas?... Tout m'affecte, tout m'excède... Je cherche en vain mon cœur, mon esprit, ma raison : je mortifie ceux qui s'intéressent à moi : ami de Blainville, je le fuis ; époux d'une femme charmante, j'ai passé de l'amour le plus vif à la plus froide indifférence... Je viens de repousser mon enfant qui venait m'embrasser... Non, cet état déplorable ne peut durer, et je n'ose en prévoir la fin. Le pauvre se plaindrait moins, s'il savait combien il est de riches à plaindre. (Il s'assied et cache ses yeux avec ses mains.

SCÈNE VI.

SAINT-PHAR, LA ROCHE.

LA ROCHE, à part.

Voilà Monsieur!... Arrangeons notre visage sur le sien, et tâchons de balancer le pouvoir de Madame et de M. de Blainville.

SAINT-PHAR se lève.

Ah! c'est toi, La Roche! (Il se promène les bras croisés.)

LA ROCHE.

Hélas! oui, Monsieur. (*A part.*) C'est bien là le genre. (*Il se promène aussi en silence. Saint-Phar le regarde et soupire ; La Roche soupire aussi ; ils se promènent.*)

SAINT-PHAR.

Toujours triste ?

LA ROCHE.

Encore un peu plus que quand je vous ai quitté.

SAINT-PHAR.

C'est tout comme moi. (*Un silence.*) Le dégoût, l'ennui, l'impatience.

LA ROCHE.

C'est tout comme moi. La fatigue, l'embarras, l'inquiétude ; et puis les réflexions viennent. On n'a qu'à déplaire à un maître ; (*En le fixant.*) on n'a qu'à n'être pas du goût de Madame, le meilleur serviteur est sacrifié. Ma foi, Monsieur, toutes ces choses là ne sont pas faites pour égayer un homme qui pense.

SAINT-PHAR.

Tu dois compter sur moi.

LA ROCHE.

Oui, vous êtes bon, je le sais : aussi, quand je suis las d'être bien triste, je m'amuse à espérer un peu pour passer le temps.

SAINT-PHAR.

La Roche, dans quelque état que le sort nous place, nous sommes faits pour éprouver des peines.

LA ROCHE.

A qui le dites-vous?... Mais pourtant, les yeux fermés, je troquerais bien les miennes contre les vôtres.

SAINT-PHAR.

Tu le crois : c'est ainsi qu'on s'abuse, qu'on se tourmente sans cesse ; les uns, pour être heureux, demandent des richesses.

LA ROCHE.

Des richesses!.. Eh bien, oui, c'est une assez bonne chose à avoir que des richesses.

SAINT-PHAR.

Une bonne chose?

LA ROCHE.

Quand je dis une bonne chose, c'est une manière de parler. Rien de si dangereux que les richesses : c'est, dit-on, la cause des vices, des malheurs, des crimes. Ah! c'est un grand coquin que l'or ; je voudrais pouvoir tenir tout ce qui en existe, et le . . .

SAINT-PHAR.

Et le fouler aux pieds avec mépris?

LA ROCHE.

Oui, avec mépris. Ah! Monsieur me devine toujours.

SAINT-PHAR.

Pour les femmes... cette portion charmante de la société...

LA ROCHE.

A la bonne heure : il faut l'avouer, c'est une fort jolie petite invention qu'une femme.

SAINT-PHAR.

Qu'elles font payer cher les grâces qu'elles possèdent.

LA ROCHE.

Aussi, quand je dis jolie, vous entendez bien que c'est pour me conformer à la façon de penser du vulgaire : mais au fond, je sais ce qui en est, et je soutiens que c'est un petit monstre paré, peint, enjolivé, déguisé, masqué, formé de mille petits attraits qui vous séduisent, vous enflamment et vous rendent bien aise, quoi que vous en ayez. Mais sottise ! faiblesse dont on rougit tôt ou tard ! petits serpents sous des fleurs !... Ce qu'il y a de pis encore, c'est qu'on ne peut guère se passer de ces petits serpents-là...

SAINT-PHAR, à part.

Son humeur me soulage, me distrait presque de ma tristesse. (Haut.) D'honneur, mon cher La Roche, je crois que tu deviens philosophe.

LA ROCHE.

Cela se peut bien, Monsieur; car je m'ennuie furieusement de tout.

SAINT-PHAR, souriant.

D'après cela, je suis persuadé que tu verrais sans peine arriver ta fin. (En le fixant.)

LA ROCHE, étonné d'abord.

Ah! sans peine... Je ne puis pas trop absolument convenir de cela... je veux encore avoir le plaisir de bouder l'Univers une vingtaine d'années, et puis après nous verrons. Monsieur, il est

certain qu'il y a des raisons pour mourir : mais il y en a bien aussi quelques unes pour vivre.

SAINT-PHAR, revenant à son caractère.

La faiblesse ou la crainte... As-tu vu Blainville ce matin?

LA ROCHE.

Je crois qu'il se promène. (Examinant son maître.) Je ne sais pas si Monsieur est de mon avis, mais je n'aime pas cet homme-là, moi.

SAINT-PHAR.

Pourquoi donc? Il est estimable.

LA ROCHE.

Oui, sans doute, estimable, c'est ce que j'ai toujours dit : mais je ne sais pas, il a une manière, un ton d'autorité qui... (D'un ton patelin.) Monsieur aura, sans doute, fait toutes ces réflexions-là comme moi.

SAINT-PHAR.

Oui, mais je le laisse dire.

LA ROCHE, un peu plus à son aise.

Et, ma foi, vous avez bien raison. Lui, Madame, et cet animal de Gros-René, tenez, Monsieur, défions-nous de ces gens-là; ils ont de mauvais desseins.

SAINT-PHAR.

Comment!

LA ROCHE.

Si nous n'y prenons garde, ils nous feront rire.

SAINT-PHAR, à part.

Son cerveau se dérange... (Haut.) Mais, quel bruit!... Qui donc vient ici m'étourdir?...

LA ROCHE.

Précisément... C'est ce faquin de jardinier.

SAINT-PHAR.

C'est un original bien bizarre.

LA ROCHE.

Oui, toujours content... Espèce que cela, petit génie, qui croit à tout, même au bonheur.

SAINT-PHAR.

Au bonheur ! j'envie son sort. (Gros-René chante.)

LA ROCHE.

Tenez, malgré tout ce que je lui ai dit, il fait un tapage... Je vais l'empêcher d'entrer.

SAINT-PHAR.

Non ; je causerai un instant avec lui : cela le flatte. Je viens de le renvoyer durement ; je me le reproche.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, GROS-RENÉ.

LA ROCHE.

Où va-t-il ? l'imbécille!.... tu ne vois pas Monsieur ?

GROS-RENÉ.

Ah ! pardon, not' maître... je ne vous croyons pus ici : si je m'en étions douté, j'aurions laissé not' chanson et not' gaieté au bout du jardin.

LA ROCHE.

Monsieur veut savoir ce qui peut causer ta folie.

GROS-RENÉ.

Ma folie !

LA ROCHE.

Oui, ta gaieté.

SAINT-PHAR.

Je voulais te demander, Gros-René, ce qui peut te donner cet enjouement continuel.

LA ROCHE.

Ridicule.

GROS-RENÉ, riant.

Ce qui me le donne ? Eh morgué ! ma santé, ma santé, vous dis-je... Du travail, de l'appétit, du sommeil, la conscience nette, ça donne de la bonne himeur pour le jour et pour le lendemain.

SAINT-PHAR, à La Roche.

Qu'il est heureux de ne pas réfléchir !

LA ROCHE, d'un ton fat.

Il faut bien qu'ils aient quelque chose pour eux.

GROS-RENÉ.

Pas réfléchir !... Ah ! si j'osions répondre !...

SAINT-PHAR.

Que dirais-tu ?

GROS-RENÉ.

Je vous dirions... Mais, maugré not' ancienne connaissance, je craindrions qu'il ne m'échappît quenque liberté qui pût vous offenser.

SAINT-PHAR.

La franchise peut m'affliger, mais elle ne m'offense jamais. Parle, Gros-René.

GROS-RENÉ.

Vous le voulais... eh bian ! morguienne, vous n'en serez pas dédit. Je vous dirons donc, not' cher maître, respect à part, que j'avons réfléchi que j'étions plus sensé que vous ; et en voyant vot' tristesse, vot' pâleur, je me sommes tâté ; j'ons dit : j' ne mangeons que du pain, nous, mais au moins ce n'est pas de l'argent pardu, ça profite. Ah ! morgué, si, comme moi, vous bêchiez depuis le lever du soleil, que vous fussiez bian las, que vous eussiez bian faim, bian soif, vous ne trouveriez pas les journées si longues, vous ne seriais pas si dégoûté à table, vous ne bâilleriez pas auprès de Madame, qu'est pus jolie que toutes les roses de mon jardin. Ce ne sont que des fleurs ; mais sarpédié, j'ons tout plein de plaisir à les cultiver... et tous les jours encore.

SAINT-PHAR.

Je te permets de parler ainsi Tu ne connais pas les peines du cœur, les déchiremens de la sensibilité.

LA ROCHE.

Les oppressions, les tiraillemens de nerfs.

SAINT-PHAR.

Tu n'as jamais trouvé des amis ingrats?

LA ROCHE.

Des maîtresses... perfides.

SAINT-PHAR.

Tu peux voir mourir ceux qui te sont chers,

placer mal ta confiance, déplaire à tes protecteurs, perdre ta place... Tu peux...

GROS-RENÉ, effrayé.

Eh! par pitié, not' maître, par pitié, n'en dites pas davantage. Eh! morgué, pourquoi voulaisvous qu' j'allions me fourrer d'avance dans le çarviau toutes ces douleurs-là qui ne m'arriveront peut-être jamais? A quoi ça peut-il me mener, voyons? et ventreguienne n'ons-je pas assais, dans le monde, de la taille et des impôts? Je naissons français, citoyens, faut bian payer; ça c'est juste; mais je ne naissons pas tous malheureux et méchans. Avec ces deux bras, je cultivons de quoi nourrir deux hommes comme moi: morgué, cela ne vaut-il pas mieux que d'apprendre à les maudire?

SAINT-PHAR.

C'en est assez, Gros-René, conserve ta façon de penser. Sois heureux... puisque tu crois l'être; tâche seulement de modérer cette joie bruyante... par considération pour moi... Laisse-nous, et compte sur mon amitié.

GROS-RENÉ, revenant à son maître.

Je vous quittons, mais c'est à regret. Vous êtes si bon! Il ne vous manque que d'être un peu luron... Au reste, qu'il ne vous prenne jamais envie de me payer, afin d'être gai; car, si je vous coûtions queuque chose pour être sérieux, mordié, je vous ruinerions pour rire. (Il sort; Saint-Phar lui fait un signe, et soupire.

LA ROCHE, le poussant.

J'y mettrai bon ordre, va.... Quel diable d'homme!... Mais c'est qu'il raisonne fort bien. (Il va prendre un livre.) Voici enfin le quart d'heure de méditation... Voyons un peu... *Cleveland*... Ah! fi! c'est une gaieté, ça... *Les Nuits d'Young*... A la bonne heure!... Fort noir... fort joli!... Lisons... Mon Dieu! que c'est beau! (Il bâille.) Ah! bon! voici l'autre.

SAINT-PHAR.

Qui vient encore?

LA ROCHE, avec humeur.

Monsieur Blainville.... On ne peut plus vaquer un instant à ses exercices.

SAINT-PHAR.

Que me veut-il?... J'ai dit...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BLAINVILLE.

BLAINVILLE.

Je le sais; et malgré votre défense, j'ai cru pouvoir... (La Roche fait des signes à son maître, pour qu'il n'écoute pas Blainville. Blainville se retourne, et d'un ton sec lui dit.) Laissez-nous.

LA ROCHE, voulant résister.

Monsieur...

BLAINVILLE, à La Roche, d'un ton sec.

Allez.

LA ROCHE, *entre ses dents.*

Je n'aime pas cet homme-là; mais je crois qu'il me le rend bien.

SCÈNE IX.

BLAINVILLE, SAINT-PHAR.

BLAINVILLE.

Au nom de notre ancienne amitié, confiez-vous à ma prudence: ouvrez-moi votre cœur.

SAINT-PHAR.

Mon cher Blainville... Puis-je compter sur toute votre indulgence?

BLAINVILLE.

Vous n'en avez jamais dû douter: je suis venu ici pour m'entretenir avec vous; parlez-moi franchement, je vous répondrai de même.

SAINT-PHAR.

Je voulais vous épargner des confidences pénibles pour l'amitié.

BLAINVILLE.

Votre devoir est de me confier vos peines, et le mien de les partager.

SAINT-PHAR.

Vous l'exigez?

BLAINVILLE.

Non; mais je vous en prie.

SAINT-PHAR.

Vous n'imaginez pas, mon cher Chevalier, tous les tourmens que j'éprouve. Je m'accuse d'injus-

tice, je blame mon cruel système, et je ne puis le déraciner de mon cœur : je m'y plais, je m'y arrête, je le maudis... et j'y reviens sans cesse. Tout se peint en noir à mes regards : je ne vois dans ma femme qu'un être complaisant par faiblesse, qui m'aime par habitude, et me supporte par pitié ; dans Sophie, qu'un enfant qui promet tout, il est vrai, mais qui bientôt, sans doute, livrée aux dangers du monde, à l'incendie des passions, me fera compter mes instans par mes inquiétudes... Ah! mon ami, si jamais ma Sophie, entraînée par l'exemple, pressée du désir cruel de jouir, s'impatientait des jours de son malheureux père... Puisse cette main, en avançant ma mort, épargner à ma fille le crime de la souhaiter!

BLAINVILLE.

Est-ce à vous de craindre un pareil sort? et n'êtes-vous pas libre de l'éviter? N'imitez pas ces êtres orgueilleusement pères, qui parmi leurs nombreux plaisirs n'ont jamais su compter celui d'en sacrifier quelques uns au bonheur de leurs enfans ; qui s'isolent par leur égoïsme, et n'entrevoient au bout de leur carrière que la triste expectative de reprocher à ceux qui les entourent, le peu de bien qu'ils leur ont fait, et à eux-mêmes tout celui qu'ils auraient pu leur faire.

SAINT-PHAR.

Mais enfin, si mes souffrances surpassent mes forces ; si rien ne me console de la vie, le ciel ne

me laisse-t-il donc pas le droit de terminer mes maux?

BLAINVILLE.

Il vous laisse plus encore ; celui de les supporter.

SAINT-PHAR.

Un autre pourrait me parler ainsi... Mais vous! Nous nous connaissons, Blainville, et vous devez savoir que je suis assez philosophe...

BLAINVILLE.

Vous, philosophe! heureux si vous méritiez ce nom! Saint-Phar, le philosophe peut souffrir, mais il sait souffrir ; il ne fatigue pas les hommes par des plaintes importunes ; il s'oublie pour s'occuper d'eux ; il les aime pour s'en faire aimer ; il les plaint... pour se trouver moins à plaindre. Sont-ils vertueux, il les admire ; sont-ils coupables, il leur en impose ; sont-ils malheureux, il les console. Il appuie ses maximes de son exemple. Riche, il fait du bien ; pauvre, il le conseille ; et quel que soit enfin le rang où le sort ait placé le vrai philosophe, il sait encore se ménager des jours sereins : tous ceux où il est utile à ses semblables.

SAINT-PHAR.

Comment puis-je...

BLAINVILLE.

Oui, Saint-Phar, vous le pouvez ; tant qu'il existe des pauvres, le riche ne peut être malheureux.

SAINT-PHAR.

La bienfaisance!... ce n'est qu'une belle chimère.

BLAINVILLE.

Quel blasphême! appeler ainsi le sentiment le plus pur!... le plus fait pour nous élever! Il t'est permis de ne pas le connaître, toi, qui n'as jamais vécu que dans le tourbillon de Paris, où les yeux sans cesse distraits et jamais occupés, ont à peine le temps de tomber sur le malheureux, et s'en détournent toujours avec effroi... Saint-Phar, il est plus court de mépriser le pauvre que de le soulager: on lui cherche des torts pour oublier ses besoins.

SAINT-PHAR.

L'expérience désabuse; on se lasse d'obliger des ingrats.

BLAINVILLE.

Eh! que te fait leur reconnaissance? Une bonne action a-t-elle besoin d'une autre récompense qu'elle-même?... Eh! que t'importe qu'ils te remercient, pourvu qu'ils ne souffrent plus?... Au lieu d'attendre en vain les témoignages de leur gratitude, cours chez un autre malheureux, vole de bienfaits en bienfaits, de plaisirs en plaisirs; et ne va pas m'alléguer, comme ces riches endurcis par système, que la fortune n'y pourrait suffire, qu'on est responsable à ses enfans... Oui, sans doute, on leur est responsable de tout le bien qu'on peut faire, de toute l'estime qu'on peut mériter... Et quand je vois leurs appartemens surchargés de dorures, embarrassés de meubles fastueux, craignent-ils alors que leurs enfans leur reprochent leurs folles dépenses?... Ils ne

songent à leurs intérêts, que lorsqu'ils n'ont plus de fantaisies à satisfaire, ou qu'ils rencontrent un malheureux à secourir.

SAINT-PHAR.

Il en est de plus modérés qui n'ont pas mérité ce reproche : mais peut-on passer sa vie à chercher des misérables?

BLAINVILLE.

Ne les repousse pas: il s'en présentera assez. Oui, mon ami, du grain au cultivateur épuisé, des ressources à l'artiste indigent, de l'aisance à celui qui languit dans la misère. Voilà les moyens que le ciel te laisse pour faire des heureux, sans que tes enfans puissent jamais en accuser ton économie. Les cruels pourraient-ils te reprocher tes plaisirs? Et en effet, quel plaisir plus vrai, quel jour plus pur que celui qui suit une bonne action, ou qui se lève pour en éclairer une autre? Quelle nuit doit passer celui qui vient de sécher les pleurs d'une famille infortunée, ou qui se prépare à les faire cesser le lendemain!... Et l'homme qui pourrait ainsi s'égaler aux Rois, à la Divinité, cet homme se laisserait abattre!... cet homme se plaindrait de la vie!... il oserait se croire malheureux! ah! s'il en est un de cette espèce, qu'il reste dans son apathie; qu'il vive sans connaître le bonheur; qu'il meure sans être regretté; mais qu'il ne se dise plus mon ami: il n'est pas digne de l'être.

SAINT-PHAR.

Arrêtez: vous déchirez mon cœur, vous aggravez mes maux.

BLAINVILLE.

Vous avez commencé les miens.

SAINT-PHAR.

Je suis donc fait pour affliger tout ce qui m'entoure !

BLAINVILLE.

Vous étiez né pour faire leur bonheur.

SAINT-PHAR.

Je m'étais rendu justice en fuyant.

BLAINVILLE.

Rendez-nous-la donc, en pensant que nous avons dû vous suivre.

SAINT-PHAR.

Je voulais vivre seul.

BLAINVILLE.

Et nous n'avons pu vivre sans vous... voilà notre crime !

SAINT-PHAR.

Je ne mérite pas votre amitié.

BLAINVILLE

Plus que jamais... Vous avez des chagrins et des torts.

SAINT-PHAR, *d'une voix altérée.*

Monsieur !...

BLAINVILLE, *le serrant dans ses bras.*

Mon ami.

SAINT-PHAR.

Je m'oublierais, je le sens... Pardon, je vous quitte : ce que j'éprouve ne peut se définir... Ne m'en voulez pas, mais abandonnez-moi à mon

malheureux sort : dites à ma femme que je l'engage à retourner à Paris ; que la plus grande obligation que je puisse lui avoir à présent, c'est de se rendre heureuse elle-même, puisque je ne puis plus y contribuer. Persuadez-lui d'oublier un époux infortuné.

BLAINVILLE.

Ah! Saint-Phar, persuade-t-on l'indifférence à un cœur qui ne connaît que l'amour? C'est assez ; je lui rendrai notre conversation : elle n'est pas faite pour la consoler. Vous ne la connaissez pas encore ; vous ne savez pas combien elle est sensible ; ses attraits, sa santé, se ressentent des peines de son cœur. Allez, je ne veux plus rien entendre ; je vous laisse réfléchir jusqu'à demain, et si vous persistez, nous ne vous importunerons plus de notre présence ni de nos regrets.

(Saint-Phar sort.)

SCÈNE X.

BLAINVILLE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Monsieur, Madame m'envoie...

BLAINVILLE.

Je vais chez elle.

GROS-RENÉ.

Vous avez parlé à not' maître?

BLAINVILLE.

Oui, j'ai eu avec lui la scène la plus vive. Le

raisonnement ne peut rien ; le sentiment aura peut-être plus de pouvoir : tout dépend aujourd'hui d'un entretien qu'il faut qu'il ait avec sa femme.

GROS-RENÉ.

Il la fuit.

BLAINVILLE.

Eh bien! à présent je veux que ce soit lui qui désire avoir une conversation avec elle.

GROS-RENÉ.

Comment ça, s'il vous plaît ?

BLAINVILLE.

Il ne se doute pas combien il l'aime encore : mais quand il lira la lettre...

GROS-RENÉ.

Quelle lettre ?...

BLAINVILLE.

Mon projet est assez singulier. Je vais lui expliquer tout cela... Viens, tu nous seras nécessaire.

(Il sort.)

GROS-RENÉ.

Je serons nécessaire! je ne savons pas ce que c'est; mais c'est égal, j'approuvons, ça réussira.

(Il sort.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAINVILLE, GROS-RENÉ.

BLAINVILLE.

Ce n'est pas sans peine que madame de Saint-Phar s'est déterminée à jouer le rôle extraordinaire que je lui ai conseillé.

GROS-RENÉ.

Alle s'en tirera, allais; mais je croyons qu'il sera bian surpris not' Monsieur.

BLAINVILLE.

C'est la seule chose qui puisse l'éclairer sur le dégoût qu'il prétend avoir de la vie.

GROS-RENÉ.

Et qu'il n'a pas, j'en sommes certain. Stapendant La Roche dit qu'il parle sans cesse de finir ses maux, et même qu'il a dans son secrétaire des... (Il fait le signe d'un coup de pistolet.)

BLAINVILLE.

Sur cela sois tranquille; il s'abuse lui-même. L'homme bien décidé à terminer ses jours ne fait confidence de son secret à personne. Ceux qui l'annoncent ressemblent aux gens qui crient bien

haut qu'ils vont se battre ;... c'est toujours pour qu'on les en empêche.

GROS-RENÉ

Ça se pourrait bian, au moins.

BLAINVILLE.

De plus, la tristesse qui depuis plusieurs mois consume sa femme, et dont il a dû s'apercevoir, aidera notre stratagême.

GROS-RENÉ.

Tant mieux... Mais je voyons venir ce faquin de La Roche... Je veux l'y bâiller une alerte qui l'empêchera de nuire à vos projets.

BLAINVILLE.

Je m'en rapporte à toi... Moi, je vais encourager madame de Saint-Phar, et faire rendre sa lettre à son mari, sitôt qu'il reviendra du parc.

SCÈNE II.

GROS-RENÉ, LA ROCHE.

GROS-RENÉ.

Bonjour, l'ami.

LA ROCHE.

Bonjour, Gros-René.

GROS-RENÉ, à part.

V'là un drôle dont il faut que j'm'amusions!

LA ROCHE, à part.

Voilà un coquin dont il faut que je me défasse! (Haut.) Que me veux-tu?

GROS-RENÉ.

C'est ma gaieté qui viant proposer à ta tristesse de li ſaire l'honneur de causer avec elle.

LA ROCHE, brusquement.

Je ne cause plus.

GROS-RENÉ.

Et de boire une bonne bouteille de vin.

LA ROCHE.

Oh! je bois encore... mais on sait que je m'en soucie fort peu... L'as-tu là?

GROS-RENÉ.

Pargué, dans mon panier.

LA ROCHE, le poussant pour qu'il aille la chercher.

Ah! ne te dérange pas pour cela, rouge ou blanc?

GROS-RENÉ.

Regarde.

LA ROCHE, regardant et sentant la bouteille.

Après tout, cela m'est bien égal; pour ce que j'en bois... Où est donc le verre? Je suis fort revenu des plaisirs...

GROS-RENÉ, à part.

Revenu! Oui... mais il y retournons.

LA ROCHE.

La bonne chère, le vin... Ah! mon dieu!... Eh! verse tout plein, si tu veux. (Il boit.)

GROS-RENÉ.

Eh bian?

LA ROCHE.

Ah! je n'ai pas pris garde au goût qu'il avait.

mon âme distraite... Un second coup. (Il va pour boire.)

GROS-RENÉ, l'arrêtant.

Prends-y donc garde cette fois-ci.

LA ROCHE.

Tu fais bien de m'avertir... car j'allais encore... (Il boit.) Pas mauvais. (Il soupire.)

GROS-RENÉ.

Assisons-nous, je serons mieux pour deviser.

LA ROCHE, tristement.

Je le veux bien. Ah! ah! ah! (Il soupire deux ou trois fois, et Gros-René le fixe.)

GROS-RENÉ, soupirant aussi.

Ah! mon pauvre La Roche... ah! t'as bian raison de soupirer... On dirait que t'as deviné... Va, j'ons une singulière nouvelle à t'apprendre. (Il regarde de côté et d'autre.)

LA ROCHE.

Ma foi, tout ce qui se passe ici-bas m'est si indifférent!... Buvons toujours un coup, pour en finir de cette malheureuse bouteille, et n'en plus entendre parler.

GROS-RENÉ.

J'ons surpris une conversation de Madame. Oh! qu'elle est quinteuse cette femme! Alle est encore pus extravagante que ton maître... et toi.

LA ROCHE, surpris.

Cela est-il possible?

GROS-RENÉ.

Alle veut... J'en sommes encore tout ébaubis...

Imagine-toi qu'alle veut finir tous ses chagrins, ceux de Monsieur... mais les finir tout-à-fait.

LA ROCHE, plus attentif.

Hem! Elle veut?...

GROS-RENÉ.

Oui, alle va le proposer à not' maître, qui donnera là-dedans, Dieu sait : j'ons même entendu que la petite femme parlait de mettre le feu au châtiau, afin qu'on crût que le hasard... Dame!... quand on a la cervelle... Bois donc.

LA ROCHE, très inquiet.

Je n'ai pas soif... Répète-moi cela... Le feu au château!

GROS-RENÉ.

Heureusement que j'en demeurons loin. Ils commenceront, je gage, par leur chambre; ça leux sera pus aisé.

LA ROCHE.

Diable! et moi qui couche à côté!...

GROS-RENÉ.

Peut-être aussi que Monsieur n'acceptera pas. Ce que j'en dis, moi...

LA ROCHE.

Il acceptera, j'en suis sûr, et croira encore m'obliger... C'est qu'effectivement je me rappelle qu'il a voulu me tâter là-dessus ce matin. Eh! dis-moi, crois-tu que ce soit bientôt?

GROS-RENÉ.

Oh! non pas, non : ce ne sera que pour c'te nuit.

LA ROCHE.

Cette nuit!

GROS-RENÉ.

Finissons donc la bouteille.

LA ROCHE.

Tu m'as ôté la soif pour dix ans... On est bien malheureux de vivre avec des gens dont la tête!... Et de quel droit s'avisent-ils sans me prévenir?...

GROS-RENÉ.

Baste, ils n'ont pas pensé peut-être à toi... et pis on sait que tu tians si peu au monde!

LA ROCHE.

Mais, le monde tient à moi. Croit-il donc que je suis un être isolé sur la terre, sans parens, sans amis, sans amies? Je te le dis, mon cher, ce serait une perte : je sais mieux qu'un autre ce que je vaux.

GROS-RENÉ.

Tu fais bian de me dire ça; car si on se fût adressé à moi, je ne t'aurions pas prisé grand' chose. A ta santé. (Il boit.)

LA ROCHE.

Tu plaisantes! et moi, je vais demander mon congé.

GROS-RENÉ.

Garde-t'en bian : tu perdrais là le fruit de toutes tes singeries. (Il boit.)

LA ROCHE.

Ma foi, tant pis : je n'ai que le temps de faire mon paquet... J'étais si bien ici! Cette diable de femme aussi!... Je m'en suis douté quand je l'ai

vue venir. Allons, je vais préparer tout pour mon départ, et puis demander mon congé et mes gages... Morbleu! j'en pleurerais de dépit. (Il sort.)

GROS-RENÉ.

Pleure, pleure, et nous je rirons! J'venons de l'y jouer un bon tour; mais chut! v'là Monsieur qui tiant sa lettre. Ah! morguienne! il a l'air bien intrigué. Bon! ça l'y met le sang en mouvement : c'est le remède qu'opère.

SCÈNE III.

SAINT-PHAR, GROS-RENÉ.

SAINT-PHAR.

Voilà bien la plus singulière aventure, la lettre la plus surprenante!

GROS-RENÉ, à part.

On l'a bien fait exprès.

SAINT-PHAR.

Gros-René, as-tu vu ma femme?

GROS-RENÉ.

Oui, Monsieur, j'ons eu c't honneur.

SAINT-PHAR.

Comment l'as-tu trouvée?

GROS-RENÉ.

Oh! Monsieur! par ma figue... c'est un morciau!...

SAINT-PHAR.

Eh non! je te parle de son caractère, de son humeur, aujourd'hui, dans l'instant.

GROS-RENÉ, tournant son chapeau.

Ah! sur ça... Monsieur... Ma foi, je dis... et pis on n'ose pas...

SAINT-PHAR.

Eh! réponds, réponds, ne me cache rien.

GROS-RENÉ.

Puisqu'il faut parler vrai, tenais, je l'ons trouvée encore pus triste que vous, et c'est pas peu dire. Ne me vendais pas, mais je la croyons attaquée de queuque maladie... là... (Il porte le doigt au front.) Ça se gagne peut-être... Enfin, depuis qu'alle est ici, alle ne fait que pousser des soupirs... Oh! qu'ieux soupirs!

SAINT-PHAR.

Qui peut l'affliger à ce point?

GROS-RENÉ, riant malicieusement.

Alle ne le disont pas, mais ça se devine... Pargué! une petite femme bian gentille comme ça... Ecoutais donc, quand on prend un mari, ce n'est pas pour être veuve de son vivant.

SAINT-PHAR.

Ah!...

GROS-RENÉ.

Enfin, je nous sommes aperçus pourtant, que depuis qu'elle a écrit une écriture, alle est devenue un petit brin pus tranquille.

SAINT-PHAR.

Voilà la lettre qu'elle écrivait!

GROS-RENÉ, faisant l'ignorant.

Ah! v'là la lettre?... Eh bian! ça dit peut-être à Monsieur pourquoi...

SAINT-PHAR.

Vraiment oui, cela me le dit, et c'est ce qui augmente mon chagrin.

GROS-RENÉ, tournant son chapeau.

Oh bath! ce n'est pas là ce que craignont Monsieur; un peu plus, un peu moins, quand une fois on donne là dedans...

SAINT-PHAR.

Va la trouver.

GROS-RENÉ.

J'y allons.

SAINT-PHAR.

Dis-lui que je veux la voir, que je l'attends, que je serai chez elle dans un instant.

GROS-RENÉ.

J'y cours. (Il s'en va.)

SAINT-PHAR.

Gros-René!

GROS-RENÉ, revenant.

Me v'là.

SAINT-PHAR.

Si tu trouves Blainville... tu lui diras que j'ai à lui parler pour affaire essentielle.

GROS-RENÉ.

Je l'y dirons.

SAINT-PHAR.

Cherche aussi La Roche... je veux...

GROS-RENÉ.

La Roche!... J'ons dans l'idée qu'il va venir biantôt.

SAINT-PHAR.

N'oublie rien...

GROS-RENÉ.

Non, mon maître, je n'oublierons rian, jamais rian de ce qui peut vous intéresser : j'avons toujours là queuque chose qui nous donne de la mémoire. (A part.) Observons-le.

SCÈNE IV.

SAINT-PHAR.

Relisons cette lettre bizarre ; je puis à peine en croire mes yeux.

« Ne pouvant réussir à vous voir, mon ami,
» je prends le parti de vous écrire. Vous êtes bien
» éloigné de deviner le vrai motif qui m'a con-
» duite ici. Vous croyez que je ne suis venue que
» pour vous arracher à votre solitude, et con-
» trarier vos vues : j'ai pu le désirer d'abord ;
» mais la certitude de ne pas réussir à fait naître
» en moi un autre dessein que vous ne pouvez pas
» désapprouver. Apprenez que la vie m'est de-
» venue plus odieuse qu'à vous : votre indiffé-
» rence a brisé tous les liens qui pouvaient m'y
» attacher encore, et vos discours ont dissipé
» mes scrupules. Vous dépérissez à vue d'œil ;
» il me serait cruel de vous survivre ; il m'est
» affreux de vivre sans vous voir. Je désire
» que le ciel vous accorde assez de force pour
» supporter encore long-temps la vie. Au reste,

» quelles que soient vos résolutions, gardez le
» plus profond silence. Que M. de Blainville ne
» pénètre rien de mes projets : je ne vous en au-
» rais pas même prévenu, si mon cœur ne m'eût
» averti qu'il est barbare de quitter ce qu'on
» aime, sans venir au moins lui dire un dernier
» adieu. »

Je suis stupéfait... C'est une idée aussi extravagante! courageuse pourtant, délicate, sensible... Cette femme a un caractère... je ne lui croyais pas autant d'énergie. Mais, à son âge, aimée de tout le monde... Elle me reproche mon indifférence! que lui dire à présent?... Non; évitons sa présence, fuyons tout l'univers: c'est le seul parti qui me reste à prendre. On ne me verra plus, et bientôt... Quel que soit le sort qui m'attend, je préviendrai mon ami de veiller sur les jours de ma femme. La fortune de ma fille est assurée. Il ne me reste qu'à penser à ce pauvre La Roche; personne ici ne l'aime : je veux lui laisser de quoi passer des jours tranquilles. Au moins, il y aura dans le monde quelqu'un qui pourra se louer de moi.

(Il écrit, et verse quelques larmes.)

SCÈNE V.

SAINT-PHAR, LA ROCHE.

(Saint-Phar est à son secrétaire, où l'on aperçoit des tiroirs ouverts, des papiers, des pistolets; le tout confusément et sans affectation.)

LA ROCHE, à part.

Le voilà seul.... Il a l'air effaré.... Oh! cet homme est capable de tout. Poussons-lui notre compliment. (Haut.) Monsieur, si c'était de votre bonté...

SAINT-PHAR se retourne, et La Roche recule.

Approche, mon cher La Roche.

LA ROCHE, embarrassé.

Monsieur...

SAINT-PHAR.

Approche, te dis-je, et parle.

LA ROCHE, se rassurant.

L'état de domestique me fatigue, comme j'ai eu l'honneur de l'observer à Monsieur; et, par cette raison, je désirerais que Monsieur voulût avoir la complaisance de me permettre de me retirer loin du monde, pour y finir en paix.

SAINT-PHAR, écrivant.

Te le permettre!... je m'en garderai bien: tu m'es plus nécessaire que jamais dans ce moment-ci.

LA ROCHE.

Oh, Monsieur!... je vous assure que vous pouvez fort bien vous passer de moi.

SAINT-PHAR, *écrivant.*

Non, non; encore deux heures, et nous serons libres tous deux.

LA ROCHE, *à part, et tressaillant.*

ux heures!... j'en étais sûr... il a accepté.

SAINT-PHAR, *soupirant.*

Oui, mon enfant, d'ici à deux heures tu pourras voir des choses bien extraordinaires.

LA ROCHE.

Monsieur, je ne suis point du tout curieux. (*A part.*) Il brûlera le château.

SAINT-PHAR.

Mais, sois tranquille: je suis trop content de tes services, je prends trop de part à tes peines, pour que ton sort ne se décide pas en même temps que le mien.

LA ROCHE, *très effrayé.*

En même temps!... (*A part.*) Ouf! je le vois venir...

SAINT-PHAR.

Tout ce que je puis t'assurer, c'est que je te mettrai dans la position de ne plus servir jamais.

LA ROCHE.

Oui-dà! (*A part.*) Voyez-vous ça! il compte sur moi.

SAINT-PHAR.

Ainsi, prends patience; le terme de tes maux approche.

LA ROCHE.

Ah! si c'est égal à Monsieur, j'aime autant qu'ils durent encore.

SAINT-PHAR.

J'en serais bien fâché, et c'est de ma main...

LA ROCHE.

De votre main, Monsieur! vous me faites trop d'honneur, en vérité. (A part.) C'est un enragé que cet homme-là.

SAINT-PHAR, se levant.

Tu as beau refuser: les moyens dont je me servirai pareront à tout, et ne te laisseront pas même, quand tu le voudrais, la faculté de t'y opposer.

LA ROCHE, pleurant.

Ces choses-là ne se font pas, Monsieur; je n'y consentirai jamais, d'abord.

SAINT-PHAR.

Excellent serviteur!... il devine, et cela l'afflige!

LA ROCHE.

Ma foi, Monsieur, on s'affligerait à moins. A part.) Il me plaisante, encore!

SAINT-PHAR.

Honnête garçon! Je ne m'applaudis que d'avantage de ma résolution, et cela me décide à avancer l'instant...

(Il va à son secrétaire.)

LA ROCHE.

Doucement, Monsieur, n'avancez rien... Diable! (A part.) J'aime encore mieux laisser mes gages.

(Haut.) Restez là, s'il vous plaît, Monsieur, pour raison. Si vous voulez bien remettre à demain... c'est que je vais revenir, Monsieur; une petite affaire qui m'appelle... Ne remuez pas, je suis à vous. (A part.) Je l'ai échappé belle, il en faut convenir. (En s'enfuyant.) Sauve qui peut.

SAINT-PHAR.

Arrête, La Roche; écoute donc. Il ne court que plus fort. Qu'a-t-il? Tout le monde ici est devenu insensé... Et moi!... moi, à qui l'on reproche des bizarreries, je suis le seul de sang-froid... J'entends Blainville... Je n'espère plus qu'en lui.

SCÈNE VI.

SAINT-PHAR, BLAINVILLE.

BLAINVILLE.

Vous me demandez; est-il vrai?

SAINT-PHAR.

Ah! mon ami! mon cher ami! voici le moment de me prouver votre amitié.

BLAINVILLE.

Vous m'alarmez... Quel trouble?...

SAINT-PHAR.

Venez-vous de chez ma femme?

BLAINVILLE.

Non; elle m'a fait prier de la laisser seule.

SAINT-PHAR.

Je m'en doute. Vous ne savez donc rien.

BLAINVILLE.

Non, rien. Expliquez-vous?

SAINT-PHAR.

Elle veut... Lisez... et jugez du trouble, de l'embarras où je suis.

BLAINVILLE, après avoir lu.

Je suis plus affligé que surpris de cette résolution.

SAINT-PHAR.

Comment?

BLAINVILLE.

Depuis quelque temps elle tombe dans des rêveries profondes... J'ai toujours craint ce qui arrive aujourd'hui.

SAINT-PHAR.

Eh bien! que faire?

BLAINVILLE.

Ma foi, je ne sais trop.

SAINT-PHAR.

Il faut user de beaucoup de ménagemens avec des têtes faites ainsi.

BLAINVILLE.

Oh! oui... de beaucoup de ménagemens.

SAINT-PHAR.

Mais enfin, que peut-elle dire? quelles sont ses raisons?

BLAINVILLE.

Qui sait?... peut-être les mêmes que vous alléguiez ce matin.

SAINT-PHAR, très agité, et se promenant.

Oh! quelle différence! Le malheur est d'avoir affecté devant elle un si grand dégoût de la vie.

BLAINVILLE.

D'avoir voulu détruire en elle, en nous, des préjugés respectables.

SAINT-PHAR.

Il est vrai.

BLAINVILLE.

De vous être mis au point de vous faire accuser aujourd'hui d'inconséquence ou de faiblesse.

SAINT-PHAR.

Eh! morbleu! tout ce que vous me dites semble fait pour augmenter mon embarras.

BLAINVILLE.

Je le sens ; mais que voulez-vous?

SAINT-PHAR.

Ce que je veux!... Voilà les amis, les amis du siècle, qui crient, querellent, dissertent, disent les plus belles choses à propos de rien ; et qui, dans une occasion importante, ne savent seulement pas prendre un parti ni donner un bon conseil.

BLAINVILLE.

Je crois entendre votre femme ; je me retire.

SAINT-PHAR.

Ma femme!... déjà?... attendez, attendez donc... Vous ne lui direz pas un mot?

BLAINVILLE.

Pas un mot.... soyez tranquille.

SAINT-PHAR.

Non, ce n'est pas là ce que... (Bas.) Vous êtes fait pour me désespérer.

BLAINVILLE.

Mais, mon ami, permettez... C'est à vous à trouver les moyens de réparer un mal que vous seul avez causé, que vous seul peut-être pouvez guérir. Il me semble, en pareil cas, que, vis-à-vis d'une femme aimable que mon indifférence aurait aussi vivement affectée, je ne m'adresserais pas à mon ami pour savoir ce que je dois faire.

SAINT-PHAR.

Un instant... Vous me suggerez une idée.

BLAINVILLE.

Bon.

SAINT-PHAR.

Croyez-vous que, par l'amitié, le sentiment, il soit encore temps de la faire revenir?

BLAINVILLE.

Ce serait un moyen assez bon... mais...

SAINT-PHAR.

Mais, oui, si je pouvais réchauffer son cœur, paraître abjurer mon indifférence, et lui faire sentir qu'on tient encore beaucoup à la vie, à l'instant même où l'on parle de la quitter... hein?

BLAINVILLE, à part.

Bon! c'est précisément le rôle de sa femme qu'il veut faire.

SAINT-PHAR.

Eh bien! qu'en dites-vous?

BLAINVILLE.

Je dis que vous pouvez essayer... mais qu'on ne persuade guère ce qu'on ne sent pas.

SAINT-PHAR.

Ah! s'il ne tient qu'à cela, je ferai tout comme si je le sentais.

BLAINVILLE.

Oui... Eh bien! à la bonne heure... Moi, je désire que vous réussissiez... je l'espère même. La voici. Il me semble que la douleur lui sied assez bien.

(Madame de Saint-Phar entre, l'air distrait et préoccupé; elle a une robe très simple, mais très galante; coiffée sans art, mais d'une façon pittoresque, les cheveux un peu dérangés, enfin, dans un désordre décent, mais voluptueux; un rouge plus vif qu'à la première scène, la démarche leste, le regard assuré et serein, une guirlande de fleurs en écharpe, des fleurs dans les cheveux.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE SAINT-PHAR.

SAINT-PHAR, bas à Blainville.

Mais, elle n'est pas aussi changée...

BLAINVILLE.

Ah! pourtant...

SAINT-PHAR.

Non, je vous assure qu'elle n'a jamais été mieux.

BLAINVILLE.

Trouvez-vous? (A part.) Il a raison.

SAINT-PHAR.

Toujours une figure noble, une taille...

MADAME DE SAINT-PHAR lève les yeux, voit son mari, et dit d'une voix tendre.

Ah! vous voici donc, Saint-Phar! (Elle lui prend la main.) Mais vous n'êtes pas seul... je croyais...

(Elle se promène.)

SAINT-PHAR.

Blainville va nous laisser. (Bas à Blainville.) Elle me prie de vous éloigner.

BLAINVILLE.

Je m'en doute.

SAINT-PHAR, s'applaudissant.

Je lui ai déjà serré la main.

BLAINVILLE.

Oui! il n'y a pas de mal à cela.

(Pendant ce temps-là, madame de Saint-Phar se promène avec l'air occupé d'un grand projet ; elle déploie toutes les grâces de sa personne, mais sans affectation.)

SAINT-PHAR.

Mais voyez-la donc... Ne trouvez-vous pas qu'elle a quelque chose d'extraordinaire dans le regard, une assurance, une sécurité que je ne lui ai jamais vue ? Cette femme-là a la tête bien frappée !

BLAINVILLE.

Et le cœur !

SAINT-PHAR.

Je brûle de savoir... Mon ami... pardon... mais...

BLAINVILLE.

Je vous entends, et je vous laisse... aussi bien, je ne pourrais plus long-temps retenir votre secret (A part.) et ma satisfaction.

SCÈNE VIII.

SAINT-PHAR, MADAME DE SAINT-PHAR.

SAINT-PHAR, *courant à sa femme.*

Nous voilà seuls, enfin!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ah! mon ami, mon cher ami! je me retrouve avec vous! c'est encore un plaisir que j'ai voulu me procurer.

SAINT-PHAR, *affectueusement.*

Je vous en remercie.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je n'ai pu résister au désir de vous témoigner mes regrets de n'avoir pas mieux contribué à votre bonheur.

SAINT-PHAR.

Ah! c'est moi seul qui...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous ne pouvez blâmer cette dernière preuve de ma tendresse.

SAINT-PHAR.

Blâmer! non, assurément... On pourrait seulement vous objecter que vous vous êtes décidée bien promptement à fixer un moment aussi cruel.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Pouvez-vous nommer ainsi le moment du repos?

SAINT-PHAR, *soupirant.*

Du repos!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous l'avez dit cent fois.

SAINT-PHAR.

Cela se peut. Moi, je vois cela sous un aspect... Mais vous... avez-vous bien réfléchi à l'horreur d'une séparation éternelle ? Renoncer à tout ce qu'on aime, à tout ce qui peut encore plaire !...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Est-il quelque chose qui puisse plaire à l'âme profondément affectée par la mélancolie ? vous me l'avez prouvé, Saint-Phar. Enfin je suis décidée, et cette conversation... (Elle veut se lever.)

SAINT-PHAR.

N'empêchera pas vos projets. Mais ne trouvez-vous pas que ce tête-à-tête, le dernier peut-être que nous aurons, est d'une espèce si singulière ?... Asseyons-nous... causons... (D'un ton très doux.) Causons, ma bonne amie... parlons raison.

(Ils s'asseyent.)

MADAME DE SAINT-PHAR, avec finesse.

Je ne demande pas mieux.

SAINT-PHAR.

Tu veux donc tout quitter ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais... si par hasard tu te décidais à m'accompagner, que pourrais-je regretter ?

SAINT-PHAR, étonné.

Ce sentiment est très flatteur, très délicat...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quel plaisir de finir ensemble ses maux et ses

amours! Cette idée me console, me transporte, me ravit.

SAINT-PHAR.

Oui, je conçois... Cependant, ma bonne amie, vous avez une fille: comment pouvez-vous l'oublier?

MADAME DE SAINT-PHAR, avec dignité.

Et vous, qui depuis si long-temps ne vivez plus pour elle!

SAINT-PHAR, embarrassé.

C'est une charmante enfant que Sophie.

MADAME DE SAINT-PHAR, avec sentiment.

Oh! charmante.

SAINT-PHAR.

Vous l'auriez pourvue sans vous en séparer. On jouit du bonheur que l'on procure; on s'entoure d'un petit peuple qui vous distrait, vous caresse.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et souvent vous abandonne. Vous le savez bien; ce sont des ingrats qu'on forme presque toujours.

SAINT-PHAR, soupirant.

Oh, oui, presque toujours. Convenez pourtant qu'on est à plaindre de ne pouvoir s'abuser là-dessus... Cette illusion a quelque chose de flatteur.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Assurément! on n'aurait qu'à se laisser aller ainsi à toutes les chimères qui s'offrent à l'âme sensible, on aurait la faiblesse de tenir à la vie.

SAINT-PHAR.

Oui, comme vous dites... Si on se laissait aller... on aurait la faiblesse de tenir à la vie... mais on résiste. (En la fixant.)

MADAME DE SAINT-PHAR, avec fermeté.

C'est ce que je fais.

SAINT-PHAR, d'une voix mal assurée.

Et moi aussi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je le sais. D'après cela... puisque nous sommes bien sûrs l'un de l'autre, il ne reste plus qu'à nous dire adieu... (Elle se lève.)

SAINT-PHAR, la retenant.

Nous dire adieu! Oui, nous dire adieu... dans un instant... C'est qu'il est toujours trop tôt pour dire adieu à ce qu'on aime.

MADAME DE SAINT-PHAR, soupirant.

Et pour toujours, encore.

SAINT-PHAR.

Vous appuyez sur ce mot, *toujours:* cela n'est pas adroit. Comment voulez-vous qu'on vous regarde et qu'on consente à vous perdre pour toujours?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais, me trompé-je? Voilà deux ou trois fois que... En vérité, on n'imaginerait jamais qu'un mari eût attendu un pareil moment pour dire des douceurs à sa femme. J'en suis toute étonnée.

SAINT-PHAR.

Je le suis aussi, je vous l'avoue. Je vous

trouvais bien... oui, fort bien: aujourd'hui, je ne sais comment cela se fait, mais, d'honneur, je n'ai jamais rien vu d'aussi séduisant que vous... Le moment de se quitter donnerait-il des yeux?

MADAME DE SAINT-PHAR, modestement et avec finesse.

Ou des charmes?

SAINT-PHAR.

Je le voudrais. Que je serais flatté, si cela produisait le même effet sur toi!... Dis-moi, mes regards reprennent-ils le feu que tu leur trouvais? Mon visage peint-il le trouble... la passion... l'intérêt que tu savais si bien m'inspirer?... Ton cœur enfin te dit-il encore quelque chose en ma faveur?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Jamais tu ne m'as été plus cher, je te le jure.

SAINT-PHAR.

Je te jure la même chose... Que ne t'ai-je toujours semblé aussi tendre, aussi digne de ton indulgence!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Que ne t'ai-je toujours paru aussi intéressante, aussi faite pour te fixer!

SAINT-PHAR.

Rien ici-bas n'aurait pu m'affliger.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je n'aurais rien envié au monde.

SAINT-PHAR.

Et c'est à l'instant où tu me trouves tel que tu le désires, que tu veux nous séparer!

MADAME DE SAINT-PHAR, se laissant aller à son premier mouvement.

Moi!... je veux?... Je vous devine, Monsieur? c'est une épreuve, et vous avez pensé me faire dire... Oh! je ne me serais jamais pardonné cette faiblesse.

SAINT-PHAR.

Le grand malheur!... Là, qu'aurais-tu dit?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Finissez, vous dis-je, ces discours séducteurs; baissez ces yeux expressifs, quittez ce ton de voix tendre... ou je ne réponds plus de rien.

SAINT-PHAR.

Je donnerais tout ce que je possède... Mets-moi dans le secret : que faudrait-il faire pour te séduire?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais si vous aviez l'adresse de me persuader que vous pouvez encore m'aimer, et me le dire comme autrefois... moi, je pourrais fort bien aussi, comme autrefois, aimer à vivre pour vous entendre me le répéter.

SAINT-PHAR.

Oh! s'il ne tient qu'à cela, je te le dis, je te le répète. Je t'aime, je t'adore... Tu souris!... aurais-je réussi?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais, presque, au moins. Je sens que ma haine pour la vie voudrait se passer malgré moi... je sens, en descendant au fond de mon cœur, s'y

ranimer le désir tout naturel de voir, le plus long-temps possible, tout ce que je trouve aimable.

SAINT-PHAR.

Ah! ton cœur est l'interprète du mien. Et, dis-moi donc, tu ne rougirais pas d'avouer que tu as changé d'avis?

MADAME DE SAINT-PHAR.

D'abord, j'en aurais rougi; à présent, j'en ferais gloire.

SAINT-PHAR.

Tu ne regarderais pas comme une lâcheté le repentir?...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je le regarderais comme la plus grande preuve de ta tendresse.

SAINT-PHAR.

En vérité, mon amie?

MADAME DE SAINT-PHAR.

En vérité, mon ami.

TOUS DEUX, à part.

Bon!

SAINT-PHAR.

C'est qu'entre nous, ma chère femme, jamais l'idée de la mort ne m'a paru si cruelle.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et moi, mon cher Saint-Phar, je ne conçois pas, à présent, comment elle a pu me venir à l'esprit.

SAINT-PHAR.

D'après cela, je crois que nous devons...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Courir le risque de vivre encore.

SAINT-PHAR.

Oui, nous serons toujours à temps d'y revenir, si la vie nous ennuie.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Sans doute; mais, en attendant, vivons comme si nous croyions au plaisir.

SAINT-PHAR.

Et croyons-y... Avec ces yeux-là, je sens qu'il ne tient qu'à toi de me convaincre.

(Il se jette à ses genoux.)

MADAME DE SAINT-PHAR.

A mes genoux!... j'en suis toute glorieuse: c'est le triomphe de l'amour.

SAINT-PHAR.

Et de la reconnaissance.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il manque encore à nos cœurs...

SAINT-PHAR.

Mon enfant... ma Sophie...

SOPHIE, tombant à genoux entre eux.

Elle est dans vos bras.

SAINT-PHAR.

Ma femme!... ma fille!... (Il a la tête sur les genoux de sa femme, et caresse Sophie.) Je ne puis respirer.

(Toutes deux l'embrassent.)

SOPHIE.

Papa, nous voulons te forcer d'aimer la vie.

SAINT-PHAR.

Je ne puis retenir mes larmes... Ah! Blainville!

(Il baise les mains de sa femme, et embrasse Sophie avec ivresse.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BLAINVILLE.

BLAINVILLE.

Laisse-les couler, Saint-Phar; elles t'honorent bien plus que ta prétendue philosophie. Tu sens enfin que rien n'est si doux que d'être époux et père.

SAINT-PHAR.

Oui, mon ami, je suis guéri et je l'avoue. Un instant de sensibilité a fait plus que tous les argumens de la raison.

BLAINVILLE.

Il nous est rendu : serrons-le tous dans nos bras.

(Ils l'embrassent tous.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ

Une petite place aussi, sous vot' bon plaisir; que je l'y baisions tant seulement son habit, pour l'y témoigner not' satisfaction. Morgué! c'est que ça me fait plus de bian qu'eune double récolte.

SAINT-PHAR, l'embrassant.

Approche, mon ami; viens, viens; tes conseils ont profité, et je t'en remercie.

GROS-RENÉ.

Jarni! c'est que vous avais pris le bon parti: not' jardinerie nous a fait voir ça tout d'un coup. Au lieu d'arracher d'ici-bas deux souches jeunes et bien plantées, vaut mieux, sarpédié, en faire pousser d'autres qui leur ressemblent.

BLAINVILLE.

De petits infortunés de plus!

SAINT-PHAR.

Qui seront heureux en profitant de notre exemple. Ma Sophie! ma femme! mes amis! donnez-moi tous votre main... Insensé! voilà donc ce que je voulais quitter! Le ciel est trop bon, de n'avoir pas exaucé mes vœux indiscrets. Je jure, mes amis, sur ces cœurs que je sens palpiter, de ne plus vivre un seul instant que pour vous. Gros-René, amène tes parens, tes amis... Je veux commencer par faire partager mon bonheur à tous les habitans de ce lieu.

GROS-RENÉ.

Comme ils vont vous bénir!... Et ça fait du bian à la santé, les bénédictions des pauvres gens. Monseigneur, tous les jours on envie les riches, mais tous les jours on ne les bénit pas.

SAINT-PHAR.

Ma fille!... ma Sophie!... c'est toi que je prends

pour mon mentor. Dès que tu t'apercevras que je serai trop sérieux, tu viendras m'embrasser.

SOPHIE.

Ah! papa! vous voulez donc me faire désirer de vous revoir triste?

SAINT-PHAR.

J'avais tort : tu m'embrasseras toutes les fois que je serai gai.

SOPHIE.

Oh! papa! je crois que je viens de vous voir sourire.

(Elle lui saute au cou.)

SAINT-PHAR.

Mais, dites-moi un peu ce qu'avait cet original de La Roche? Sait-on ce qu'il est devenu?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LA ROCHE, derrière.

LA ROCHE, à part.

J'arrive à temps; on parle de moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je dois vous avertir que ce n'était qu'un hypocrite.

BLAINVILLE.

Un flatteur.

GROS-RENÉ.

Un poltron.

LA ROCHE, à part.

Bon! ces gens-là n'ont pas envie de me gâter.

SAINT-PHAR, à sa femme.

Vous m'étonnez... êtes-vous sûr?...

LA ROCHE, paraissant.

Que trop, Monsieur; et je viens pour vous avouer moi-même mes torts et mon repentir. Je suis né sans fortune, sans talens; mais, en revanche, avec beaucoup de paresse. J'ai vu qu'un moyen sûr pour réussir, c'était la flatterie... et je vous ai flatté. Triste vous étiez, triste je suis devenu. Vous voilà gai, il ne tient qu'à vous que je le devienne plus que personne; vous n'avez qu'à me promettre de me garder à votre service.

SAINT-PHAR.

J'y consens; mais tâche de n'être que sincère. (A sa femme.) Vous permettez?...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je sens qu'aujourd'hui je ne puis en vouloir à personne.

LA ROCHE, à Gros-René.

Et que diable est-tu venu me conter, toi, avec ton feu au château?

GROS-RENÉ.

Touche là... je t'en devais, je t'ai payé; nous sommes quittes.

SAINT-PHAR.

Ce qui t'a tant effrayé, c'était une pension.

LA ROCHE.

Oh! Monsieur! je me suis bien rassuré depuis.

SAINT-PHAR.

Conduis-toi bien, ta fortune est faite.

GROS-RENÉ, au public.

Encore une bonne action! Messieurs, vous savez à présent la recette. Vous sentais-vous tristes, ayais une brave femme qui vous aime, un ami sage qui vous conseille, une jolie enfant qui vous caresse, un jardinier de bonne himeur. Faites des heureux tous les jours; commençais par aujourd'hui, continuais demain, venais nous voir toute la semaine: ça fera que vous n'aurais pas de vapeurs, ni nous non plus.



L'AMI DU MARI,

OU

LA CONFIANCE TRAHIE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DESMARETS, financier, homme simple, riche et bon, dont l'éducation a été négligée, confiant, bizarre, voulant qu'on sache qu'il est le maître chez lui, aimant sa femme et craignant d'être subjugué par elle.

MADAME DESMARETS, femme spirituelle, aimable, sage, d'une ancienne famille, supérieure à son mari par son esprit, et l'aimant malgré ses défauts.

LE COMTE D'EGMONT, jeune seigneur de la cour, homme à la mode, ami du bon M. Desmarets, le flattant, dans l'espoir de plaire un jour à sa femme.

HENRIETTE, femme de chambre de madame Desmarets, lui étant très attachée et gémissant des travers du mari.

CHARLES, domestique honnête, simple en apparence, et au fond ne manquant pas d'esprit.

La scène se passe à Paris, dans le cabinet du financier ; au fond on voit un secrétaire et des portes qui mènent dans d'autres pièces.

L'AMI DU MARI,

OU

LA CONFIANCE TRAHIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, seul d'abord, et rangeant quelques meubles, ensuite HENRIETTE.

CHARLES.

Bonjour, mademoiselle Henriette.

HENRIETTE.

Bonjour, monsieur Charles.

CHARLES.

Vous me paraissez un peu rêveuse.

HENRIETTE.

Ce n'est pas sans sujet. Ne voyez-vous pas ce qui se passe ici tous les jours, et combien Madame est à plaindre !

CHARLES.

Oui, elle a presque autant de chagrin que de vertu.

HENRIETTE.

C'est un être singulier que M. Desmarets; né dans le commerce, il l'a continué avec honneur jusqu'à ce qu'une place de finance, en augmentant sa fortune, lui eût inspiré de la vanité. Maintenant, d'un homme simple et bon, il est devenu

orgueilleux et despote ; ne recherche que les gens au-dessus de lui, sans acquérir dans leur société le bon ton qui les distingue : sensible, dit-on, humain même, il gronde tout ce qui l'entoure ; adorant sa belle, aimable et vertueuse femme, ne parlant d'elle qu'avec éloge, il la brusque à chaque instant. Par fois généreux, plus souvent avare...

CHARLES.

C'est un original, un fou ; moi, je ne vous ai jamais dit le contraire.

HENRIETTE.

Il nous répète mille absurdités sur la prétendue dignité d'un mari, sur le respect qu'on lui doit ; il nous ennuie toutes deux.

CHARLES.

Vous pouvez dire tous trois ; mais écoutez donc, il nous nourrit, il nous habille, il nous loge, nous ne pouvons pas exiger qu'il nous amuse... il faut être juste.

HENRIETTE.

M. le comte d'Egmont...

CHARLES.

Ce jeune seigneur, si galant... si léger ? ah ! ah ! celui-là... je ris toujours quand j'y pense, Monsieur qui l'appelle son ami !...

HENRIETTE.

Il aimerait mieux être celui de Madame.

CHARLES.

Oh ! oui, mais c'est en vain qu'il s'en flatterait.

HENRIETTE.

Il se moque de notre maître.

CHARLES.

Tant qu'il peut, et, il faut en convenir, les occasions ne lui manquent pas.

HENRIETTE.

Ils ont été élevés ensemble ; ils se sont perdus de vue pendant plusieurs années ; M. Desmarets retrouvant dans la société son ancien camarade de collége, titré, cité, fêté, l'a attiré chez lui... bientôt il ne lui a plus été possible de s'en passer un seul jour ; il s'est accoutumé à le consulter, à le croire, et je soupçonne que c'est lui qui cause la division...

CHARLES.

Il est pourtant honnête homme, ce monsieur le Comte...

HENRIETTE, souriant.

Oui, mais sur cet article-là... ces Messieurs se sont fait une probité...

CHARLES, de même.

Oh ! nous ne connaissons pas celle-là, nous autres.

HENRIETTE.

Heureusement. Il ne conseille jamais à monsieur Desmarets de faire du chagrin à sa femme, non, il n'en est pas capable ; mais il ne le blâme pas quand il lui en cause, et, s'il l'osait, il l'embrasserait, je crois, toutes les fois qu'il fait une sottise.

CHARLES.

Il l'embrasserait souvent.

HENRIETTE.

Malgré les torts de Monsieur, malgré ses ridicules, Madame l'aime dans le fond de son cœur.

CHARLES.

Écoute donc, c'est ce qu'elle a de mieux à faire... si elle le peut.

HENRIETTE.

Cela dérange le Comte, qui peut-être avait imaginé qu'avec un pareil mari...

CHARLES.

Ma foi, mademoiselle Henriette, le Comte a tout ce qu'il faut pour plaire; et si Madame n'était pas une femme comme il n'y en a pas...

HENRIETTE, *un peu piquée.*

Comme il n'y en a pas, monsieur Charles?...

CHARLES.

Je dis : comme il n'y en a pas beaucoup, il aurait fort bien pu voir réussir ses espérances.

HENRIETTE.

Mais au contraire, Madame fuit avec soin toutes les occasions qui pourraient lui donner lieu de s'expliquer... et j'ai ordre de ne pas la quitter lorsqu'il vient la voir.

CHARLES.

Je pense que cela l'impatiente bien.

HENRIETTE.

Il n'en fait rien paraître, il est trop adroit; mais j'ai vu plusieurs fois... Voici Madame.

CHARLES.

Au revoir. (Il sort.)

SCÈNE II.

MADAME DESMARETS, HENRIETTE.

MADAME DESMARETS, en peignoir et sans être encore coiffée.

M. Desmarets n'est pas rentré ?

HENRIETTE.

Non, Madame ; vous l'auriez bien entendu ; c'est toujours un bruit, des discours, des reproches.

MADAME DESMARETS, soupirant.

Je suis à peine remise de la scène qu'il m'a faite ce matin.

HENRIETTE.

Cela a beau être fréquent, une âme sensible ne peut s'y accoutumer.

MADAME DESMARETS.

Il est d'une injustice !...

HENRIETTE.

Quand je l'observe à Madame, elle me dit...

MADAME DESMARETS, vivement.

Je le dis encore, oui, Henriette, je ne conçois pas son changement. Avant son mariage, on citait son jugement droit, sa douceur, sa générosité : sa physionomie ouverte et franche annonçait une belle âme ; il m'avait inspiré la plus tendre estime, le plus sincère attachement ; j'étais parvenue à me persuader qu'un homme plus brillant, plus aimable,

plus spirituel, m'aurait peut-être rendue moins fortunée ; qu'en renonçant au bonheur de rencontrer un amant dans mon époux, je gagnerais au change, en y trouvant un ami solide, éclairé, qui guiderait ma jeunesse, réglerait ma conduite, me mériterait les suffrages, l'affection de ceux qui m'entourent, qui m'estiment, sans lesquels je sens qu'il m'est impossible de vivre heureuse.

HENRIETTE.

Madame, je vous le répète à mon tour, vous avez fait un mauvais marché, il faut le rompre le plus tôt possible ; il n'y a qu'une séparation bien prompte...

MADAME DESMARETS.

Je frémis d'y penser... Quelques raisons qu'on ait de se séparer, on doit toujours craindre d'user de la permission dangereuse que la loi nous en donne. Si on y gagne du côté du bonheur, on y perd du côté de la considération. Cet éclat nous fait toujours supposer quelques torts. On n'occupe point impunément les regards de la multitude ; il semble que le public, si léger à certains égards, rappelle, en ces occasions, toute son équité, toute sa délicatesse, et punit celle qui brise des nœuds dont lui-même paraît faire si peu de cas. Échappe-t-elle à sa justice, elle est encore victime de sa malignité, et, quelque nécessaire que soit souvent l'arrêt qui rend à une femme sa liberté, elle doit trembler, quand elle le demande, et pleurer, quand elle l'a obtenu.

HENRIETTE.

Concevez-vous la conduite de M. d'Egmont, qui ne quitte plus cet hôtel ; lui qui était si répandu, si recherché.

MADAME DESMARETS.

Il est aimable, Henriette, et serait même dangereux, si on pouvait le croire capable d'aimer sincèrement ; mais je l'ai pénétré, c'est à sa vanité qu'il me sacrifierait, si j'avais la faiblesse de l'écouter. L'insensé! Il me confond peut-être avec cette espèce infortunée de femmes prétendues honnêtes, qui ne résistent ni à l'attrait d'une conquête brillante, ni aux persécutions d'un amant adroit ; qui se défendent par air et cèdent par goût; qui parlent sans cesse de leur cœur, de leur sensibilité, et n'ont jamais versé une larme pour l'amitié, ni pour la nature ; qui arrivent au terme de la vie, oubliées par leurs amans, cherchant en vain autour d'elles un seul ami qui les console, et pour comble de malheur, portant au fond de leur âme toutes les horreurs du remords, sans pouvoir même éprouver les douceurs du repentir.

HENRIETTE.

Vous avez évité jusqu'ici de vous trouver seule avec lui.

MADAME DESMARETS.

Et je m'en félicite ; il cherche l'occasion de me parler de son amour, et, quoique bien sûre de repousser ses attaques, j'aime mieux encore renoncer au périlleux honneur de la victoire. D'ail-

leurs une explication amènerait sans doute une rupture ; je priverais mon mari d'une société qui lui plaît ; et tant qu'il se conduira vis-à-vis de moi comme il le doit...

CHARLES, annonçant.

Monsieur le comte d'Egmont!

HENRIETTE.

De si bonne heure !

MADAME DESMARETS.

Je me retire... S'il demande à me voir, vous lui direz que je ne reçois personne en l'absence de mon mari. (Elle sort.)

SCÈNE III.

LE COMTE D'EGMONT, très élégant, HENRIETTE, CHARLES.

D'EGMONT.

Bonjour, mes amis... eh bien ! comment se porte-t-on ici ?... le bon monsieur Desmarets..... où est-il ?

CHARLES.

Il est sorti, Monsieur.

D'EGMONT.

Déjà !... va-t-il revenir ?

CHARLES.

Madame lui a demandé à quelle heure il rentrerait.

D'EGMONT.

Et il a répondu ?...

HENRIETTE.

Par une brusquerie.

D'EGMONT.

Je le reconnais là... Notre ami Desmarets n'est pas galant. Et Madame...

HENRIETTE.

A pris cela avec sa douceur ordinaire.

D'EGMONT.

Enfin, d'où peuvent donc venir les manières bizarres de monsieur Desmarets? Sa femme a une conduite régulière, des talens, de l'esprit... Il y a là-dessous un mystère.

CHARLES, ricannant.

Monsieur nous demande cela, à nous!... lui qui est le confident de tous les secrets de M. Desmarets... son conseil!... son ami!... Je ne dis pas pour cela que Monsieur soit aussi confiant vis-à-vis de M. Desmarets, parce que... enfin cela fait une différence.

HENRIETTE.

Oui, l'on n'est pas obligé de tout dire à... à ses amis.

D'EGMONT.

Vous me supposez des vues, cela n'est pas bien. Mais, ne puis-je faire ma cour à Madame?

HENRIETTE.

Impossible, M. le Comte... Elle a ordonné qu'on ne laissât entrer personne.

D'EGMONT.

Personne!... J'observe que depuis quelque temps,

lorsque je viens la voir, vous avez grand soin de rester.

HENRIETTE.

M. le Comte, soyez sûr que je ne fais jamais rien que par l'ordre de Madame.

D'EGMONT.

Eh! que peut-elle craindre? qu'a-t-elle à me reprocher?

HENRIETTE.

Ah! ah!

CHARLES.

Eh! eh!

D'EGMONT.

Comment?

HENRIETTE.

Monsieur cause souvent avec vous.

D'EGMONT.

Je vous prie de croire que c'est lui qui le désire.

HENRIETTE.

Et l'on soupçonne que dans ces conversations...

CHARLES.

Vous n'aidez peut-être pas à remettre le calme dans le ménage.

D'EGMONT.

Mais voilà une calomnie... épouvantable! Puis-je empêcher, moi, que cet homme n'ait ses idées, ses caprices; et lorsqu'il s'obstine à se rendre insupportable à sa femme, suis-je obligé de réchauffer les feux d'un hymen aussi bien assorti?

HENRIETTE.

Cent fois pourtant vous l'avez approuvé cet hymen.

D'EGMONT.

Mais moi... mais vous... mais tout le monde... Desmarets est riche... il est encore jeune... Des convenances d'état, de fortune, de....

CHARLES.

Oui, moi, je crois que M. le Comte y a vu beaucoup de convenances.

D'EGMONT.

Vous croyez cela, M. Charles... et vous verrez peut-être que j'ajouterai à ce crime celui de penser qu'un amant tendre, soumis, complaisant, pourrait un jour... (Riant.) Ah! je frémis d'achever.

CHARLES.

En effet, M. le Comte a l'air tout confus.

D'EGMONT.

Mes amis, je vous l'avoue franchement, l'aspect d'un bon ménage m'enchante; mais il me gène, il m'embarrasse, il m'humilie même. Je sens que je ne serais pas capable de cet excès de vertu, de constance... d'ennui qui forment nécessairement la suite de deux époux bien d'accord. Au lieu que si par hasard un peu de dissention se glisse au milieu d'eux, l'aventure est très fâcheuse; on s'en afflige, mais au moins cela met un peu de vivacité dans le commerce de la vie... On espère devenir utile, voir les choses s'arranger; et en effet, quelquefois elles s'arrangent. Un ami sin-

cère excuse les fautes de l'un, adoucit les peines de l'autre; et au bout d'un certain temps, la femme a plus d'attention pour son mari; le mari paraît plus satisfait de sa femme. (Il tire une bourse.) Les gens sont bien payés, et tout le monde est content.

CHARLES, à part.

Ma foi, il y a du bon dans ce qu'il dit là.

D'EGMONT, présentant la bourse à Henriette.

Que pense Henriette de ce plan?

HENRIETTE.

Qu'il est très beau, très séduisant... Mais, comme avant tout, il faut l'aveu de Madame, je cours sur-le-champ le lui demander. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE D'EGMONT, CHARLES.

D'EGMONT, s'approchant de Charles.

Et toi, Charles, tu es sensé, tu connais le monde, je suis sûr que tu n'es pas aussi sévère que Henriette.

CHARLES.

M. le Comte, je ne sais trop que vous dire... mais cependant... cette fille-là... c'est une brave fille... Madame ne veut entendre à rien... Vous dites qu'elle a tort, cela peut être; mais si sa conscience lui dit qu'elle a raison, elle aurait encore plus de tort de ne pas écouter sa conscience...

Ce mari est fait pour être trompé, peut-être... ce n'est pas à moi à parler de ces choses-là... Mais quoi qu'il arrive, je ne me prêterais pas à la moindre démarche qui pût le désobliger.

D'EGMONT.

Comment! cette bourse...

CHARLES.

Est bien pleine, bien tentante... Tenez, M. le Comte, on est pauvre, mais on est honnête, et malheureusement, dans notre état, il faut que cela aille ensemble; nous avons aussi notre honneur, nous; et comme nous n'avons pas d'autre bien, ça fait peut-être que nous y sommes plus attachés. Une fois perdu, nous n'avons pas le moyen de le racheter; il faut se repentir toute sa vie; et c'est long, quand on ne s'y est pas accoutumé de jeunesse. Vous êtes trop juste pour m'en vouloir... et vous conviendrez que si vous aviez jamais un serviteur à prendre, vous préféreriez celui qui a refusé votre argent à celui qui l'eût accepté.

SCÈNE V.

LE COMTE D'EGMONT.

Oh! parbleu!... je suis confondu! la maîtresse est vertueuse, les domestiques sont incorruptibles, je n'ai pour moi... que le mari... (Il rit.) Sans s'en douter, il me sert de son mieux; car il ne se passe pas de jour où cet original-là ne soit un peu plus ridicule que la veille. Madame Desmarets est jeune,

jolie... il fallait bien que j'en devinsse amoureux; la résistance a augmenté l'amour; je suis devenu éperdument épris, il y a déjà un mois... je crois... pas plus avancé que le premier jour... me voilà au désespoir!... c'est la marche ordinaire... Pourtant, je n'ai rien négligé; peut-être même aurais-je quelques reproches à me faire, et de temps en temps, là... (*Montrant son cœur.*) une voix me dit... Mais, dans l'instant même où je suis prêt à l'écouter... le mari arrive, et, par sa conduite bizarre, vient ranimer mes coupables espérances. Le voici! cet homme a pour moi une affection in... insupportable; je fais aussi beaucoup pour lui; il m'ennuie, et je l'écoute.

SCÈNE VI.

LE COMTE D'EGMONT, M. DESMARETS, CHARLES, *éloigné.*

DESMARETS, *entre en faisant beaucoup de bruit.*

Dites à Madame qu'elle ne se fasse pas attendre pour dîner, comme hier... avec sa toilette, son éternelle toilette! elle n'est occupée que... (*A d'Egmont.*) Ah! vous voilà, mon cher ami!

D'EGMONT.

Je vous attendais pour entrer chez Madame.

DESMARETS, *bas à d'Egmont.*

Non, cela ne se peut pas.

D'EGMONT.

Pourquoi cela?

DESMARETS.

Je suis en froid avec elle.

D'EGMONT.

C'est assez votre usage.

DESMARETS.

Oui, mais c'est plus fort aujourd'hui.

D'EGMONT.

Vraiment !

DESMARETS, bas.

Vous saurez pourquoi, et vous m'approuverez. (Haussant la voix.) Une jeune tête !... vis-à-vis d'un mari raisonnable, éclairé... d'un homme qui a de l'expérience !... (Bas.) Ai-je l'air bien en colère ?

D'EGMONT.

Vous êtes effrayant... Vous avez donc quelque sujet ?...

DESMARETS, bas.

Non, sans sujet.

D'EGMONT, à part.

Encore mieux.

DESMARETS, toujours criant.

Je veux qu'on m'obéisse ; qu'on me respecte, et ce n'est pas à une femme de vingt ans... (A Charles.) Ah ! vous étiez là...

D'EGMONT, bas.

Il y a une heure.

DESMARETS, bas.

Je le savais bien. (Haut.) Vous avez donc entendu ?

CHARLES, naïvement.

Pardi... Monsieur, il y aurait du malheur si... Et puis, quand je n'entendrais pas, je saurais encore bien ce que Monsieur a dit; car c'est toujours la même chose.

DESMARETS.

Je le fais exprès... afin que tout le monde le sache et en fasse son profit... Sortez à présent.

SCÈNE VII.

LE COMTE D'EGMONT, M. DESMARETS.

D'EGMONT.

Mettez-moi donc au fait, car ceci...

DESMARETS.

Ah, mon ami! vous allez être bien content de moi.

D'EGMONT.

Bon!

DESMARETS.

Vous m'avez reproché hier d'avoir cédé sur l'article du bal où elle a été l'autre jour...

D'EGMONT.

Bal maussade, ennuyeux... (A part.) Je n'y étais pas invité.

DESMARETS.

Enfin, le mal était fait: j'avais consenti; mais, parbleu! aujourd'hui je lui ai fait bien payer cela.

D'EGMONT.

Oui-dà!

DESMARETS.

Il fallait un prétexte, j'y ai rêvé toute la nuit.

D'EGMONT.

Cela fait passer le temps.

DESMARETS.

Et à peine était-elle éveillée qu'il s'est présenté une circonstance favorable... que j'ai saisie, et je lui ai fait une querelle... (En riant.) mais une querelle terrible!...

D'EGMONT, riant.

Et sans raison?

DESMARETS.

Eh! parbleu! sans doute... c'est une femme si sage!

D'EGMONT, soupirant.

Oh! très sage... Votre querelle?...

DESMARETS.

La voici. (Gaiement.) Le quartier n'était pas échu, et elle n'avait plus d'argent. « Monsieur, m'a-t-elle » dit, j'ai honte d'entrer dans certains détails dont » vous devriez m'épargner le désagrément. A l'ins- » tant mes marchands me quittent, se plaignent... » et il est très fâcheux, pour une femme que l'on » sait riche, qui tient à une famille distinguée, » (elle est en effet d'une très bonne famille, mon- » sieur le Comte.) de se voir exposée à des re- » proches mérités, ou de se priver sans cesse de » mille bagatelles qui deviennent nécessaires quand » on vit dans le grand monde. »

D'EGMONT.

Comment avez-vous répondu?

DESMARETS.

Cela n'était pas aisé ; mais j'ai bien senti qu'il fallait en cette occasion soutenir plus que jamais la dignité d'un homme et d'un mari.

D'EGMONT, *finement.*

Voyons un peu comment vous vous y êtes pris pour être digne.

DESMARETS.

« Tous vos efforts sont inutiles, Madame, lui » ai-je répondu : en vain vous employez des rai- » sonnemens spécieux ; si vous avez de l'esprit, » moi, j'ai du bon sens ; si vous montrez la légè- » reté de votre âge, je dois y opposer la sagesse » du mien ; je suis riche, mais rangé. Restez plus » souvent chez vous, Madame, et vous ne serez pas » obligée de tout dépenser en parure ; les femmes » doivent s'occuper surtout à plaire à leur mari, » et à régler leur maison. »

D'EGMONT.

Vous avez pu lui tenir des propos si durs?

DESMARETS, *gaiement.*

Et bien d'autres encore... Oh! parbleu! quand je m'y mets ; mais au fond mon naturel est tendre, sensible ; et, en sortant de chez elle, savez-vous ce que j'ai fait?

D'EGMONT.

Non.

DESMARETS.

J'ai couru chez ses marchands, et je les ai payés.

D'EGMONT.

Vous les avez payés!

DESMARETS.

Tous! Cela est juste; elle n'a pas assez, je le sais; je les ai donc payés entièrement, et avec un plaisir... mais il ne faut pas le lui dire; voyez-vous?

D'EGMONT, *étonné.*

Ah! ah! Et pourquoi?

DESMARETS.

C'est assez. J'ai bien recommandé le secret aux marchands, et je les ai même priés (*Riant.*) de venir la tourmenter de temps en temps. De cette manière elle ne saura jamais le service que je lui ai rendu.

D'EGMONT.

Voilà bien la façon d'obliger la plus délicate, la plus rare... (*Bas.*) la plus ridicule!...

DESMARETS.

Je fais tout cela dans la persuasion où je suis que c'est le seul moyen d'assurer ma tranquillité. Né dans le commerce, je frémis toutes les fois que je pense à certains maris, devenus riches par leur travail, qui ont épousé, par amour, de jeunes personnes, jolies, vives, spirituelles, se laissent dominer par elles, ne sont plus les maîtres chez eux, deviennent bientôt les esclaves de leurs femmes, et les objets du mépris et de la risée de toute la société.

D'EGMONT.

Ah! il est certain qu'on en voit, dans votre position, de fort ridicules.

DESMARETS, avec bonhommie.

N'est-ce pas? vous en êtes convenu cent fois; d'après cela j'ai contrarié impitoyablement ma pauvre femme, et je m'entretiens autant que je puis dans cette utile habitude... Cependant, je crains quelquefois...

D'EGMONT.

Comment?... Expliquez-vous...

DESMARETS.

Personne ne nous écoute-t-il?

D'EGMONT.

Non, et j'attends... Dieux!... on vient.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE.

HENRIETTE, à Desmarets.

Madame fait demander si vous êtes seul.

DESMARETS, brusquement, et feignant d'être fâché.

Que lui importe que je sois seul ou avec du monde? (A d'Egmont, bas et d'un ton doux.) Elle a peut-être quelque chose de pressé à me dire?

D'EGMONT, bas.

Soit, mais nous avons aussi...

DESMARETS, bas.

J'entends. (Haut.) Sachez, Mademoiselle, que

lorsque je suis avec quelqu'un, je n'aime pas qu'on vienne m'importuner. (Henriette sort.) Allez.

SCÈNE IX.

M. DESMARETS, agité, tourmenté, LE COMTE D'EGMONT.

D'EGMONT.

J'ai vu l'instant où vous alliez céder.

DESMARETS, le fixant.

Et... j'aurais mal fait, n'est-il pas vrai?

D'EGMONT.

Je ne dis pas cela; mais, d'après votre plan, il me semble... Continuons.

DESMARETS.

Vous approuvez donc bien ma conduite?

D'EGMONT.

A vous parler vrai, je ne puis la blâmer à un certain point.

DESMARETS, à part.

Tant pis! (Haut.) Et vous me conseillez de continuer?

D'EGMONT.

Conseiller est délicat... Cependant, je ne serais peut-être pas fâché si vous aviez la force de persévérer...

DESMARETS, à part.

D'après cela je n'oserai jamais...

D'EGMONT.

Parlez donc, vous êtes sûr d'avance de mon suffrage.

DESMARETS.

Eh ! c'est que précisément... j'espérais... j'aurais désiré... Non, non. . . laissons là cette conversation.

D'EGMONT.

Après m'avoir promis... rien ne serait plus désobligeant . . .

DESMARETS, soupirant.

Vous le voulez... vous le voulez absolument? Eh bien! j'y souscris; d'abord, soyez vrai, n'avez-vous jamais rien remarqué de particulier en moi?

D'EGMONT, finement.

Non, point du tout; jamais je n'ai vu en vous rien que de très ordinaire.

DESMARETS.

Est-il possible?... Comment?... Sur ce qui concerne ma femme, vous n'avez jamais rien aperçu?

D'EGMONT.

Que vous viviez assez mal ensemble... Ce n'est pas là une singularité.

DESMARETS.

Et moi, je vous dis que je suis un homme très singulier... (d'Egmont sourit.) Je le suis, vous dis-je! j'éprouve des combats, des irrésolutions, et je voudrais savoir de vous...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Monsieur!

D'EGMONT, avec humeur.

Encore interrompus!... Et dans un moment...

DESMARETS, fâché.

Laissez-moi faire, je vais lui dire cette fois d'une manière... (Brusquement.) Eh bien! qu'est-ce encore, Mademoiselle?

HENRIETTE.

Madame, très fâchée de déranger un tête-à-tête aussi intéressant, vous prie pourtant de lui accorder un quart-d'heure de conversation, et sans témoins.

DESMARETS.

Je ne puis.

HENRIETTE.

Elle vous en supplie, s'il vous reste quelqu'amitié pour elle.

DESMARETS, ébranlé.

Quelqu'amitié!... (Bas à d'Egmont.) Vous avez entendu, elle me supplie, ceci est différent, faites-moi donc le plaisir de vous en aller, comme si c'était de vous-même.

D'EGMONT, bas.

M'en aller!

HENRIETTE.

Puis-je assurer Madame qu'elle vous trouvera seul?

DESMARETS, regardant d'Egmont.

Seul!... En vérité, c'est ce que je ne puis pas promettre. (Bas à d'Egmont.) Dites donc que vous sortiez....

D'EGMONT, bas et restant.

Mais, quelle raison?...

DESMARETS, haut.

Eh bien! vous partez, M. le Comte; j'espère que ce n'est pas parce que ma femme s'obstine... (Bas.) Allez donc, allez.

D'EGMONT, haut et résistant.

J'aurais été charmé de faire ma cour à Madame, (Bas.) et de savoir ce que...

DESMARETS, bas.

Vous saurez tout.

D'EGMONT.

Vous me le promettez?

DESMARETS.

Oui, vous pourrez même me rendre, auprès d'elle, un service essentiel.

D'EGMONT.

Moi!

DESMARETS.

Oh! j'ai de bonnes idées quelquefois.

D'EGMONT, bas.

Celle-ci me paraît merveilleuse.

HENRIETTE, à part.

Mais, quels secrets ces deux hommes-là ont-ils toujours à se dire?

DESMARETS, haut.

Adieu donc, M. le Comte, puisque vous le voulez absolument, adieu, mon cher ami.

D'EGMONT.

Je pars. (A part.) Cette conversation m'inquiète; tâchons, s'il est possible, de l'entendre, et s'il le faut, de l'abréger. (Il se cache dans un cabinet.)

DESMARETS.

Henriette, vous pouvez dire à Madame que je l'attends ici.

HENRIETTE.

J'y vais, Monsieur, mais la voici qui vient elle-même savoir...

DESMARETS, feignant.

Déjà! (A part.) Tant mieux; qu'elle est belle! que de grâce! Quel dommage de ne pouvoir céder à son penchant! Allons, de la force, de la raison, il le faut; et surtout ne faisons rien dont le Comte puisse me blâmer. Mais, c'est qu'elle est charmante! d'honneur, elle est charmante!

SCÈNE XI.

M. DESMARETS, MADAME DESMARETS, HENRIETTE, au fond.

MADAME DESMARETS, très bien coiffée, et avec une robe de très bon goût.

(A Henriette.) Je ne l'aborde qu'en tremblant.

DESMARETS, à part.

Elle m'inspire un trouble... un intérêt...

MADAME DESMARETS, à Henriette.

Je veux faire encore une tentative auprès de lui, mais ce sera la dernière.

DESMARETS, prenant le ton brusque.

Eh bien! Madame, qu'y a-t-il donc de si pressé, de si important, qu'il faille tout quitter pour vous?..

MADAME DESMARETS.

Je suis désolée, Monsieur, de vous avoir dérangé; j'ignore à mon tour quelles sont les graves occupations qui vous retiennent, mais j'ai cru le motif assez intéressant pour vous prier de m'accorder un instant d'entretien.

DESMARETS, voyant Henriette sortie, prend un ton plus doux.

Allons, Madame, parlez, parlez. (A part.) J'éprouve un plaisir en la voyant... (Haut.) Rassurez-vous, je suis très disposé à vous entendre avec attention, avec indulgence même; rassurez-vous,

vous dis-je, et parlez sans aucune crainte. (Ils s'asseyent.)

MADAME DESMARETS.

Il est cruel pour moi, Monsieur, de revenir sur de pareils détails : il s'agit toujours de ma dépense, des dettes que j'ai été forcée de faire. J'espérais que vous voudriez bien...

DESMARETS, d'un ton un peu brusque, mais sans dureté.

Les payer, peut-être?... (A part.) Si elle savait... (Haut.) Pas une seule, Madame... Mais en m'épousant, pour qui donc m'avez-vous pris?

MADAME DESMARETS.

Pour un guide sûr, éclairé, mais juste; pour un mari généreux, délicat... Me serais-je trompée?

DESMARETS.

Madame, je fais plus pour vous que vous ne croyez. (D'un ton radouci.) Je ne vous parlerais pas de la sorte, si vous aviez l'expérience, la raison; mais votre âge...

MADAME DESMARETS.

Eh! Monsieur, nous voyons tous les jours que quelques années de plus ne sont point les sûrs garans de la sagesse.

DESMARETS, à part et content.

Bien répondu! (Haut.) Voilà sur quoi l'on se fonde; mais le public...

MADAME DESMARETS.

Pourra-t-il vous blâmer, quand il saura que vous traitez avec égard celle qui, par sa conduite,

par le nom que vous lui avez donné, a des droits à votre confiance et à votre amour.

DESMARETS, à part.

Comme elle parle bien !... (Haut.) De l'amour !... j'en ai eu beaucoup, trop peut-être, car en ménage, vous le savez, c'est l'estime, l'amitié qui doivent surtout... (Madame Desmarets soupire, son mari l'entend, se radoucit, et dit tendrement.) Au reste, voyons, contez-moi tous vos petits chagrins; contez-les-moi; je m'y intéresse singulièrement.

MADAME DESMARETS, émue.

C'est le moyen de les faire cesser, et déjà, mon cher mari, je sens que ce ton amical et doux...

(Henriette traverse, portant une robe; madame Desmarets ne la voit point, mais Monsieur l'a vue et est déconcerté.

DESMARETS, brusquement et très haut.

Moi, le ton doux !... je ne sais où vous prenez cela... J'ai le ton qu'un mari, qu'un homme sensé... (A part.) Cette maudite suivante !...

MADAME DESMARETS, étonnée, et n'ayant pas vu Henriette.

(Elle se lève.) Vous auriez l'air de vous en repentir; mais songez donc, Monsieur, que j'ai le droit de l'exiger.

DESMARETS, toujours haut.

Le droit !... le droit !... (A part, et respirant.) Elle est partie. (Haut.) Vous ne savez pas ce que l'on penserait de moi, si je vous laissais vivre à votre fantaisie, vous ne le savez pas; croyez que je n'agis ainsi que parce que je le dois; mais au fond je

d'un naturel tendre, incapable de vouloir affliger personne, et je ferai tout ce qui sera raisonnable...

MADAME DESMARETS.

Raisonnable! Ai-je jamais exigé ce qui ne l'était pas? Est-il déraisonnable de profiter des plaisirs honnêtes qu'offrent la société et le séjour de la ville? Est-ce un crime que de relever ses faibles attraits, quand on n'est ni coquette, ni infidèle? Peut-on nous blâmer d'employer le superflu de notre fortune à faire fleurir les arts, à décorer notre demeure, à embellir nos possessions? Et la main qui sait placer une fleur ou nouer un ruban, ne sait-elle pas aussi sécher les pleurs de l'indigence? Quelles sont donc les dépenses excessives que vous me reprochez? Je me trouve à des fêtes : je n'accepte que celles où l'on vous prie; j'aime la parure : vous m'avez dit cent fois qu'elle me seyait à merveille... Dans mille occasions, n'ai-je pas préféré votre compagnie à tous mes plaisirs? Vos amis ne sont-ils pas les seuls que je considère? Et, pour tout cela, que m'offrez-vous? des reproches, une humeur inégale, un caractère dur, bizarre, qui ne peut que me faire détester le mariage... la vie. Allez, Monsieur, quand on exposera la conduite de tous deux, je vous demande quel est celui qu'on accusera de manquer de raison?

DESMARETS, à part.

Elle s'exprime à ravir, et je ne suis qu'un sot auprès d'elle. (Haut.) Il y a bien des choses à dire à tout cela, et cette dispute... Nous prendrons à

l'avenir un arrangement... oui, nous en prendrons un; (Il la conduit loin de la porte par où Henriette est entrée.) et si, en attendant, ma chère amie, une somme d'argent pouvait vous suffire; je dis mille écus, par exemple, deux mille écus.

MADAME DESMARETS, avec effusion.

Ah! mon ami! ce trait... (On entend à la porte opposée, et qui est derrière lui, un léger bruit; Desmarets tressaille. Henriette repasse.)

DESMARETS, vivement et baissant la voix, sans se retourner.

(A sa femme.) Parlez bas, Madame, parlez bas.

MADAME DESMARETS.

Pourquoi contraindre ma reconnaissance?

DESMARETS, effrayé et sans oser regarder.

Parlez plus bas, vous dis-je; j'ai mes raisons.

MADAME DESMARETS.

Je les respecte, mais je n'en sens pas moins le prix de vos offres délicates. (Henriette pose une robe sur une chaise et sort.)

DESMARETS, à part, sans oser se retourner.

Cette maudite femme de chambre aurait-elle entendu? Réparons le mal. (Haut et brusquement.) Deux mille écus! n'est-il pas vrai? Vous avez cru que j'allais vous donner deux mille écus, pour les employer à des chiffons, à des parures; vous me connaissez bien; corbleu! on me prendrait pour un sot, un imbécille!...

MADAME DESMARETS.

Il perd la tête!... Mais à qui en avez-vous?... à propos de quoi?...

DESMARETS.

A propos... à propos de la raison, Madame, et de mon expérience.

MADAME DESMARETS.

Pourquoi crier ainsi?

DESMARETS, très haut.

Pourquoi?... pourquoi?... pour que l'on m'entende.

MADAME DESMARETS.

On vous a entendu, Monsieur.

DESMARETS.

Eh bien! tant mieux, Madame. (Il s'arrête, détourne un peu la tête, et n'entendant rien, il dit à part.) Elle n'y est plus!

MADAME DESMARETS.

Quelle bizarrerie! Je vous ai souvent proposé de nous séparer; vous avez toujours éludé de me répondre; mais vous voyez que nos caractères ne peuvent s'accorder, cessons de nous rendre malheureux, et qu'aujourd'hui même...

DESMARETS, alarmé.

Aujourd'hui!... (A part.) Plutôt mourir! j'ai été trop loin. (Il la conduit, en regardant s'il peut être écouté, la fait promener ainsi, jusqu'à ce qu'il croie ne pouvoir être vu ni entendu d'aucune des portes. Madame Desmarets témoigne, par ses gestes, sa surprise. Il continue.) Écoutez-moi: je suis peut-être un peu brusque, un peu bizarre, je l'avoue... (Avec beaucoup d'âme.) Mais vous aussi, n'êtes-vous pas trop prompte? convenez-en; restez, restez avec moi; soyez sûre que mon cœur, que vos vertus...

que je serais enfin désolé de faire votre malheur, et que... dans ce moment même... ma tendresse veut... (Il veut lui baiser la main ; le Comte qui n'entend plus parler, entr'ouvre la porte et sort la tête ; Desmarets, qui se levait, reste stupéfait, et dit à part.) Le Comte, ô ciel ! (La porte retombe. Alors prenant l'air très froid, il laisse retomber la main de sa femme.) (Haut et d'un ton glacé.) Au reste, Madame, voilà tout ce que je puis faire pour vous ; je vous ai dit ma façon de penser, et vous pouvez à présent agir tout comme il vous plaira.

MADAME DESMARETS, qui n'a pu voir d'Egmont, indignée de ce changement.

Pour le coup, Monsieur, on ne peut supporter plus long-temps une conduite qui tient de la folie ; je vois le parti qu'il me reste à prendre, je le vois... et vous ne tarderez pas à être instruit de mon irrévocable résolution. (Elle sort outrée.)

DESMARETS.

Que devenir? Je suis perdu!

SCÈNE XII.

LE COMTE D'EGMONT, M. DESMARETS.

D'EGMONT, piqué, r'ouvrant la porte.

Je n'aurais jamais imaginé cela de vous, Monsieur Desmarets.

DESMARETS.

Mon ami, il serait inutile à présent de dissimuler. Il n'est que trop vrai, ne pouvant plus résister à la tendresse que ma femme m'inspire, la

trouvant, dans cet entretien, si sensée, si intéressante!... La tête, le cœur... mon ami, j'ai oublié tout ce que nous avons dit tant de fois, et je n'ai écouté que l'amour.

D'EGMONT, avec un dépit concentré.

Que l'amour... Et voilà la confidence que vous avez à me faire?

DESMARETS.

Voilà... Il faut aussi que vous vous prêtiez à mon faible, que vous veniez à mon secours.

D'EGMONT.

Comment cela?... Je ne conçois pas comment je pourrais vous être utile.

DESMARETS.

Très aisément... Vous êtes trop juste pour ne pas vouloir que ma femme soit heureuse.

D'EGMONT.

Le ciel sait combien, au contraire, je désire son bonheur.

DESMARETS.

D'après cela, rien de plus facile à exécuter que mon projet.

D'EGMONT.

Je ne l'aurais pas cru...

DESMARETS.

Vous allez voir. Je ne puis sans risque satisfaire à ses fantaisies, lui laisser entrevoir l'empire qu'elle a sur moi; il me faut donc un prétexte, un motif... Eh bien! c'est vous qui me l'offrez... Elle désire quelque chose, je refuse; le hasard vous

l'apprend, vous la plaignez, vous me blâmez même, pour mériter sa confiance...

D'EGMONT.

J'aperçois là-dedans des vues... Continuez.

DESMARETS.

Vous offrez de me parler pour obtenir ce qui peut lui plaire; je feins de résister ; je cède enfin ; j'ai l'air de souscrire à ses vœux, plutôt par complaisance pour vous que par amour pour elle, et j'ai le plaisir si doux, si naturel, d'embellir ses jours, sans risquer pour cela d'empoisonner les miens.

D'EGMONT.

Et vous exigez que ce soit moi...

DESMARETS.

Oui, vous, vous... je l'exige. Au fait donc : tenez, dans ce moment elle a besoin de deux mille écus que je voulais lui donner ; commencez votre rôle, offrez-les lui ; faites-vous fort de les obtenir de moi ; allez, cher ami, et réussissez, je vous prie.

D'EGMONT.

Il ne tiendra pas à moi, je vous l'assure. Mais il faudrait pour cela que je me trouvasse seul avec elle.

DESMARETS.

Cela va sans dire.

D'EGMONT.

Et sans que personne entendît.

DESMARETS.

C'est très essentiel.

D'EGMONT.

C'est que vous avez une Henriette... fort honnête fille d'ailleurs, mais un espion.

DESMARETS, finement.

Je m'en suis toujours douté.

D'EGMONT.

Et si par hasard cette Henriette allait interrompre...

DESMARETS.

J'y veillerai.

D'EGMONT.

Il y a encore un certain Charles.

DESMARETS.

Un imbécille... Je m'en charge.

D'EGMONT, avec ironie.

C'est prévoir à tout, on ne peut y mettre plus de zèle.

DESMARETS.

Allez donc, et comptez sur ma reconnaissance.

D'EGMONT, sérieux.

Oh! non, non, vous ne m'en devez aucune, je vous assure, aucune... et ce n'est pas même sans quelque répugnance... (Desmarets trépigne d'impatience.) Ne vous fâchez pas... je vais exécuter votre projet.

DESMARETS, seul.

Il ne voulait pas... et si je n'avais insisté... Mais à présent me voilà tranquille, ma pauvre femme va se trouver plus heureuse, et je jouirai en secret... Il l'avait prévu... c'est Henriette qui vient.

SCÈNE XIII.

M. DESMARETS, HENRIETTE.

DESMARETS, l'arrêtant.

Où allez-vous?

HENRIETTE.

Chez Madame.

DESMARETS.

Vous ne pouvez pas entrer.

HENRIETTE.

Madame peut avoir besoin de moi.

DESMARETS.

Point du tout, je vous assure.

HENRIETTE.

Il est venu quelqu'un chez elle.

DESMARETS.

Qu'importe?

HENRIETTE.

C'est peut-être M. d'Egmont.

DESMARETS.

Et quand ce serait M. d'Egmont?

HENRIETTE, allant vers la chambre.

Alors, je dois...

DESMARETS, devant elle.

Lui ou un autre... vous n'entrerez pas.

HENRIETTE.

Madame m'a ordonné... (Elle va pour entrer.)

DESMARETS, lui barrant le passage.

Et moi, je vous le défends...

HENRIETTE.

Comment, Monsieur, réellement, c'est vous qui?... Il est trop plaisant que ce soit... Mais Madame sonne... et, malgré votre sage précaution, je cours savoir ce qu'elle veut de moi. (Elle échappe, et sort.)

DESMARETS, courant après.

Henriette! Henriette! un mot... Elle n'écoute rien. Je joue de malheur aujourd'hui, voilà notre projet manqué... Précisément, car le Comte revient.

SCÈNE XIV.

M. DESMARETS, LE COMTE D'EGMONT, rentrant avec humeur.

DESMARETS.

Eh bien! mon cher?

D'EGMONT.

Eh bien! je vous l'avais dit... Cette maudite femme de chambre est survenue...

DESMARETS.

Ce n'est pas ma faute; j'ai fait ce que j'ai pu pour la retenir.

D'EGMONT.

Et vous n'avez pu l'empêcher?

DESMARETS.

Non, elle m'est échappée... Contez-moi toujours...

D'EGMONT.

Que puis-je avoir dit dans le peu de temps?...

DESMARETS.

Sans doute... Enfin, apprenez-moi...

D'EGMONT.

J'ai commencé par lui faire entendre que vous étiez... son guide... son maître... et quand bien même vous sembleriez un peu bizarre, un peu ridicule même...

DESMARETS, étonné.

Il était inutile...

D'EGMONT.

Pardonnez-moi, c'était pour paraître d'abord entrer dans son idée.

DESMARETS, satisfait.

Dans son idée ?... ah! bon! bon!

D'EGMONT.

« Mais, ai-je ajouté, M. Desmarets n'en est pas » moins un homme impérieux, obstiné, violent » même. »

DESMARETS, content.

Qu'a-t-elle dit à cela ?

D'EGMONT.

Elle en est convenue tout de suite... J'ai parlé après des deux mille écus.

DESMARETS.

Eh bien ?

D'EGMONT.

J'ai assuré que vous les lui donneriez par considération pour moi, que c'était à moi seul qu'elle devrait ce service... Vous m'avez ordonné...

DESMARETS.

A merveille!

D'EGMONT.

Elle n'a pas du tout paru sensible à cette offre obligeante.

DESMARETS, fâché.

Diable!

D'EGMONT.

J'ai cru devoir insister, et...

DESMARETS.

Et...

D'EGMONT.

Et cette Henriette est entrée... ce qui a interrompu notre conversation.

DESMARETS.

Quel dommage! Nous tâcherons une autre fois de prendre mieux nos mesures.

D'EGMONT, souriant.

Sans doute, car de cette façon on n'avance à rien.

DESMARETS.

Vous avez raison... Mais, qui vient encore?

D'EGMONT, à part.

Cette Henriette se multiplie!...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE.

DESMARETS.

Qu'est-ce?... Que venez-vous faire?

HENRIETTE.

Madame m'envoie demander sa voiture.

DESMARETS.

Elle veut sortir ?

HENRIETTE.

Oui, sortir d'ici... de la maison ; elle ne peut plus y tenir... elle va loin de ces lieux vivre dans une retraite sûre et ignorée de tout le monde ; vous lui avez dit cent fois que vous y consentiez, et sa mère doit l'y conduire ce soir.

DESMARETS ET D'EGMONT.

Ce soir !

HENRIETTE.

Vos procédés, la conversation même qu'elle vient d'avoir avec Monsieur ; tout l'a décidée à accélérer son départ.

D'EGMONT, bas à Desmarets.

Il faut empêcher cela.

DESMARETS, bas à d'Egmont.

Vous me conseillez donc d'employer tout...

D'EGMONT, bas à Desmarets.

Oui, tout, tout pour la faire rester.

DESMARETS, haut.

Je vais chez elle.

HENRIETTE.

Non, Monsieur, Madame est enfermée et ne veut voir personne. Elle m'a chargée expressément de vous dire qu'elle espérait du moins que vous respecteriez son repos, dans les derniers momens qu'elle compte encore passer chez vous.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

LE COMTE D'EGMONT, M. DESMARETS,

(Ils sont très agités.)

DESMARETS, à part.

Je suis perdu !

D'EGMONT, à part.

Tout est au diable !

DESMARETS, à part.

La laisser partir avec une prévention si cruelle sur mon compte !

D'EGMONT, à part.

La voir s'éloigner sans avoir pu tirer une réponse positive !

DESMARETS.

Si j'essayais de lui écrire?

D'EGMONT.

Et que diantre voulez-vous lui marquer ?

DESMARETS.

Je dois tout vous avouer... Quand j'ai le cœur trop plein des sentimens que je n'ose faire connaître à ma femme, j'imagine comme un adoucissement de lui écrire des lettres qu'elle ne voit jamais... Ce matin encore, après la scène vive que nous avons eue, j'en ai commencé une... bien tendre... là... bien sotte peut-être ; et si vous le trouvez bon, je pourrais...

D'EGMONT, avec humeur.

Et... où est-elle... cette lettre... bien tendre ?... bien...

DESMARETS.

Dans ce secrétaire... Je vais la terminer... deux mots sur ce qui vient de se passer... cela sera fait dans l'instant. (Il va au secrétaire avec joie, se frotte les mains et se met à écrire.)

D'EGMONT, à part.

Si je pouvais aussi de mon côté... risquer d'écrire... oui... quand ce ne serait que pour sortir de l'incertitude pénible où je suis... Bon!... mais comment faire pour que ma lettre arrive avant celle de son mari... Les moyens qui manquent... le temps qui presse... Morbleu!... (Il frappe du pied.)

DESMARETS, pliant sa lettre.

Vous vous impatientez!... j'ai fini... C'est qu'il m'est venu une idée.

D'EGMONT.

Vous êtes bien heureux... il ne m'en vient point à moi. (A part.) Lui faire lire cette lettre... voilà le difficile!... l'impossible!...

DESMARETS, tout près de lui.

Eh! sans doute, c'est ce que je trouve de plus difficile.

D'EGMONT, étonné.

Comment!... de quoi?

DESMARETS.

De lui faire lire ma lettre.

D'EGMONT, rassuré.

Votre lettre!... Ah! j'entends... (A part.) J'ai eu peur...

DESMARETS.

De la façon dont Henriette m'assure qu'elle est irritée contre moi, vous jugez que, si je lui faisais porter cette lettre de ma part... elle est femme à me la renvoyer sans l'ouvrir.

D'EGMONT, impatient.

Eh bien!

DESMARETS.

Mais si elle ne la lit pas... alors elle part avec sa mère... nous ne saurons pas le lieu de sa retraite, et nous la perdrons pour toujours.

D'EGMONT.

Voilà la chose que je crains le plus.

DESMARETS.

D'après cela, j'imagine d'aller d'abord défendre à son cocher de mettre les chevaux, et cela, sous divers prétextes.

D'EGMONT.

A merveille!

DESMARETS.

De l'argent, s'il le faut, m'assurera de son obéissance.

D'EGMONT, s'oubliant.

N'épargnez rien... je vous en prie.

DESMARETS.

Vous, pendant ce temps, vous lirez ma lettre, vous la cacheterez, vous y mettrez l'adresse, et vous l'enverrez comme si elle était de vous.

D'EGMONT, sérieux

Comme si elle était de moi!... et pensez-vous qu'elle la reçoive plutôt de cette manière?

DESMARETS.

Sans doute. Elle croira qu'un ami commun peut lui offrir quelque moyen de conciliation.

D'EGMONT, reprenant sa gaieté.

Pourvu qu'elle le croie... Il est certain que cette idée est assez heureuse, n'est-il pas vrai ?...

DESMARETS, content.

Et puis, si elle pouvait faire une réponse.

D'EGMONT, finement.

Ah! je voudrais bien qu'elle fît une réponse.

DESMARETS.

Réponse favorable.

D'EGMONT.

Bien favorable.

DESMARETS.

Ah! mon cher! vous êtes un ami précieux; vous vous prêtez à tout pour m'obliger... vous y mettez une chaleur. Ne perdons pas un moment, je vais m'assurer du cocher.

D'EGMONT.

Et moi, suivre votre nouveau projet... Allez.

SCÈNE XVII.

LE COMTE D'EGMONT.

Me voici seul!... profitons-en... Oui, mais lisons, avant d'écrire... (Il lit.) Quelle chaleur! c'est l'amour repentant qui s'accuse, qui s'humilie... Elle n'aura pas cette impertinente lettre; je vais lui en envoyer une tout aussi claire, et qui ter-

minera l'aventure de façon ou d'autre. (*Sans s'asseoir il écrit, en regardant souvent du côté de la porte.*) « Madame... » vos attraits ont touché mon cœur. » Pas mal. « Si vous daignez m'accorder un tendre retour... » Il faut insister sur cela... « Une séparation à l'amia- » ble... un avenir plus fortuné... » Ici un tableau touchant. « Prononcez... ou craignez pour les » jours... » Ces choses-là font toujours effet. « La re- » connaissance... l'amour le plus tendre... le déses- » poir... » Diantre ! je me suis trompé ; un mot ef- facé... tant mieux !... désordre d'idées... (*Il rit.*) Excès d'amour... Elle prendra cela pour des larmes. (*Il cachette la lettre.*) Vite, un laquais !... (*Il sonne avec une petite sonnette qui est sur la table.*) et mon sort va être décidé.

SCÈNE XVIII.

LE COMTE D'EGMONT, CHARLES.

D'EGMONT.

Ah ! c'est vous, Charles.

CHARLES.

Oui, monsieur le Comte.

D'EGMONT.

Voulez-vous bien porter cette lettre à Madame ?

CHARLES, *embarrassé.*

A Madame... monsieur le Comte ?

D'EGMONT, *pliant la lettre.*

Oui, à Madame.

CHARLES.

C'est que monsieur le Comte a peut-être oublié

ce que je me suis fait l'honneur de lui dire ce matin.

D'EGMONT, *écrivant l'adresse.*

Non, non, je n'ai rien oublié.

CHARLES.

En ce cas, je ne le répéterai pas à monsieur le Comte, mais je lui ferai l'observation que...

D'EGMONT, *mettant de la poudre.*

Je n'aime pas les observations.

CHARLES.

Je lui dirai donc...

D'EGMONT, *se levant et relisant l'adresse.*

Je n'aime pas qu'on me dise... mais je veux qu'on m'obéisse... et promptement... Portez cela. (*Il lui donne la lettre.*)

CHARLES.

Ah!... et c'est de votre part qu'il faut que je...

D'EGMONT, *impatienté.*

Oui, oui, de ma part.

CHARLES, *la rendant.*

J'entends bien... Mais pourtant, si c'était égal à monsieur le Comte que je ne la portasse pas.

D'EGMONT.

Cela ne m'est pas égal du tout.

CHARLES, *tenant la lettre, et la retournant.*

C'est que cette lettre... vous voyez bien... je ne sais pas ce qu'elle contient.

D'EGMONT, *riant.*

Ne faut-il pas que je vous la lise?

CHARLES, tenant la lettre, et la retournant.

Ah! ah!... sans la lire... je dirais bien ce qu'il y a dedans.

D'EGMONT.

Vous êtes d'une pénétration!... Allons, moins de scrupule et plus de diligence, je vous prie; c'est une lettre essentielle qui regarde Madame et son mari.

CHARLES, riant.

Et son mari!... ah oui! son mari;... (Il rit.) je parie qu'il est bien loin de s'imaginer...

D'EGMONT.

Vous le pariez, monsieur Charles... eh bien! le voici! Voulez-vous que je lui demande?...

CHARLES, riant.

Ah! je vous en défie bien.

D'EGMONT.

Oui! Vous allez voir.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, M. DESMARETS.

D'EGMONT.

Vous serez sans doute bien surpris, mon ami, quand vous saurez que ma lettre... (Charles reste stupéfait.) n'est pas encore portée.

DESMARETS.

Pourquoi?

D'EGMONT.

Vous avez chez vous le plus raisonneur et le

moins obligeant des valets ; depuis une heure il ne cesse de faire l'entendu, et de disputer avec moi, au lieu de m'obéir.

CHARLES, à part.

Ah ! je ne m'attendais pas à celui-là, par exemple.

DESMARETS.

Comment, coquin ? vous avez osé !...

D'EGMONT.

Le plus plaisant, c'est que cet original croyait que c'était un mystère... une intrigue pour laquelle je réclamais sa protection, qu'enfin c'était sans votre aveu que je le chargeais... (Ils rient tous deux.)

CHARLES.

Ah ! ma foi, oui, ça, c'est vrai, je le croyais.

DESMARETS, sérieux.

Demandez excuse à monsieur le Comte, et obéissez-lui désormais comme à moi-même, ou vous sortirez de chez moi.

D'EGMONT, d'un ton goguenard.

Je suis fâché de vous avoir attiré cette petite réprimande, mon cher Charles.

CHARLES, tout stupéfait.

Ah ! Monsieur, je... j'y vais. (A part.) C'est un démon que cet homme-là... et M. Desmarets, c'est... ah ! c'est une... c'est une bien bonne personne, il faut en convenir. (Haut.) J'y vais, Monsieur, j'y vais.

SCÈNE XX.

LE COMTE D'EGMONT, M. DESMARETS.

D'EGMONT.

Je suis dans une agitation...

DESMARETS.

Oui, nous voilà dans l'instant de la crise... J'espère que cette lettre l'attendrira, touchera son cœur.

D'EGMONT.

Je le souhaite singulièrement.

DESMARETS.

Je brûle de savoir comment elle recevra mes offres pour l'avenir, mes regrets, mes excuses...

D'EGMONT, pensant à sa lettre.

Comment elle recevra... oui, moi aussi... je suis d'une impatience . . .

DESMARETS.

Nous ne saurons peut-être pas tout de suite...

D'EGMONT.

Non, et j'allais même vous prier de vous retirer; il est essentiel que je sois seul, lorsque la réponse à ma lettre...

DESMARETS, riant.

A votre lettre, oui, j'entends, et cela de peur qu'on ne nous soupçonne d'intelligence; bien vu! bien vu!... Je vais donc, mon cher ami, vous attendre chez moi; vous viendrez;... mais voici déjà Charles de retour... Sachons de lui pourquoi..

D'EGMONT, *le poussant.*

J'irai vous le dire chez vous...

DESMARETS.

Non, non, il n'y a aucun inconvénient que je reste, puisque c'est moi qui lui ai ordonné d'aller la porter... Eh bien! Charles, voyons!... y a-t-il une réponse?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

Non, Monsieur.

DESMARETS, *étonné et à part.*

Non!

D'EGMONT, *content et fâché.*

Non! (*A part.*) Tant mieux! puisqu'il est resté. (*Haut.*) Eh bien! Madame répondra sans doute dans un autre moment... C'est bon, Charles, allez... allez donc...

CHARLES, *s'arrêtant.*

C'est que je voulais vous faire le détail...

D'EGMONT, *le poussant.*

Inutile, absolument.

DESMARETS.

Pourquoi? laissons-le faire le détail... Tout ce qui vient d'elle me... Et puis, nous pourrons par là conjecturer... Parle, mon cher Charles, parle, mon ami

CHARLES, malignement.

D'abord, est-ce à Monsieur... ou à Monsieur ?

DESMARETS.

A tous deux.

CHARLES, regardant.

A tous deux!... Bon... J'ai donc porté la lettre, de la part de monsieur le Comte, ainsi que Monsieur me l'avait...

DESMARETS.

Abrège.

D'EGMONT, impatienté.

Finis.

CHARLES.

Madame a d'abord hésité... Enfin, elle a pris la lettre.

D'EGMONT, content.

Elle a pris la lettre !

DESMARETS, joyeux.

Elle a pris la lettre! (Bas.) Mon cœur bat!

D'EGMONT, à part.

Le mien n'est pas tranquille.

CHARLES.

Elle a lu quelques mots.

TOUS DEUX.

Après?

CHARLES.

Aussitôt je l'ai vue rougir.

D'EGMONT, à part.

Rougir!... Bon!

DESMARETS.

Rougir!... c'est quelque chose.

CHARLES.

Ensuite, elle a pâli...

DESMARETS, à d'Egmont.

Pâli !

D'EGMONT, à Desmarets.

L'effet naturel du combat de deux passions!

DESMARETS, content.

Effet naturel!

CHARLES.

Elle a rougi encore.

D'EGMONT, à part.

Je tremble !

DESMARETS, à part.

J'espère.

CHARLES.

Et puis, tout-à-coup, elle a déchiré la lettre.

TOUS DEUX.

Déchiré la lettre!

CHARLES.

Et l'a jetée loin d'elle avec indignation.

DESMARETS, prenant Charles au collet.

Insolent!

D'EGMONT, le prenant aussi au collet.

Malheureux!

DESMARETS.

Sors de ma présence.

D'EGMONT.

Va-t-en au plus vite; tu n'as jamais que des choses désagréables à dire.

DESMARETS.

Oui, jamais que des choses désagréables. Va-t-en.

CHARLES, pleurant presque.

Mais, Messieurs... mais que diantre!... Mais, ce n'est pas ma faute si... (A part.) Je m'y perds, en vérité, je m'y perds...

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

M. DESMARETS, furieux, LE COMTE D'EGMONT, consterné. Tous d'eux se promènent à grands pas, à mesure que la scène avance.

DESMARETS, marchant.

Mon ami, vous voyez l'humiliation... le mépris... la haine... ah! c'est pour en mourir!

D'EGMONT, marchant.

Je suis confondu de ce que je viens d'entendre...

DESMARETS, le suivant.

Une orgueilleuse!... une ingrate!

D'EGMONT, s'arrêtant.

Ah!... la plus ingrate des femmes!

DESMARETS, s'arrêtant.

N'est-il pas vrai?

D'EGMONT, marchant.

Jeter loin d'elle... Mépriser une lettre si tendre!

DESMARETS, le suivant.

Oui, une si tendre lettre!

D'EGMONT, toujours se parlant.

Remplie de protestations...

DESMARETS, marchant.

Les plus passionnées... Et se voir traiter comme un sot!

D'EGMONT.

Oui! comme un sot!

DESMARETS, s'arrêtant.

Convenez-en, n'ai-je pas raison de me fâcher? A-t-elle montré la plus légère satisfaction, la moindre reconnaissance?

D'EGMONT.

Pas la moindre reconnaissance; c'est surtout ce que j'ai bien observé dans le récit de Charles. C'est un événement qui me désole... qui me désespère...

DESMARETS.

Mon excellent, mon sensible ami!... là... apaisez-vous... réellement, je crains que vous ne preniez cette affaire trop à cœur.

D'EGMONT.

Non, c'est qu'elle me fâche, elle m'humilie, cent fois plus que vous ne pouvez l'imaginer.

DESMARETS.

Vous êtes trop bon de prendre tant de part... Vous regardez donc cela comme une affaire manquée?

D'EGMONT.

Absolument.

DESMARETS.

L'essentiel à présent serait de s'en tirer avec honneur.

D'EGMONT.

Et voilà ce que je crains fort que nous ne puissions pas faire.

DESMARETS, allant vers le fond, vivement, et revenant.

Mon ami! mon ami! elle vient de ce côté... Elle a ramassé la lettre; elle la tient!

D'EGMONT.

Elle la tient, dites-vous?... Adieu.

DESMARETS.

Pourquoi?

D'EGMONT.

J'ai des raisons... Vous verriez que tout cela retomberait sur moi.

DESMARETS, le retenant.

Non, mon digne ami, ne craignez rien... au contraire; vous allez être témoin de notre éternelle séparation.

D'EGMONT.

Je n'ai pas besoin...

DESMARETS, le retenant par l'habit.

Je vous en prie, ne me quittez pas... je ne vous laisse pas aller.

D'EGMONT, à part.

Je suis perdu!

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DESMARETS.

MADAME DESMARETS.

J'apprends, Monsieur, que vous avez gagné mes gens, pour les empêcher de m'obéir. Jusqu'à la fin vos procédés se ressemblent. (A d'Egmont.) Et

vous, Monsieur, je suis bien étonnée que vous restiez dans cette maison, après...

D'EGMONT, l'interrompant.

Madame, je partais... c'est M. Desmarets... (A part.) Je ne sais que dire.

DESMARETS, bas à d'Egmont.

Rassurez-vous, rassurez-vous. (Haut.) Pourquoi ne serait-il pas dans cette maison, Madame ; M. le Comte est mon ami ; je prétends qu'il soit chez moi, et à toute heure, quand il lui plaît et que je le trouve bon.

MADAME DESMARETS, indignée.

Votre ami !

D'EGMONT, à part.

Tout va se découvrir.

MADAME DESMARETS.

Il est, dites-vous, votre ami !... est-ce vous, Monsieur, qui l'avez poussé à venir me tenir les propos les plus déplacés, à jouer le rôle qu'il joue dans votre maison ; et lorsqu'il a l'audace de m'envoyer une pareille lettre, est-ce encore vous?

(Le comte d'Egmont a les yeux baissés.)

DESMARETS.

Eh bien ! oui, précisément, Madame, c'est moi, c'est moi qui l'ai prié d'envoyer cette lettre.

MADAME DESMARETS, confondue.

Vous !

D'EGMONT, relevant la tête, et reprenant sa gaieté.

(A part.) Je reviens de loin. (Haut.) Vous l'entendez, Madame, c'est votre mari qui m'a prié...

DESMARETS.

Oui, prié... mais il n'y a pas un mot de vrai dans la lettre, Madame, pas un seul mot.

D'EGMONT, d'un ton affirmatif.

Pas un mot de vrai, Madame, je suis obligé d'en convenir.

DESMARETS.

C'était pour vous éprouver, et...

D'EGMONT, l'interrompant.

Oui, Madame, une simple épreuve que monsieur Desmarets a imaginée...

MADAME DESMARETS.

Eh! croyez-vous par là vous justifier; pensez-vous à toute l'indignité d'une telle épreuve?... Quoi! monsieur le Comte, vous avez pu vous prêter à la bassesse... me tendre un piége...

DESMARETS, bas au Comte.

Elle appelle cela un piége!

MADAME DESMARETS, à d'Egmont.

Et si j'avais ajouté foi à cette lettre, voyez comme je rougirais dans ce moment!

DESMARETS, bas à d'Egmont.

Elle rougirait, dit-elle!... (A madame Desmarets.) Madame, il est incontestable à présent que nous ne nous convenons point. Je suis prêt à le signer; séparons-nous, je le désire, je le veux.

MADAME DESMARETS.

Ne vous emportez plus, Monsieur; c'est le seul point sur lequel nous puissions maintenant nous accorder.

D'EGMONT, à part.

Tout tourne au mieux.

DESMARETS.

Soit ! Madame, et c'est la dernière fois de ma vie que je vous parle ; mais pour la lettre... ingrate ! soyez bien sûre que c'est un jeu... une plaisanterie... Rions-en donc, monsieur le Comte... ah ! ah ! ah !

D'EGMONT, riant fortement.

Ah ! ah ! ah !... en effet, cela devient très plaisant.

MADAME DESMARETS, outrée.

Je n'y puis plus tenir... sortons.

DESMARETS.

Eh bien ! oui, sortez, sortez... j'y consens, adieu, adieu, Madame... A propos... (Il court après elle.) Rendez-nous avant, je vous prie, cette lettre que vous avez si joliment arrangée.

D'EGMONT, effrayé et bas.

Et pourquoi la demander ?

DESMARETS, bas.

Pourquoi ?... Je ne veux pas qu'elle reste entre ses mains ; c'en serait assez pour me couvrir d'un ridicule...

D'EGMONT, bas.

Ne le croyez pas. (Haut.) Non, Madame, il est inutile...

MADAME DESMARETS.

Eh ! Monsieur, je n'ai point envie de garder ce qui ne peut que prouver votre peu de délicatesse,

et vous ôter à tous deux des droits à mon estime. La voici! (D'Egmont veut la prendre.) Mais, c'est à mon mari, à lui seul... (Elle la donne à M. Desmarets.)

D'EGMONT, à part.

Fuyons...

DESMARETS, le prenant par le bras.

Restez; je veux que nous la relisions ensemble, et qu'elle me dise comment elle a pu... (A sa femme.) Restez, restez aussi, Madame, je l'exige; et nous la lirons tous les trois.

D'EGMONT, voulant sortir.

Nous savons tout ce qu'elle contient... adieu.

DESMARETS, l'arrêtant.

Non, non; tâchons de réunir... Bon, la voici tout entière... Mais, me trompé-je? (Tandis qu'il est occupé à réunir les morceaux de la lettre, et qu'il reste un moment comme anéanti, d'Egmont s'est évadé.)

SCÈNE XXIV.

M. DESMARETS, MADAME DESMARETS.

DESMARETS.

Ce n'est pas là mon écriture... Est-il possible!... (Il lit quelques lignes.) Quelle perfidie!... M. le Comte... (Il se retourne, et ne l'aperçoit plus.) Le monstre échappe à mes trop justes reproches... Garder une lettre pleine de tendresse, de respect, d'excuse... envoyer à sa place une déclaration d'amour. (A sa femme.) Et vous avez pu croire un moment que je soup-

connais la vertu de celle que j'adore. (Il se jette aux genoux de sa femme, qui lui tend les bras et le force à se relever.)

MADAME DESMARETS, avec âme.

Mon ami!...

DESMARETS.

Oui, j'en conviens, j'ai moi-même aidé cet homme faux à troubler notre bonheur, à le détruire. Comme il m'a trompé! comme je me suis trompé moi-même!

MADAME DESMARETS.

Ne craignez donc plus, mon ami, de me laisser connaître l'amour que je puis vous inspirer, et n'appréhendez pas que j'abuse du pouvoir qu'il me donnera sur votre cœur, je cesserais alors d'en être digne : vous éprouverez chaque jour qu'on n'est jamais plus heureux qu'en faisant le bonheur de tout ce qui nous environne.

DESMARETS.

Je le sens, mon amie, et je veux à présent ne prendre conseil que de mon cœur, qui m'a dit cent fois qu'il doit être bien doux d'obéir à la beauté, quand la raison l'accompagne.



Poésies Diverses.

POÉSIES DIVERSES.

LA SOIRÉE D'AUTOMNE.

Les arbres ont perdu leur plus belle parure,
La neige va bientôt remplacer la verdure;
Mais l'hiver offre aux champs encor quelques plaisirs.
Je veux de ma retraite égayant les loisirs,
Ami, vous retracer une esquisse fidèle
D'un tableau dont chez vous vous avez le modèle.
Je n'ai pas le talent d'embellir mes portraits;
Mais le cœur doit juger ceux que le cœur a faits.
Quand la fureur d'écrire, en mon âme s'allume,
Je laisse, à l'abandon, errer ma faible plume.
La saison des frimas m'invite à l'exercer,
Et c'est auprès du feu que je vais commencer:
Le feu trompe l'ennui d'une longue soirée.
Voyez-vous près de lui cette mère entourée
De cinq ou six enfans, demandant à grands cris
Peau d'âne ou l'*Oiseau* bleu qu'on leur a cent fois dits.
Dès le matin, le père est parti pour la chasse;
On l'attend; il revient; on l'entoure, on l'embrasse;
Il s'assied; et Médor, le doyen du logis,
Prend sa place marquée en avant des trois fils.
L'un saisit le carnier, l'autre la gibecière;
Celui-ci s'est chargé de l'arme meurtrière;
Après mille baisers donnés, reçus et pris,
On tente de porter les lièvres, les perdrix.

On veut savoir si Flore à guéter est habile,
Si Rustaut toujours boite, et si Mars est docile.
Ils parlent à-la-fois, et parleraient encor,
Lorsqu'un tison en feu roule jusqu'à Médor.
Le chien crie et se sauve ; à la meute étonnée,
L'alarme, par ses cris, est aussitôt donnée ;
Tous jappent, mais le maître armé d'un fouet vengeur,
En criant plus haut qu'eux, les fait taire de peur.
Le calme enfin renaît, et l'on parle ménage.
On apprend que Fanfan n'a pas été bien sage,
Mais qu'il a témoigné le plus vif repentir,
Et l'on croit que Fanfan n'a jamais su mentir.
Tout en causant, on prend, on donne la pincette.
C'est un charbon qu'on place, un autre qu'on rejette.
Richard, le corps penché, demande à sa maman,
Pour la millième fois, à revoir son écran ;
Il l'obtient, n'en veut plus, va l'offrir à son frère :
Puis, avec un baiser, le reporte à sa mère.
Un piquet se prépare ; à ce nom, tout se tait,
Car l'on sait le respect que l'on doit au piquet.
Ah! c'est le roi des jeux, et chacun le renomme ;
On ne peut le jouer, qu'alors qu'on est un homme.
On commence, et du moins, pour s'amuser encor,
Les enfans ont le chat et le pauvre Médor.
La porte de la cour, sur ses gonds, tourne et crie,
Et retourne et se ferme. Ah! c'est Jean, je parie :
Il revient de la ville ; il aura mes volans,
Mes bas neufs, mes sabots, peut-être aussi mes gans.
Jean, est-ce vous?--Paix donc.--Papa, veux-tu qu'il vienne
— Montez... Ce n'est pas lui, car notre grosse chienne

Aboye, entendez-vous? — Si c'étaient de voleurs!
On dit que dans le bois on en a vu plusieurs.
— Mes enfans, et qui peut avoir fait un tel conte?
De nous le répéter vous devez avoir honte.
Vous sentez-vous le cœur de descendre sans moi?
— Oui, papa, cher papa, pardonnez notre effroi,
Nous allons tous. — Un seul. — Un seul. Qu'aucun n'avance,
Dit l'aîné des garçons. A l'instant il s'élance,
Et bientôt revenant de sa vaine frayeur,
Il rentre conduisant par la main le pasteur.
Après les bonjours dits, l'abbé met ses lunettes,
Et bientôt de sa poche il tire les gazettes;
C'est-là qu'on lit, tel jour, tel combat s'est livré,
Alexandre en ami dans nos murs est entré.
Après tant de malheurs enfantés par la guerre,
La paix et les Bourbons vont consoler la terre.
Pendant que ces messieurs discutent leurs avis,
J'aperçois les enfans déjà bien endormis;
Mais quel bruit à l'instant vient frapper mon oreille;
Et quel charme a-t-il donc, que chacun se reveille?
La cloche du souper a seule ce pouvoir.
Le salon est plus chaud, soupons ici ce soir.
On apporte la table, on rallume la braise,
Et par ordre, chacun se place sur sa chaise.
Tous les chats, tous les chiens sont accourus au son,
Et la cloche a sonné pour toute la maison.
A couper un gigot, le pasteur s'évertue;
A Richard, à Fanfan, on donne une laitue.
De vieux valets bien gras, le bonheur dans les yeux,
Servant pour peu d'argent, et n'en servant que mieux.

Œil fixe, col tendu, sont en face du maître;
Ce sont là leurs enfans, ils les ont tous vus naître.
On apporte au dessert un flacon de vin vieux;
On entonne à l'envi quelque refrain joyeux,
Et les enfans au lit vont finir la journée,
Que pour leurs bons parens prolonge l'hymenée.
Les époux bientôt seuls... Mais tirons le rideau,
On peut dans l'ombre encore admirer ce tableau.
Le pasteur va chez lui réciter son bréviaire;
Les chiens autour du clos font leur ronde ordinaire.
Tous sommeillent enfin dans cet asile heureux;
Et vous, grâce à mes vers, vous dormirez comme eux.

A M. DE SAINT-M...

Ami, si, plus heureux que l'abbé de Saint-Pierre,
Parmi tous les humains quelqu'un pouvait jamais
Anéantir enfin le fléau de la guerre,
Faire fleurir entre eux une éternelle paix;
Ce serait le héros, le grand par excellence,
Et l'univers, par lui devenu plus heureux,
Pourrait dans les transports de sa reconnaissance
Brûler, en son honneur, un encens vertueux.
Mais offrir bassement un sacrilége hommage
A celui qui n'est fait que pour notre malheur;
Monstre qui se repaît de sang et de carnage,
Et qui porte en tous lieux l'épouvante et l'horreur;
L'appeler un héros, un cœur grand, magnanime,
Célébrer ses exploits, lui dresser des autels,

Et vanter ses forfaits... C'est le comble du crime
Ou de l'aveuglement des malheureux mortels.
Puis-je souffrir qu'au ciel on élève Alexandre!
Ce scélérat heureux, ce brigand sans vertus,
Qui, pour plaire à Thaïs, mit une ville en cendre,
Et de sa propre main assassina Clitus.
Qu'un Titus est bien plus digne de mon hommage!
Qu'un Titus est plus grand; c'est la bonté du cœur
Qui fait les vrais héros; c'est moins dans le courage
Que dans l'humanité qu'il faut placer l'honneur.

A MA MÈRE.

LES NOUVEAUX J'AI VU.

Vois ces enfans; qu'ils sont heureux!
Leur âme encor naïve et pure,
Ne leur offre dans la nature
Que des êtres aussi purs qu'eux.
Le temps, qui nous ouvre les yeux,
N'a point troublé leur jouissance,
Et ce n'est qu'en devenant vieux
Qu'on sent tout le prix de l'enfance.

Heureux qui depuis le berceau
Pourrait prolonger sa chimère
Jusques au bord de son tombeau:
C'est toujours trop tôt qu'on s'éclaire.
Philosophe, qu'oses-tu faire?
Éloigne de moi ton flambeau,

Pourquoi m'arracher ce bandeau,
Quand mon erreur m'était si chère?

J'ai vu fuir cette douce erreur
Aux éclairs de l'expérience;
J'ai vu les soupçons, la terreur,
Succéder à la confiance;
Cette image affligea mon cœur.

J'ai vu la fraude et l'avarice
Régner sur les faibles mortels;
J'ai vu l'intrigue et l'injustice
Au crime élever des autels.
J'ai vu des prélats sans décence,
Des héros qui manquaient de cœur,
D'honnêtes femmes sans pudeur,
Et des vierges. . . sans innocence.

J'ai vu le riche sans pitié,
Et le pauvre sans énergie;
D'ici bas l'amitié bannie,
En vantant toujours l'amitié.
J'ai vu les serpens de l'envie
Agiter leur dard imposteur;
Par le vil calomniateur
La vertu plainte et poursuivie.

Oui, j'ai vu les méchans obscurs
Affecter de perfides larmes,
Et sous des fleurs cacher leurs armes,
Pour en rendre les coups plus surs.

J'ai vu la France encor victime
D'un préjugé vainqueur des lois,
Et qui de la honte et du crime
Ne laisse à l'homme que le choix.

Loin de ces êtres sanguinaires
J'ai cru devoir pleurer et fuir;
Je ne puis encor les haïr,
Tous ces barbares sont mes frères.

Sachons dévorer ma douleur,
Le crime orgueilleux s'en offense,
Le sage soupire en silence,
Et se console avec son cœur.
Et quand de ma triste patrie
La vertu fuit avec effroi,
Je vais te voir, mère chérie,
Et je la retrouve chez toi.

CONJECTURES ET ESPÉRANCES

d'un vieux royaliste, formées en 1800, réalisées presque toutes aujourd'hui, 1814.

Sur les débris sanglans de notre monarchie,
De ce limon impur de l'horrible anarchie,
Doit sortir un guerrier, un chef, un dictateur!
En lui nous croirons tous voir un libérateur.
Subjuguant, par l'audace, un stupide vulgaire,
Il sera quelques temps l'idole de la terre;
De son sceptre de fer il nous écrasera.

Et, nouveau Mahomet, à Séide il dira:
Au peuple il faut un Dieu, des temples et des prêtres[1];
Au peuple il faut des lois[2], des souverains, des maîtres[3];
Et cette liberté qu'on lui vante si fort,
N'est qu'un piège trompeur qui le mène à la mort:
Pour son propre intérêt sous le joug qu'il fléchisse!
C'est pour le rendre heureux qu'il faut qu'on l'asservisse!
Lié, c'est un enfant soumis, religieux;
Déchaîné, c'est un tigre, incarné, furieux;
Qui le craint doit bientôt devenir sa victime!
S'il n'est pas opprimé, c'est lui qui nous opprime:
Prévenons ses besoins, plaignons même ses maux,
Du travail et du pain[4] le monstre est en repos.
De certains novateurs[5] redoutons l'influence,
Enivrons-les d'honneurs, de titres, d'opulence[6];
Plus instruits que le peuple, ils sont plus dangereux;
S'ils étaient les plus forts nous ramperions sous eux:
Concentrons dans un seul[7] l'autorité suprême;
On renverse souvent le roi faible qu'on aime:
Mais le brave que rien ne peut intimider,
C'est celui que le ciel créa pour commander.

[1] Le culte rétabli en apparence.

[2] Le Code Napoléon, la Constitution d'Italie, les Conseils, le Sénat.

[3] Napoléon.

[4] Le Louvre, les quais, les marchés, les ponts, les routes du Mont-Cenis, du Simplon.

[5] Les jacobins.

[6] La légion d'honneur, les majorats, les dotations.

[7] Le consulat d'abord, l'empire ensuite.

Qu'on le doive au hasard, qu'on le doive à l'audace,
Quand le trône est vacant, le plus hardi s'y place.
Le chemin m'est ouvert, c'est à moi d'y monter :
Pour m'y bien affermir, rien ne doit me coûter :
Oui, par du sang s'il faut cimenter ma puissance,
Je puis tout immoler, tout, jusqu'à l'innocence[1]!
Et le peuple, aveuglé par mes nombreux succès,
En comptant mes exploits oubliera mes forfaits.
C'est ainsi qu'abusant la foule qu'on méprise,
On fait mentir l'Histoire[2], et l'on s'immortalise.
Il règne! tout fléchit devant l'ambitieux;
Mais son bonheur l'enivre, et déjà la victoire
Déserte ses drapeaux jadis si glorieux;
Ce n'est plus un héros, ce n'est qu'un furieux,
Qui poursuit en aveugle une sanglante gloire :
Il tombe!... et l'univers peut à peine le croire;
Les tyrans quelquefois ont des momens heureux,
Mais on voit rarement ces fléaux de la terre,
Dans le crime impuni, prolonger leur carrière :
La main de l'Éternel s'apesantit sur eux;
Le colosse écroulé rentre dans la poussière :
Et ces jours d'équité sont un bienfait des cieux...[3]
Il luit enfin ce jour... ce jour qui nous délivre
D'un pouvoir sanguinaire, impie, usurpateur!
Nous ne répandrons point le sang de l'oppresseur :
L'Europe le condamne au supplice de vivre

[1] Le duc d'Enghien, madame de Frotté, Pichegru, Toussaint-Louverture, Moreau.

[2] La colonne, l'arc de triomphe, les N du Louvre.

[3] Ici finissent les conjectures du vieux royaliste.

Pour s'entendre maudir et voir notre bonheur...
Tous nos maux sont finis ; l'héritier légitime
Rentre pour succéder à ses nobles aïeux.
Quel air calme, imposant! A son aspect le crime,
Pâle, tremblant, confus, n'ose lever les yeux ;
Mais Louis ne sait point se venger d'une offense,
De son cœur généreux il écoute la voix ;
Près de lui, sur le trône il place la clémence,
Fait grâce à nos erreurs, dicte de sages lois,
Qui doivent assurer le bonheur de la France...
Humain, ferme, sensible, il est tout à la fois,
Le père de son peuple et l'exemple des rois.

CHANSON.

Si quelque jour je fais choix d'une amie,
Je veux qu'elle ait ton sourire et tes yeux,
Que par l'esprit sa figure embellie,
Plaise aujourd'hui, demain plaise encor mieux.

Je veux qu'elle ait ton heureux caractère,
Et ta belle âme et tes jolis propos ;
Je la voudrais seulement moins sévère ;
Mais il faut bien qu'elle ait de tes défauts.

Je veux qu'elle ait ces grâces, cet ensemble,
Tous ces talens dont je suis enchanté,
Et, pour qu'en tout le portrait te ressemble,
Qu'il soit charmant et ne soit point flatté.

A CELLE QUE J'AIME.

O toi que j'aime, ô mon amie!
Pourquoi veut-on nous séparer?
Loin de toi qu'importe ma vie.
Les cruels! ils osent prétendre
Qu'une autre pourra m'engager,
Que ton amant, si vrai, si tendre,
Deviendra trompeur et léger.
Qui peut te voir, qui peut t'entendre:
Sait souffrir, mais non pas changer.
Non, rien n'affaiblira ma flamme,
Reçois mes sermens et mes vœux,
C'est toi, toi seule que je veux
Pour mon amante, pour ma femme.
Amour, exauce mes désirs;
Aux nœuds d'hymen unis tes chaînes:
Ah! quand on a senti tes peines,
On a des droits à tes plaisirs.

LE ROYALISTE.

(EN 93, 21 JANVIER.)

Toi, dont l'âme est sensible, arrête, lis et pleure,
Louis-Seize n'est plus... j'entends sa dernière heure;
Lis, te dis-je, et frémis... Par des tigres jugé,
Le meilleur de nos rois lâchement égorgé.

De près de quarante ans de vertus, d'innocence,
Des fers et l'échafaud, voilà la récompense.
Vous, qui lirez un jour ces coupables excès,
Haïssez, détestez... Non, plaignons les Français;
Mais sachez qu'au milieu de cette horde impie,
Il se trouvait encor des hommes courageux,
Qui, de ces assassins défiant la furie,
Osèrent dire alors... tout ce qu'on dira d'eux.

LA BONNE EXCUSE.

Je montais souvent chez Glicère;
Et je rencontrais tous les jours
Un vieux portier, nouveau Cerbère,
A l'œil d'Argus, au front sévère,
Un épouvantail des amours.
Parbleu! lui dis-je un jour, ma chère,
Chassez-moi ce maudit valet,
Cet animal farouche et laid,
Dont l'air bourru me désespère.
« Vous avez raison, dit Glicère,
» Depuis long-temps je l'aurais fait,
» Mais, que voulez-vous, c'est mon père. »

VERS.

Arbres que j'ai plantés, quand votre utile ombrage
Embellira tous les lieux d'alentours,
Depuis long-temps, privé du jour,
J'aurai vu le sombre rivage.

Heureux encor si mes neveux,
Autour de vous venant se rendre,
D'un regret honorent la cendre
De l'ami qui s'occupa d'eux.

UNE MÈRE A SA FILLE.

Viens reposer contre mon cœur,
Viens, mon aimable Cézarine:
A faire long-temps mon bonheur,
Sans doute le ciel te destine.
M'arrive-t-il quelques chagrins,
En t'embrassant je les oublie;
Je n'aurai que des jours sereins
Si j'ai ma fille pour amie.

Déjà docile à ma leçon
Que je règle sur ta faiblesse,
Si tu méconnais la raison,
Tu connais du moins la tendresse.
Un baiser, un air sérieux,
Te punit ou te récompense;
Mais tu dois lire dans mes yeux
Combien je crains la pénitence.

Que tous les dieux jonchent de fleurs
Ta longue et brillante carrière!
Mais si tu versais quelques pleurs,
Ne les cache pas à ta mère.

Garde-toi de dissimuler ;
M'ôter, lorsque je t'en conjure,
La douceur de te consoler,
Est un vol fait à la nature.

Si d'avoir quelques légers torts
Tu te sentais parfois capable,
Viens me confier tes remords ;
Qui se repent est moins coupable.
Songe que mon unique bien
Est ton entière confiance,
Que chez une mère il n'est rien
Qui ne soit pardonné d'avance.

Peut-être l'amour une fois
Soumettra ton âme novice,
C'est surtout l'instant où je dois
Te préserver de ton supplice.
A son cœur, plutôt qu'à ses traits,
Choisis celui qui te mérite,
Les vertus ne passent jamais,
Et la beauté passe bien vite.

Si par raison ou par devoir
Il fallait étouffer ta flâme,
S'il fallait céder au pouvoir
Du public tyran qui nous blâme,
Mieux que moi qui peut l'écouter ?
Un cœur tendre sait par lui-même
Tout ce qui doit nous en coûter
Pour ne pas aimer qui nous aime.

Soit que tu lui donnes ton cœur,
Soit qu'il résiste à la tendresse,
Être trahi est un malheur;
Mais tromper est une bassesse.
Hélas! il est plus d'un cœur faux.
Rappelle-toi, fille trop chère,
Qu'on peut oublier tous les maux,
Excepté ceux qu'on a pu faire.

Des chagrins qu'offre l'avenir
Éloignons le triste présage,
Hâte-toi plutôt de jouir
Du plaisir qu'on goûte à ton âge.
Mais, pour prix des soins que je prends,
Mère à ton tour, qu'il te souvienne
De répéter à tes enfans
Combien tu chérissais la tienne.

LE MOULIN A VENT.



Qui est l'histoire de bien des gens.

Né dans ces temps de deuil, de trouble, de licence,
Je fus républicain... comme toute la France!
Je m'en trouvai fort bien... Avec des assignats
J'achetai dix châteaux... que je ne payai pas.
Le peuple souverain ivre de sa puissance
Se permettait parfois d'horribles attentats:

Je puis vous le jurer, je les blâmais... tout bas!
Voulant prendre un état, je me fis anarchiste,
Tous les jours par degrés je me *mettais au pas,*
Et devins comme un autre un fort bon terroriste.
On tuait trop pourtant!... Un jour, le souverain
Eut un beau mouvement, il voulut être humain!
Et pour ramener l'ordre et prouver sa clémence,
Il rêve... un directoire! on en forme un soudain.
Cinq fiers républicains, affamés de puissance,
Croyant déjà tenir tout l'argent de la France,
Faisant et défaisant... on le disait tout haut:
Le Luxembourg était la cour du roi Pétaut.
J'allais tonner contre eux... un emploi d'importance,
Doublant mon revenu, me condamne au silence,
Et pour tirer parti de ce *quine royal*,
Je m'annonce en tous lieux pour *directorial.*
J'eus beau les soutenir, ne pouvant plus s'entendre,
Les cinq, de leurs tréteaux sont contraints de descendre.
Le directoire expire!... Un Corse trop vanté
Saisit le gouvernail de l'esquif démâté.
Bonaparte est consul!... Pendant quelques années,
J'admirais ses exploits, ses hautes destinées:
L'ambition l'aveugle, il se fait Empereur.
D'abord, je l'avoûrai, ce trait me fit horreur;...
Mais ses nombreux suppôts et leur fatale liste,
Qui nous menaient au *Temple...* et plus loin quelquefois.
Me forcent... librement d'obéir à ses lois:
Prudemment je me fis grand napoléoniste:
Notre homme devint fou: trahi, sifflé, berné,
Le petit caporal est enfin détrôné.

Que faire alors? que faire? Eh! ma foi, je regarde
D'où vient le vent... il est aux *Bourbons*, cette fois!
Je retourne au logis... je change ma cocarde,
Je sors en m'écriant: « Rendez-nous nos bons rois. »
On s'étonne, on se meut, on m'applaudit! j'insiste!
Le Roi rentre[1]!... j'obtiens une, deux et trois croix:
On me nomme préfet! D'après cela, je crois
Que je puis me vanter d'être un bon royaliste.

. . . .

Napoléon revient[2]... le fait paraît constant.
Il se rend à Paris! l'armée est dans l'ivresse...
Eh bien, Messieurs, je puis vous le dire à présent,
Je l'avais deviné! je le disais sans cesse:
Dans le premier moment, j'ai montré quelqu'effroi;
Mais, j'avais tort!... au fait, c'est un bonheur pour moi;
Car, vous le savez tous, sa respectable image,
Dans le fond de mon cœur, eut toujours mon hommage.
Exprès pour le servir, j'ai dit *vive le Roi*,
Mais je n'en voulais pas, je n'aime que l'Empire!
Qu'on ne me parle plus des lis, ni d'un Bourbon,
Un majorat m'attend! je dois être baron!
Et, grâce au ciel, enfin je puis tout haut me dire
Le fidèle sujet du grand Napoléon...

. . . .

Le Roi revient encor[3]... ce dernier coup m'assomme.
Où fuir? — Ne fuyez pas! faites-vous oublier,

[1] 1814.
[2] Mars 1815.
[3] Juillet 1815.

Ne soyez plus préfet, baron, ni chevalier,
Et tâchez, s'il se peut, de n'être qu'honnête homme.

A MON PASTEUR DE G...

J'étais riche autrefois ; la Fortune inconstante
A repris ses faveurs, et trompé mon attente ;
Mais je pourrai du moins léguer à mes neveux
Le bonheur que j'éprouve à contempler les cieux,
Le plaisir d'admirer ces fertiles campagnes,
Ces prés, ces bois, ces lacs, ces superbes montagnes,
Ces pics couverts de neige et vainqueurs des hivers,
Cet Océan fameux par d'illustres revers...
Mais je leur laisse encore, et j'en gémis d'avance,
La guerre, ses fureurs, la haine, la vengeance,
Et tous ces maux divers que le ciel en courroux,
Prolonge d'âge en âge, et fait naître avec nous.
Les maux suivent les biens! l'Ordonateur suprême,
Près du vice qu'on hait, mit la vertu qu'on aime ;
Usons de ses bienfaits, supportons les chagrins,
Et nous verrons encor luire des jours sereins ;
Tous ceux où l'amitié fait sentir sa puissance,
Tous ceux où nous pouvons soulager l'indigence,
Et ce dernier de tous, jour fatal, solennel!
Qui doit nous assurer un repos éternel.
C'est là qu'on peut braver le sort et sa furie!
Là que s'explique enfin l'énigme de la vie ;
Et si, dans le néant... ce mot doit effrayer ;
Non, l'homme n'est pas fait pour mourir tout entier.
Et d'abord, si nos noms ont acquis quelque gloire,

Nous pouvons vivre encor un instant dans l'histoire.
Mais si la mort, levant un voile redouté,
Nous donne le chemin de l'immortalité...
Si l'Éternel réserve une ample récompense
Aux vertus qui long-temps ont souffert en silence,
S'il permet qu'à l'instant où nos fers sont rompus,
Nous pressentions déjà le bonheur des élus!...
Si, dissipant enfin notre longue ignorance,
Dieu! Dieu! se montre à nous dans toute sa puissance,
Avec un tel espoir, qui peut craindre la mort?
C'est le méchant qui meurt; l'homme de bien s'endort.

BOUTADE.

Jouis sans réfléchir, dit tout bas la Folie;
Résiste à tes penchans, dit tout haut la Raison;
Jeune, l'Amour trompeur nous enivre, nous lie;
Plus âgé l'Hymen gronde ou dort à la maison.
Tu peux aller à tout, nous dit l'Ambition;
Écrase tes rivaux, nous répète l'Envie:
Crois à l'enfer, dit la Religion;
Ne crois à rien, dit la Philosophie:
C'est une fièvre, une agonie
Qui ne fait que changer de nom!...
La vie est une maladie
Dont la mort est la guérison.

MON ÉPITAPHE.

Chérissant ses amis, toujours occupé d'eux,
Il fut sensible, faible, et toujours malheureux.

MES ADIEUX A GOUPILLÈRE.



Oui, comme Ali, je veux chanter,
Plus de voyage qui me tente,
Il est si doux de végéter;
Heureux qui sait se contenter
De sa chaumière, et de la rente
Qui le fait encor subsister.
Plus heureux qui peut écarter
Du passé l'image affligeante :
N'a-t-on pas raison d'éviter
Un souvenir qui nous tourmente?
D'une existence assez brillante,
Je pouvais me féliciter;
J'avais, soit dit sans me vanter,
Une cuisinière excellente,
De ces vins qu'on aime à citer,
Une voiture assez roulante,
Et de l'argent pour en prêter :
Mais la fortune est inconstante,
Un tour de roue a fait sauter
Et cette table succulente,
Et cette voiture élégante...
A quoi sert de la regretter?
Dix amis sont restés sur trente,
Et sur ceux-là je puis compter.
Ma maison n'est point apparente,
Mais on peut très bien l'habiter;

Elle est commode, elle est décente,
Et quand on vient me visiter,
On a grand soin, pour me flatter,
De me dire qu'elle est charmante.
Je n'obtiendrai jamais d'emplois,
D'honneurs, ni de place importante;
Mais j'aurai mon jardin, mon bois,
L'indépendance qui m'enchante,
Et je rirai comme autrefois.
Chez moi, dans une paix profonde,
De tout l'univers oublié,
Porte fermée à tout le monde,
Je n'ouvrirai qu'à l'amitié.
Ne vivre qu'avec ceux qu'on aime,
Rêver dormir, ne faire rien,
Manger souvent, digérer bien,
N'est-ce pas le bonheur suprême?
Bornant là mes simples désirs,
Bannissant toute inquiétude,
A la promenade, à l'étude
Je consacrerai mes loisirs,
Et j'aimerai ma solitude.

Voilà ce que je me disais,
Après une assez longue absence.
Insensé! que je m'abusais!
Au retour, quelle différence!
Hélas! j'aurais dû le prévoir;
J'ai retrouvé toutes mes peines,
Des regrets, des désirs, des chaînes,

Un cœur trop prompt à s'émouvoir,
Mon grand chemin, ma longue plaine,
Et le triste loto du soir.
La constante monotonie,
Qu'on voit régner dans ce séjour,
Ne peut qu'empoisonner ma vie;
Son noir aspect glace Thalie;
Et fait bâiller jusqu'à l'Amour.
En vain j'invoque tour-à-tour
La gaîté, la philosophie;
J'ai beau faire... vingt fois par jour
Je m'aperçois que je m'ennuie.
Un bon mot qu'on a cent fois dit,
De petits yeux pleins d'innocence,
Un tric-trac qui vous étourdit,
Puis encor ce loto maudit,
Ou pour changer... la patience,
Grand'messe, vêpres, oraison,
Les chantres, le pasteur lui-même,
Pour mieux fêter l'Être suprême,
Détonnent tous à l'unisson.

Ma promenade solitaire,
Que trois fois par jour je dois faire,
En fredonnant une chanson,
Rencontrant, comme à l'ordinaire,
Pour ombrage quelque buisson,
Au lieu de ruisseau du gazon,
Et le genièvre et la bruyère;
Mille détails sur la moisson,
Aucun sur Racine et Voltaire.

Plus d'une insulte à la grammaire,
Dont l'oreille la moins sévère
S'offenserait avec raison ;
Puis le serrurier, le maçon,
Le jardinier, la cuisinière,
Le froid, le chaud, l'eau trouble ou claire ;
Le prix de l'avoine et du son,
Et jusqu'au jour où Louison
Porte le linge à la rivière !
Du passe-temps de la maison
Telle est la feuille hebdomadaire !

Si j'ai des voisins obligeans,
Dont j'éprouve la bienveillance,
Il en est de moins indulgens
Dont les procédés affligeans...
Mais sur eux gardons le silence ;
Sans nous voir vivons désormais :
Ils l'ont voulu, je m'y soumets,
Et c'est là toute ma vengeance.
En faisant encor des souhaits,
Pour voir cesser ma pénitence,
Je pourrais encor murmurer
Contre certains grands politiques,
Qu'on vit tour-à-tour adorer,
Et les rois et les républiques ;
N'osant jamais blâmer tout haut,
Tant ils ont peur qu'on ne l'entende !
Approuvant même, s'il le faut,
Un crime, un travers, un défaut,
Dans un homme dès qu'il commande.

Un crime, un travers, un défaut,
Dans un homme dès qu'il commande.

Pensons plutôt à la bonté
Des braves gens qui m'environnent;
De douceur et d'humanité,
Combien d'exemples ils me donnent!
Toujours pour moi bien disposés,
Si quelquefois nos avis semblent
Trop différens, trop divisés,
De m'affliger je vois qu'ils tremblent.
Qu'ils vivent ici retirés,
Puisqu'ils aiment cet hermitage,
Sans gêne à leurs penchans livrés,
Leurs jours couleront sans nuage.
Mes bons amis, vous resterez,
Moi, je vais, je viens, je voyage;
De temps en temps vous m'instruirez
De ce qui se passe au village;
De ma part aussi vous aurez
Par an, par mois, plus d'un message;
Imitons maint et maint ménage;
Parfois des époux séparés
Ne s'en aiment que davantage.
Adieu; je pars, vous m'écrirez;
Et matin et soir, je le gage,
Pour le voyageur vous prierez.
Continuez avec courage,
Peut-être enfin vous obtiendrez
Qu'un jour il revienne plus sage.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



